avril 1971

FICTION

n° 208

NOUVELLES

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Bertrand

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24 rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U.S.A.)

Le no : France 4 F ; Suisse 4 FS ; Algérie 4 DA ; Belgique 48 FB.

TARIF DES ABONNEMENTS

	Pays destinataire		6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	21,80	43,20
	Recommandé	F.	30,80	61,20
Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	23,60	46,80
	Recommandé	F.	41,60	82,80
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	210	418
	Recommandé..........	F.B.	372	740
SUISSE	Ordinaire..............	F.S.	18,30	36,30
	Recommandé..........	F.S.	32,25	64,20

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196 av. de Messidor, BRUXELLES 18 - C.C.P. 3.500.41.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd de Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA
24 rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. 31.529.23 La Source)


REVOLTE SUR LA LUNE
MOEBIUS 70
ROBERT A. HEINLEIN
Un avenir sans doute proche...
La lune utilisée comme un bagne, une "réserve" où se retrouvent tous les asociaux, les anarchistes, les rebelles de la Terre... Un bouillon de culture où se développe très vite le ferment de la révolution, de la liberté...
Révolte sur la lune, chronique violente et colorée, roman politique et grave est l'un des plus importants jalons dans la carrière de Robert A. Heinlein auquel le Club du Livre d'Anticipation se devait de rendre hommage en publiant successivement deux de ses œuvres majeures.
Un volume de 460 pages, relié pleine toile soleil, fers argent, garde et dessin originaux de Moebius, sous jaquette rhodoïd. Tirage limité et numéroté.
Prix de vente **39 F**
EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24 rue de Mogador - Paris 9e
téléphone 874.40.56
C.C.P. La Source 31.529.23

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

Vous lirez bientôt :

Dans « Fiction » n° 209 :

POUL ANDERSON
Destins en chaîne

Dans « Galaxie » n° 85 :

HARLAN ELLISON
La région intermédiaire

Dans « Fiction » n° 210 :

FRANK HERBERT
Symbiose

...ou trois variations sur un thème imposé : une expérience littéraire sans précédent.

BON DE COMMANDE " F "

à adresser aux Editions OPTA — 24, rue de Mogador — Paris 9e

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré

			FF	FB	FS
☐	12	LES ROIS DES ETOILES RETOUR AUX ETOILES par Edmond Hamilton	32	286	25
☐	13	LES AMANTS ETRANGERS L'UNIVERS A L'ENVERS par Philip José Farmer	32	286	25
☐	14	A LA POURSUITE DES SLANS LA FAUNE DE L'ESPACE par A.E. van Vogt	32	286	25
☐	HS2	DRACULA par Bram Stoker	42	375	32,60
☐	17	CRISTAL QUI SONGE LES PLUS QU'HUMAINS par Theodore Sturgeon	37	330	28,70
☐	18	RETOUR A L'AGE DE PIERRE TERRE D'EPOUVANTE par Edgar Rice Burroughs	33	295	25,50
☐	HS3	LA POUPEE SANGLANTE LA MACHINE A ASSASSINER par Gaston Leroux	37	330	28,70
☐	19	AU-DELA DU NEANT DESTINATION UNIVERS par A.E. van Vogt	34	304	26,40
☐	20	LES ENFANTS D'ICARE LA CITE ET LES ASTRES par Arthur C. Clarke	34	304	26,40
☐	HS4	ELRIC LE NECROMANCIEN par Michael Moorcock	41	366	31,80
☐	21	LE LIVRE DE MARS par Leigh Brackett	38	340	29,50
☐	22	AGENT DE L'EMPIRE TERRIEN par Poul Anderson	38	340	29,50
☐	23	LES CAVERNES D'ACIER FACE AUX FEUX DU SOLEIL par Isaac Asimov	38	340	29,50
☐	24	DOCTEUR BLOODMONEY LE MAITRE DU HAUT CHATEAU par Philip K. Dick	37	330	28,70
☐	25	CEUX DE NULLE PART LES ROBINSONS DU COSMOS par Francis Carsac	38	340	29,50
☐	HS5	LE CYCLE DES EPEES par Fritz Leiber	44	394	34,30
☐	26	L'HOMME DANS LE LABYRINTHE LES MASQUES DU TEMPS par Robert Silverberg	37	330	28,70
☐	27	GENOCIDES CAMP DE CONCENTRATION par Thomas M. Disch	38	340	29,50
☐	28	ROUTE DE LA GLOIRE par Robert Heinlein	36	321	27,90
☐	29	REVOLTE SUR LA LUNE par Robert Heinlein	39	348	30
☐	30	LES FURIES PAVANE par Keith Roberts	41	366	31,80

Franco de port. Supplément de 1 F 50 pour envoi recommandé.

NOM .... PRENOM ....

ADRESSE ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :
— chèque bancaire — mandat-poste — mandat-lettre
— virement-postal — C.C.P. Editions OPTA 31.529.23 La Source

(Rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : M.Duchâteau-196, Av. de Messidor - BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500.41

Pour la Suisse : M. Vuilleumier - 56, Bd de St-Georges - GENEVE - C.C.P. 12.6112

ESPIONNAGE : UNE NOUVELLE MISSION

Ça bouge, dans l'espionnage. Les réseaux sont remaniés. Sous la paix feutrée des pseudo-armistices ou des cessez-le-feu équivoques, un peu partout dans le monde, un combat douteux se poursuit dans l'ombre. Face à de tels bouleversements, ESPIONNAGE, qui s'est donné pour tâche d'enregistrer, tel un sismographe, le plus petit de ces mouvements qui annoncent, peut-être, la grande secousse, ne pouvait rester immobile.

ESPIONNAGE bouge aussi. ESPIONNAGE change de visage. Une nouvelle couverture... un nouvel esprit. La réalisation, préparée en secret (bien sûr !) depuis trois mois, de tout ce que nos honorables correspondants — vous-mêmes, chers lecteurs — nous avaient demandé.

Dans le numéro 10, qui jette quelques pavés dans la mare aux cachottiers, nous apparaîssons vraiment, et au grand jour, tels que nous sommes : la seule revue moderne qui traite des aspects les plus fantastiques de la vie du monde caché. Mais nous en ferons plus ; et nous le ferons mieux.

La réussite de cette nouvelle Opération Espionnage, nous vous la devrons — à vous, à ce réseau de lecteurs fidèles dont les suggestions nous ont si puissamment encouragés dans notre détermination de faire éclater une vérité pas toujours bonne à dire.

Vous avez défini notre nouvelle mission ; voici de quelle façon, dès ce numéro, nous passons à l'action :

— un sommaire élargi (si la page de droite ne vous en convainc pas, c'est que vous ne vous intéressez pas à l'espionnage...)
— une plus grande diversité des thèmes (la guerre secrète, bien sûr, le renseignement, toujours ; mais aussi la géopolitique, la subversion, la propagande, les coulisses de la diplomatie, la prospective politique, etc.)
— des rubriques plus nombreuses.
— une primauté résolument accordée à l'actualité sur l'histoire.

Voilà. Vous connaissez les nouveaux mots de passe. Et nous sommes certains, à ESPIONNAGE, que cet élargissement de notre propos, et notre volonté toujours plus tendue de vous donner la vérité, toute la vérité, même la plus étonnante, même la plus sinistre, vous aideront considérablement à vous « renseigner » sur le monde compliqué où nous vivons... parfois dangereusement.

FRITZ

LEIBER

Le navire des ombres

HUGO 1970

Fritz Leiber : le nom à lui seul est déjà une légende. Le seul survivant encore en activité de l'Age d'Or dont la carrière soit restée au bout de trente ans féconde, novatrice, fourmillante d'invention et de vie. L'homme aux quatre Hugos, décernés à deux romans : Guerre dans le néant *(1958) et* Le Vagabond *(1964), et deux nouvelles :* Gonna roll the bones *(1968) et* Le navire des ombres *que vous allez lire (1970). Le grand méconnu des années cinquante, qui trouve aujourd'hui une tardive consécration parce qu'on s'aperçoit qu'il écrivait il y a quinze ans des histoires telles qu'en produit la SF la plus moderne d'aujourd'hui. Le créateur du*

Cycle des épées, *volet certes mineur de son œuvre, mais qui a eu le mérite de révéler une facette différente de son talent à toute une catégorie de lecteurs. L'un des grands alcooliques de la SF (prime offerte à qui citera les autres !), c'est-à-dire un de ces écrivains chez qui la boisson, loin de noyer les facultés, sert au contraire de détonateur à l'imagination (et si Leiber était au régime sec, n'en déplaise aux adeptes de la tempérance, aurait-il conservé intactes une telle liberté, une telle jeunesse d'inspiration ?). Un homme qui s'est payé le luxe d'interrompre quatre ou cinq fois sa carrière pour renaître chaque fois de ses cendres avec une vigueur renouvelée. Un homme aussi, hélas, qui a presque constamment été brisé dans son élan parce que le type d'histoire qu'il voulait écrire ne se vendait pas et qu'il devait viser plus bas pour satisfaire les éditeurs. C'est seulement aujourd'hui, depuis la révolution des années soixante et le grand dépoussiérage de la SF qu'on a appelé New Thing, que Leiber peut faire à peu près ce qu'il veut et publier pratiquement tout ce qui lui plaît.*

Le navire des ombres *en est un exemple frappant. Il y a dix ans, la publication d'un récit pareil dans un magazine américain de SF aurait été impensable, car — comme disent les gens qui parlent de littérature en termes d'économie — il n'y avait pas de marché pour ce genre de production. (Aujourd'hui, non seulement le marché existe, mais les moutons à cinq pattes de cet acabit sont en plus couronnés dans les Conventions : un comble !) On ne surprendra aucun amateur de Leiber en disant que cette étonnante nouvelle ne se rattache à aucun précédent, qu'elle ne s'inspire d'aucun modèle, et que ses cinquante pages contiennent environ une idée toutes les dix lignes. (Comme c'est curieux, quand on pense à ces auteurs qui refont dix fois de suite la même histoire et qui mettent dix pages à raconter ce qui tiendrait en deux.) C'est une nouvelle qui peut se lire au moins à cinq niveaux. Niveau numéro un (le plus banal) : un traitement parfaitement incongru d'un thème célèbre des histoires de navigation spatiale : l'histoire de l'astronef qui... (cherchez bien et essayez de trouver la suite). Niveau numéro deux (élémentaire et superficiel) : une fusion de la science-fiction et du surnaturel légendaire — autrement dit les sorcières et les vampires parmi les astres. Niveau numéro trois (intéressant pour la petite histoire) : un grand récit éthylique, texte essentiellement projectif dont l'ambiance évoque un cauchemar flou né des vertiges de l'alcool et dont la construction épouse les syndromes d'une cure de désintoxication. Niveau numéro quatre (plus élaboré) : une allégorie où l'homme vit dans un univers non signifiant, dont la réalité est réduite à des faux semblants, et où il doit chausser symboliquement les lunettes de la connaissance pour discerner l'essence derrière l'apparence. Niveau numéro cinq enfin (sans doute le plus valable) : un kaléidoscope surréaliste, où Leiber brasse les visions, accumule les extravagances, entasse les singularités, en un perpétuel jeu de voltige et en un tourbillon d'images, pour aboutir à ce qui reste quand même l'une des vocations foncières de la science-fiction : le dépaysement, la création d'un univers véritablement, irrémédiablement* autre.

A. D.

« SSALE issiot ! Sstupide ssoûlard ! » siffla le chat en mordant Spar.

Les quatre piqûres d'aiguilles firent oublier à Spar les douleurs d'entrailles que lui causait sa menaçante gueule de bois, si bien que son esprit se mit à flotter aussi libre que son corps dans les ténèbres de Malvent, où ne brillaient que deux feux de position, faibles comme en un rêve incohérent et aussi lointains que la Passerelle ou la Poupe.

Il lui vint la vision d'un navire toutes voiles dehors, soulevant l'écume d'une mer bleue hérissée par le vent, sous un ciel bleu. Il entendait le vent salé souffler dans les haubans et les filins, tambouriner contre les voiles tendues ; il percevait les craquements des trois mâts et de toute la membrure de bois.

Qu'était-ce donc que le bois ? De quelque part lui parvint la réponse : une matière plastique d'origine vivante.

Et quelle était la force qui aplatissait la surface des eaux, les empêchant de se fractionner et de s'éparpiller en gros globules, et qui s'opposait à ce que le navire tourbillonne, la quille en l'air, les mâts en bas ?

Au lieu d'être floue et vague comme la réalité ambiante, cette vision était nettement définie et claire... de l'espèce dont Spar ne parlait jamais de crainte qu'on ne l'accuse de voyance et par conséquent de sorcellerie.

Malvent aussi était un navire, on l'appelait même souvent *le* Navire. Mais c'était un bâtiment d'un genre étrange, dont les passagers vivaient à jamais parmi les haubans, dans des cabines de toutes formes faites de voiles translucides soudées les unes aux autres.

Les deux seuls autres points communs entre les deux vaisseaux étaient le vent et les craquements continus. Tandis que la vision se dissipait, Spar recommençait à entendre les vents de Malvent gémir doucement dans les longues coursives et il sentait craquer le hauban vibrant auquel il s'accrochait du poignet et de la cheville, pour éviter de flotter en rond dans le Dortoir aux Chauves-Souris.

Les rêves de Sommedi avaient bien commencé, avec Spar qui s'offrait en une fois les trois bonnes amies de Couronne. Mais au soir de Sommedi, il avait été à moitié réveillé par le lointain grincement du grand masticateur de la Cale Trois. Puis des loups-garous et des vampires l'avaient attaqué, ombres massives plongeant des six coins simultanément, tandis que des sorcières et

leurs familiers gloussaient dans le fond noir tout empli d'ombres. Il avait été plus ou moins protégé par le chat, familier d'une mince sorcière dont les dents dessinaient une tache ivoire floue dans le flou plus large et argenté de sa chevelure sauvage. Spar serra l'une contre l'autre ses gencives pareilles à du caoutchouc. Le chat avait été la dernière de toutes ces créatures surnaturelles à disparaître. Alors lui était venue la splendide vision du navire.

Sa gueule de bois prit le dessus, brutale, impitoyable. La sueur lui sortait du corps au point qu'il devait y en avoir un nuage autour de lui. Sans avertissement, ses entrailles se révoltèrent. De sa main libre, il trouva un tube à déchets qui flottait à proximité, juste à temps pour en presser la petite embouchure contre son visage. Il entendit son aigre vomissement qui gargouillait, aspiré par une légère succion.

Ses entrailles inversèrent leur flux aussi vite que se rabat un volet de secours quand la tempête souffle dans les coursives. Il introduisit le tube à déchets dans la jambe de son pantalon et y recueillit un sombre sous-produit, presque aussi aqueux et tout à fait aussi subit dans sa sortie que le vomissement. Puis il eut une envie brûlante de soulager sa vessie.

Ensuite, envahi d'une faiblesse extatique, Spar se lova dans le noir non moins extatique et se prépara à faire un somme jusqu'à ce que Gardien l'éveille.

— « Ssoûlard de Sspar ! » cracha le chat. « Esspèsse d'issiot ! Ssesse de dormir ! Ouvre les ssyeux pour y voir clair ! »

A l'épaule gauche, à travers le tissu usé de son caban, Spar sentit quatre piqûres, comme au contact des petits bouquets d'épineux dans les Jardins d'Apollon ou de Diane. Il se figea.

« Sspar, » souffla plus doucement le chat, cessant de le piquer, « ze te ssouhaite du bien. Ssincèrement. »

Spar passa avec prudence la main droite en travers de sa poitrine, toucha un court pelage plus doux que celui de Suzy et le caressa timidement.

Le chat laissa échapper très bas, presque en un ronronnement : « Zentil Sspar ! Ouvre les ssyeux pour voir loin ! Vois à zamais ! Vois en avant, vois en arrière ! »

Spar éprouvait une certaine irritation de ce bavardage où il n'était question que de voir — mal élevé, ce chat ! — puis il fut pris d'un espoir sans fondement au sujet de ses yeux. Il conclut qu'il ne s'agissait pas là d'un chat magique, résidu de son cauchemar, mais bien d'un animal égaré qui s'était faufilé par une

manche à air jusque dans le Dortoir aux Chauves-Souris et avait ainsi interrompu son rêve. Il y avait pas mal d'animaux errants, à cette époque de la panique des sorcières et du dépeuplement du Navire ou du moins de la Cale Trois.

L'aube frappa alors la Proue, car le coin avant violet du Dortoir se mit à luire. Les feux de position se noyèrent dans un éclat blanc grandissant. En l'espace de vingt battements de cœur, Malvent fut aussi brillant qu'il le serait jamais un Travaildi, ou tout autre matin.

Le chat se mouvait le long du bras de Spar, vague tache noire pour ses yeux clignotants. Dans ses dents que Spar ne pouvait distinguer, il tenait une tache grise plus petite. Spar la toucha. Elle avait le poil encore plus court, mais froid.

Comme s'il s'en fût irrité, le chat sauta de l'avant-bras nu de Spar, d'un vigoureux élan de ses pattes de derrière. Il atterrit en expert sur le hauban voisin, qui dessinait une ligne grise mouvante se perdant de chaque côté dans le vague.

Spar se détacha, enroula les orteils sur son propre hauban mince comme un crayon et examina le chat.

Le chat lui rendit son regard, de ses yeux en taches vertes qui se fondaient presque l'une dans l'autre au milieu de la grosse tête noire et imprécise.

Spar demanda : « C'est ton petit ? Il est mort ? »

Le chat lâcha son fardeau gris qui se mit à flotter près de lui. « Mon petit ! » La voix sifflante avait repris toute sa morgue. « Ss'est un rat que z'ai tué, esspèsse d'issiot ! »

Les lèvres de Spar se plissèrent en un sourire. « Je t'aime bien, chat. Je t'appellerai Kim. »

— « Kim-la-frime ! » cracha le chat. « Moi, ze t'appellerai le Ssoûlard ! Ou le Ssoiffard ! »

Les craquements augmentèrent, comme toujours après le lever du jour. Les haubans vibrèrent. Les parois grincèrent.

Spar tourna vivement la tête. Bien que la réalité fût floue de nature, il avait le don de déceler tout mouvement.

Gardien flottait mollement dans sa direction. La rondeur de son corps roussâtre était surmontée du grand rond pâle de sa figure, cible d'un rose éclatant qui éclipsait les yeux bruns et indistincts. A l'extrémité de l'un de ses gros bras luisait l'éclat du pliofilm ; à l'autre se distinguait le reflet sombre de l'acier. Loin derrière lui, s'étalait le rouge foncé du coin arrière du Dor-

toir aux Chauves-Souris, avec le grand cercle lumineux du bar à mi-chemin.

— « Flemmard ! Pute mâle et molle ! » le salua Gardien. « Tu as ronflé tout Sommedi pendant que je montais la garde et maintenant il faut que je t'apporte ton brouillard de lune jusqu'à ton hauban de repos !

» Mauvaise nuit, Spar, » poursuivit-il d'un ton plus solennel. « Des loups-garous, des vampires, des sorcières en liberté dans les coursives. Mais je les ai tenus à distance, sans parler des rats et des souris. J'ai appris par les bavardages que les vampires ont eu Fifille et Chérie, les idiotes ! De la vigilance, Spar ! A présent, bois ton brouillard de lune et mets-toi au nettoyage. C'est dégoûtant, par ici ! »

Il tendit la main où brillait le pliofilm.

L'esprit encore hanté des paroles méprisantes de Kim, Spar répondit : « Je ne pense pas boire ce matin, Gardien. Du gruau et de la bière de lune seulement. Ou plutôt de l'eau ! »

— « Comment ça, Spar ? » fit Gardien. « Je ne crois pas pouvoir le permettre. Nous n'avons pas envie que tu sois pris de convulsions devant les clients. Que la Terre m'étrangle ! Qu'est-ce que c'est que ça encore ? »

Spar se précipita aussitôt sur la main de Gardien où scintillait l'acier. Derrière lui, son hauban vibra. D'une main, il saisit un canon épais et froid. De l'autre, il dégagea du pontet un doigt boudiné.

— « Ce n'est pas un chat de sorcière, seulement un animal errant, » dit-il tandis qu'ils basculaient et pivotaient lentement.

— « Lâche-moi, vile créature ! » bafouilla Gardien. « Je te ferai mettre aux fers. Je vais prévenir Couronne. »

— « Les armes de tir sont aussi illégales que les couteaux ou les aiguilles, » rétorqua avec témérité Spar, bien que se sentant déjà étourdi et nauséeux. « C'est plutôt toi qui devrais avoir peur d'aller au trou ! » Il avait décelé sous la voix bougonne la crainte superstitieuse de Gardien devant la capacité qu'il avait, malgré sa semi-cécité, de se mouvoir vite et juste.

Ils rebondirent et furent plaqués contre un écheveau de haubans. « Lâche-moi, je te dis, » répéta Gardien en se débattant mollement. « C'est Couronne qui m'a donné ce pistolet. Et j'ai un permis délivré par la Passerelle. » Il mentait au moins sur ce dernier point, devina Spar. Gardien reprit : « De plus ce n'est qu'une arme punitive, prévue pour expédier une lourde balle élas-

tique. Pas assez puissante pour briser une cloison, mais suffisante pour assommer les ivrognes... ou défoncer le crâne des chats magiques ! »

— « Ce n'est pas un chat magique, Gardien, » insista Spar, qui devait avaler sa salive pour se retenir de vomir. « Ce n'est qu'un égaré bien élevé, qui a déjà démontré son utilité en tuant un des rats qui volaient notre nourriture. Il s'appelle Kim. Il fera un bon travailleur. »

La tache distante offerte par Kim s'étira, montrant le flou de ses pattes et de sa queue, comme s'il se fût dressé sur son hauban. « Une grande aide que ze ssuis, » se vanta-t-il. « Hyziénique. Z'utilise les tubes à déchets. Z'assassine les rats et les ssouris. Z'esspionne pour vous les ssorcières et les vampires ! »

— « Il parle ! » souffla Gardien. « Sorcellerie ! »

— « Couronne a bien un chien qui parle, » répliqua Spar d'un ton péremptoire. « Un animal parlant ne prouve rien. »

Durant tout ce temps il avait fermement maintenu le canon et le doigt. Mais voilà qu'il sentait par l'intermédiaire de leurs corps entrelacés une modification chez Gardien, comme si dans sa mauvaise graisse le maître du Dortoir aux Chauves-Souris se fût transformé, d'une masse de muscles et d'os solides, en un sirop épais capable de se conformer à n'importe quoi et d'enrober tout objet.

— « Désolé, Spar, » murmura-t-il avec onction. « J'ai passé une mauvaise nuit et Kim m'a pris au dépourvu. Il est noir comme un chat de sorcière. Facile de me tromper. Nous le mettrons à l'essai comme chasseur. Il faut bien qu'il gagne sa vie ! Et maintenant, bois. »

La poche de pliofilm que Spar avait reçue dans sa paume était pour lui comme la pierre philosophale. Il la porta vers ses lèvres mais, au même instant, ses orteils heurtèrent accidentellement un hauban et il piqua vers le cercle lumineux, au centre duquel se dessinait un trou assez grand pour accueillir quatre barmen à la fois si nécessaire.

Spar s'affala contre le bord intérieur du bar circulaire. Dans une tension de haubans, l'impact de son arrivée fut amorti. Spar avait porté la poche à sa bouche, il en avait dévissé le bouchon, mais il n'avait pas encore appuyé sur ses flancs. Il ferma les yeux

et, poussant un petit sanglot, remit la poche dans la cage à brouillard de lune.

Se fiant essentiellement à son toucher, il prit une pochette de gruau dans le placard brûlant, subtilisant du même coup un sachet de café qu'il fourra dans une poche intérieure. Il saisit ensuite une poche d'eau, l'ouvrit, y glissa cinq comprimés de sel, le referma, l'agita et le serra vigoureusement.

Gardien, arrivé à la dérive derrière lui, murmura à son oreille : « Ainsi tu ne bois pas ! Le brouillard de lune n'est pas assez bon pour toi, alors tu te fabriques un cocktail. Je devrais le déduire de ta paye. Mais tous les ivrognes sont menteurs ou le deviennent. »

Incapable de dédaigner l'allusion, Spar expliqua : « Non, c'est de l'eau salée pour me durcir les gencives. »

— « Pauvre Spar, et pourquoi donc aurais-tu besoin d'avoir les gencives plus dures ? Tu as envie de partager les rats de ton nouvel ami ? Que je ne te prenne pas à les rôtir sur mon gril ! Je devrais te punir pour le sel. Allons, à ton balayage, Spar ! » Il tourna alors la tête vers le coin avant violet et cria : « Et toi, attrape les souris ! »

Kim avait déjà trouvé le petit tube masticateur et poussé le rat à l'intérieur, en maintenant le conduit de ses pattes de devant et en poussant le rat de celles de derrière. Au contact du cadavre de rat sur l'étranglement dur du tube, une mouture s'amorça à l'intérieur, qui se poursuivrait jusqu'à ce que le rat soit macéré, puis lentement ingurgité pour être envoyé vers le grand cloaque qui alimentait les Jardins de Diane.

Par trois fois, Spar fit gargouiller avec énergie l'eau salée autour de ses gencives, puis il cracha dans un tube à déchets, avec un petit vomissement après le premier gargarisme. Ensuite, tournant le dos à Gardien, il pressa doucement sur les poches pour forcer dans sa gorge le café — plus cher que le brouillard de lune distillé à partir de la bière de lune — ainsi qu'un peu de gruau de blé.

Comme pour s'excuser, il offrit le reste à Kim, qui secoua la tête en disant : « Ze viens zuste de dégussster une ssouris. »

Spar se rendit en hâte dans le coin tribord vert. De l'autre côté de l'écoutille, il entendit quelques ivrognes qui criaient avec une colère sourde et dolente : « Débouclez ! »

Après avoir empoigné les cols de deux longs tubes à déchets, Spar entreprit de balayer l'atmosphère, en partant du coin vert pour décrire une spirale, comme une araignée tissant sa toile.

Au bar dont il astiquait sans conviction le mince titanium, Gardien augmenta la capacité d'aspiration des deux tubes, si bien que la réaction accéléra la spirale de Spar. Il ne se servait de son corps que pour se diriger et éviter les haubans de façon à ne pas y emmêler ses tubes.

Bientôt Gardien consulta son poignet et s'écria : « Spar, tu ne peux pas faire attention à l'heure ? Ouvre ! » Il lança un trousseau de clés que Spar attrapa au vol, bien qu'il n'eût distingué que la seconde moitié de la trajectoire. Dès qu'il fut en route vers l'écoutille verte, Gardien le rappela en lui désignant l'avant puis le haut. Spar obéit et déboucla les fermetures automatiques de l'écoutille noire ainsi que de la bleue, bien qu'il n'y eût personne derrière l'une ou l'autre, avant d'ouvrir la verte. Dans chacun des cas, il évita de toucher la bordure collante des écoutilles, et les volets de secours adhésifs se rabattirent.

Trois poivrots, de vieux clients, culbutèrent par l'écoutille verte en se raccrochant maladroitement aux haubans et se bousculèrent dans leur hâte à parvenir au bar, tout en abreuvant Spar de malédictions.

— « Le Ciel t'étrangle ! »

— « La Terre t'ensevelisse ! »

— « La Mer te brûle ! »

— « Un peu de tenue, les gars, » les exhorta Gardien. « Bien que j'admette que la stupidité et la paresse de mon assistant incitent aux grossièretés. »

Spar lui renvoya les clés. Les poivrots s'alignèrent coude à coude au bar circulaire, trois boules grises aux têtes pointées en direction du coin bleu.

Gardien se tourna vers eux. « Vers le bas ! » leur commanda-t-il, indigné. « Vous vous prenez pour des gens de qualité ? »

— « Mais puisque tu ne sers encore personne du haut ! »

— « Et on n'est que nous trois. »

— « Peu importe, » trancha Gardien. « A votre place, imbéciles ! A moins que vous n'ayez l'intention de vous offrir chacun toute une poche, renversez-vous ! »

En grommelant tout bas, les poivrots basculèrent leur corps de façon que leur tête pointe vers le coin noir.

Sans se donner la peine de se mettre à l'envers lui aussi, Gardien dirigea vers eux une vague tache rouge, mince et tordue, à trois branches. Chacun d'eux en saisit une et se l'appliqua à la bouche.

Sa grosse main plaquée sur le robinet étincelant, Gardien leur dit : « Faites d'abord voir la couleur de votre argent. »

Avec des grognements coléreux, ils déballèrent chacun quelque chose de trop petit pour que Spar pût le distinguer et le tendirent à Gardien. Celui-ci examina chacun des objets avant de les introduire dans la caisse. Puis il décréta : « Six secondes de bière de lune. Sucez vite ! » Il regarda sa montre, et sa main bougea.

Un des poivrots parut s'étouffer, mais il souffla par le nez et continua bravement d'aspirer.

Gardien referma le robinet.

Immédiatement un des poivrots l'accusa en bégayant : « Tu as coupé trop vite ! Ça n'en faisait pas six ! »

La voix de Gardien retrouva tout son miel pour leur expliquer : « Je vous gicle ça en quatre et deux. Je ne tiens pas à vous suffoquer ! Vous êtes prêts ? »

Les trois poivrots avalèrent goulûment leur lampée puis, tout en suçant désespérément leurs tubes jusqu'à l'ultime goutte, ils se mirent à bavarder. Tout en décrivant ses courbes lointaines, Spar percevait presque tout de ses fines oreilles.

— « Un sale Sommedi, Gardien. »

— « Non, un bon, poivrot... pour les imbéciles d'ivrognes qui veulent se faire pomper le sang par un vampire lubrique. »

— « Je roupillais en sûreté chez Pete, espèce de grosse goule ! »

— « En sûreté chez Pete ? Ça, c'est nouveau ! »

— « Que les Atomes Souillés te bouffent ! En tout cas les vampires ont chopé Fifille et Chérie. En plein milieu de la grande allée de tribord, si c'est croyable ! Par le Cobalt 90, Malvent devient plutôt désert ! En tout cas la Cale Trois. On peut parcourir toute la longueur d'une coursive dans la journée sans rencontrer une âme. »

— « Comment tu sais ce qui est arrivé aux filles ? » demanda le second poivrot. « Elles sont peut-être parties dans une autre cale, en quête de chance ! »

— « Finie, la veine, pour elles. Suzy les a vues quand elles ont été emportées. »

— « Pas Suzy, » rectifia Gardien, jouant maintenant les arbitres. « C'est Mabel. Et elles ont eu le sort qui convient à des putains saoules. »

— « T'as pas de cœur, Gardien. »

— « Exact. C'est pourquoi les vampires me laissent en paix. Mais pour parler sérieusement, les gars, les créatures-garous et les

sorcières se baladent un peu trop librement dans la Trois. Je suis resté éveillé tout Sommedi à monter la garde. J'envoie une plainte à la Passerelle. »

— « Tu rigoles ? »

— « Tu ne ferais pas ça ! »

Gardien fit un signe de tête affirmatif et solennel en se dessinant une croix sur le côté gauche de la poitrine. Les poivrots furent impressionnés.

Spar revenait en spirale vers le coin vert, aspirant l'air plus à distance de la cloison. En chemin, il dépassa la tache noire de Kim, lequel faisait à son compte le tour des lieux, sautant avec application d'un hauban à l'autre.

Une silhouette potelée, deux fois cerclée de bleu — soutien-gorge et slip — entra en flottant par l'écoutille verte.

— « Bonjour, Spar, » fit une voix douce. « Comment va ? »

— « Bien et mal, » répondit Spar. Un nuage doré de cheveux blonds lui effleura le visage. « J'abandonne le brouillard de lune, Suzy. »

— « Ne sois pas trop dur envers toi-même, Spar. Un jour de travail, un jour de flemme, un jour de jeux, un jour de sommeil... c'est comme ça que c'est le mieux. »

— « Je sais. Travaildi, Flemmedi, Jeuxdi, Sommedi. Dix jours font un terrant, douze terrants font un soleillant, douze soleillants un étoilant, et ainsi de suite jusqu'à la fin des temps. Avec quelques rectifications, disent certains. Je voudrais bien savoir ce que signifient tous ces noms. »

— « Tu es trop sérieux. Tu devrais... Oh ! un chaton ! Qu'il est mignon ! »

— « Ssaton, et ta ssœur ? » cracha la tache noire à grosse tête en bondissant devant eux. « Ze ssuis un ssat. Ze ssuis Kim ! »

— « Kim est notre nouveau chasseur, » expliqua Spar. « Il est sérieux, lui aussi. »

— « Cesse de perdre ton temps avec notre vieux Sansdents-Sansyeux, Suzy, » cria Gardien. « Viens donc jusqu'ici. »

Tandis que Suzy s'exécutait en soupirant, prenant le chemin plus facile des galhaubans, ses doigts fuselés et doux caressèrent la joue creusée de Spar. « Cher Spar... » murmura-t-elle. Quand les pieds de Suzy passèrent devant son visage, les breloques suspendues à la chaînette de sa cheville tintèrent... rien que des cœurs plaqués or, Spar le savait.

— « Tu sais la nouvelle ? Fifille et Chérie ? » lui lança un des

poivrots avec sadisme, en guise d'accueil. « Ça te plairait qu'on te fende la carotide ou l'iliaque externe, ou le... ? »

— « Ta gueule, idiot ! » coupa Suzy, dégoûtée. « Gardien, sers-moi à boire. »

— « Tu as une grosse ardoise, Suzy. Comment comptes-tu payer ? »

— « Pas de devinettes, je t'en prie, Gardien. En tout cas, jamais le matin. Tu connais les réponses à tout, et en particulier à ta question. Pour le moment, une poche de bière de lune, de la sombre. Et un peu de tranquillité. »

— « Les poches sont pour les dames, Suzy. Je veux bien te servir en haut, faut bien que tu rencontres tes clilles, mais... »

Un grondement s'enfla rapidement en un cri de fureur. Juste au milieu de l'écoutille arrière, une silhouette pâle en culotte et bustier vermillon — non, c'était plus qu'un bustier, une sorte de veste ou de manteau court — se débattait follement, avec des soubresauts et des coups de pied.

Entrée sans précaution et sans doute trop vite, la mince fille avait eu des parties de son corps et de ses vêtements plaquées à la bordure de l'écoutille ainsi qu'au volet de secours.

Elle s'en arracha en une démonstration de force frénétique tandis que Spar faisait un piqué vers elle et que les poivrots lui criaient des conseils. Elle fila vers le bar circulaire, avec des mouvements brusques sur les galhaubans, ses cheveux noirs flottant derrière elle.

Elle arriva en heurtant de la hanche le titanium et, retenant d'une main son vêtement vermillon, tendit l'autre par-dessus le bar qui chavirait.

Spar qui dérivait tout près, derrière elle, l'entendit commander : « Une double poche de brouillard, Gardien, et en vitesse. »

— « Bien le bonjour, Rixende, » l'accueillit Gardien. « Je te servirais volontiers de l'eau d'or, sauf que... eh bien... » (il ouvrit ses gros bras) « Couronne n'aime pas que ses amies viennent toutes seules au Dortoir des Chauves-Souris. La dernière fois, il m'a donné des ordres rigoureux de ne... »

— « Pourquoi tant de pétard ? C'est pour Couronne que je suis ici. Pour récupérer quelque chose qu'il a perdu. En attendant, du brouillard de lune... et un double ! » Elle frappa si fort sur le bar que la réaction lui fit prendre son essor en arrière. Elle revint en place avec l'aide de Spar, qu'elle ne remercia pas.

— « Doucement, doucement, ma fille, » l'apaisa Gardien, son

sourire effaçant presque ses petits yeux flous. « Et si Couronne arrivait ici pendant que tu picoles ? »

— « Aucun risque ! » nia Rixende avec véhémence, jetant néanmoins un coup d'œil par-delà Spar... tache noire, tache pâle du visage, tache noire de nouveau. « Il a une nouvelle pépée. Je ne parle ni de Fanette ni de Doucette, mais d'une fille que tu n'as jamais vue. Elle s'appelle Almodie. Cette maigre garce va bien l'occuper toute la matinée. Et maintenant, sale démon, déballe-moi ce double brouillard ! »

— « Du calme, Rixie. Chaque chose en son temps. Qu'est-ce qu'il a perdu, Couronne ? »

— « Un petit sac noir, à peu près de cette grandeur. » Elle tendit sa main étroite, les doigts joints. « Il l'a perdu ici le dernier Jeuxdi soir, ou on le lui a piqué. »

— « T'entends, Spar ? » fit Gardien.

— « Pas de petits sacs noirs, » répondit vivement Spar. « Mais tu as laissé ton sac orange ici la nuit dernière, Rixende. Je vais te le chercher. » Il sauta dans le cercle.

— « Au diable les sacs ! Sers-moi ce double ! » réclama d'une voix frénétique la fille aux cheveux noirs. « Par notre mère la Terre ! »

Les poivrots eux-mêmes en eurent le souffle coupé. Gardien porta les deux mains à sa tête et la supplia : « Pas de grossièretés obscènes, je t'en prie. Cela paraît encore pire quand cela vient d'une jolie fille, ma petite Rixende. »

— « Par notre mère la Terre, j'ai dit ! Et maintenant, assez de simagrées, Gardien, donne, avant que je te griffe la figure et que je mette tes cages en l'air ! »

— « Très bien, très bien ! Tout de suite, tout de suite ! Mais comment vas-tu me payer ? Couronne m'a menacé de me faire supprimer la licence si jamais je te remets sur son ardoise. As-tu des billets ? Ou... des pièces ? »

— « T'as des yeux, non ? Ou tu te figures que ma veste a des poches intérieures ? » Elle l'ouvrit en grand, découvrant son torse, puis la referma étroitement. « Par la mère Terre ! Par la mère Terre ! Par la mère Terre ! » Les poivrots bredouillaient, scandalisés. Suzy émit un reniflement un rien agacé.

D'une de ses grosses pattes, Gardien toucha le poignet de Rixende qu'encerclait un vague nimbe jaune. « Tu as de l'or, » dit-il d'une voix étouffée, ses yeux disparaissant de nouveau, mais cette fois d'avidité.

— « Tu sais foutre bien qu'ils sont soudés. Les chaînes de mes chevilles aussi. »

— « Mais ça ? » Sa main se porta vers une tache dorée au bord de la tête de la jeune femme.

— « Soudées aussi. Couronne m'a fait percer les oreilles. »

— « Mais... »

— « Oh ! sale démon souillé d'atomes ! Je te comprends bien, va ! Eh bien, dans ce cas, *d'accord* ! » Le dernier mot jaillit en un cri de colère plus que de douleur quand elle saisit une des taches dorées et tira violemment. Le sang jaillit en grosses gouttes. Elle projeta en avant son poing fermé. « Et maintenant, *donne* ! Voici de l'or pour un double brouillard ! »

Gardien respirait fort sans rien dire tout en fouillant dans la cage à alcool, comme s'il eût su qu'il était allé trop loin. Les poivrots étaient tout aussi silencieux. Suzy parut tout à fait indifférente quand elle dit : « *Et aussi* ma bière sombre. » Spar trouva une éponge propre et sèche et cueillit avec adresse les bulles de sang écarlates qui flottaient, avant de la presser contre le lobe déchiré de Rixende.

Gardien étudiait le lourd pendant d'or en le tenant tout près de son visage. Rixende tétait la double poche pressée contre ses lèvres et ses yeux se fermaient d'extase. Spar guida la main libre de la fille jusqu'à l'éponge et elle accomplit automatiquement la tâche de la maintenir contre son oreille. Suzy poussa un soupir de découragement, puis allongea son buste dodu sur le bar, plongea la main dans une cage fraîche et se servit elle-même un double de sombre.

Une longue silhouette maigre, brun foncé, vêtue d'une combinaison collante d'un violet moucheté d'argent, arriva en flèche par l'écoutille rouge sombre, à une vitesse de moitié supérieure au maximum qu'osait jamais Spar, et cela sans frôler par accident ou par intention un seul hauban. A mi-chemin, le nouveau venu exécuta un demi-saut périlleux en passant devant Spar, et ses pieds nus, longs et étroits se posèrent sur le titanium près de Rixende. Il amortit l'impact avec tant d'habileté que le cercle du bar bougea à peine.

Un bras brun foncé enlaça la fille comme un serpent. L'autre lui arracha la poche de la bouche et le bouchon claqua quand il le revissa.

Une voix mélodieuse et lente s'enquit : « Que t'avons-nous dit qu'il arriverait, ma jolie, si jamais tu recommençais à boire seule ? »

Le Dortoir aux Chauves-Souris était fort silencieux. Gardien était acculé de l'autre côté du bar, une main derrière le dos. Spar avait le bras plongé dans son coin aux objets trouvés derrière les cages à bière et à brouillard de lune, et l'y laissait. Il sentait la sueur de la peur perler sur sa peau. Suzy serrait sa poche à boire tout contre son visage.

Un des poivrots eut une violente quinte de toux, qu'il étouffa en une sorte de râle, puis il souffla avec obséquiosité : « Excusez-moi, patron. Mes salutations. »

Gardien fit écho d'un ton morne : « Bonjour... Couronne. »

Couronne écarta en douceur la veste de l'épaule de Rixende, qu'il se mit à caresser. « Mais, ma chérie, tu as la chair de poule et tu es raide comme un cadavre ! Qu'est-ce qui t'a fait peur ? Allons, peau, redeviens lisse, et vous, muscles, décontractez-vous. Détends-toi, Rix, et tu auras droit à une giclée. »

Sa main rencontra l'éponge, s'immobilisa, tâta, découvrit l'endroit humide, puis se porta vers le milieu de son visage. Il renifla. « En tout cas, les gars, » observa-t-il sans élever le ton, « aucun de vous n'est un vampire, autrement on l'aurait trouvé en train de lui sucer l'oreille ! »

Rixende débita très vite, d'un ton monocorde : « Je ne suis pas venue pour boire, je te le jure. Je suis venue chercher le petit sac que tu as perdu. Puis j'ai été tentée. J'ignorais que ça me prendrait. J'ai voulu résister, mais Gardien m'a donné envie. Je... »

— « Ta gueule ! » dit froidement Couronne. « On se demandait seulement comment tu le payais. Maintenant, on sait. Comment comptais-tu t'offrir un troisième double ? En te coupant la main ou le pied ? Gardien... montre-moi ton autre main. Je t'ai dit « montre » ! C'est ça. Et ouvre-la ! »

Couronne arracha le pendant de la tache vague que faisait la main ouverte de Gardien. Sans quitter le débitant de ses yeux flous, couleur noisette, il balança d'avant en arrière le précieux bijou, puis il l'envoya lentement vers le haut.

Tandis que la traînée dorée s'élevait vers le panneau bleu béant, à vitesse constante, Gardien ouvrit et referma la bouche à deux reprises, puis balbutia : « Je ne l'ai pas tentée, Couronne, vrai de vrai. Je ne savais pas qu'elle allait s'abîmer l'oreille. J'ai voulu l'empêcher, mais... »

— « Ça ne nous intéresse pas, » dit Couronne. « Tu mettras ce

double sur notre ardoise. » Sans quitter des yeux Gardien, il leva le bras et attrapa le pendant juste au moment où il allait être hors d'atteinte. « Pourquoi cet antre de la jovialité est-il si mort ? » Il allongea une jambe mince par-dessus le bar, aussi facilement que si c'eût été le bras, et pinça l'oreille de Spar entre son gros orteil et les autres ; il l'attira à lui et le fit pivoter. « Et alors, ça agit, ta solution saline, petit ? Est-ce que tes gencives durcissent ? Une seule façon de s'en assurer. » Saisissant la mâchoire et les lèvres de Spar entre ses autres orteils, il lui introduisit le gros dans la bouche. « Allez, petit, mords-moi. »

Spar mordit. C'était le seul moyen d'éviter de vomir. Couronne rit. Spar mordit plus fort. La fureur envahissait sa carcasse tremblante. Son visage devint brûlant et ses tempes battaient tandis que perlait la sueur de la peur. Il avait la certitude de faire mal à Couronne, mais le patron de la Cale Trois se contentait d'en rire, de son gloussement ravi, et quand Spar eut un haut-le-cœur, il retira le pied. « Ma parole, mais tu deviens fort, petit. Nous avons presque senti la morsure. Bois un coup à notre santé. »

Spar détourna sa bouche stupidement béante du mince jet de brouillard de lune. Le liquide lui frappa l'œil et le piqua si péniblement qu'il dut serrer les poings et crisper ses gencives douloureuses pour retenir un cri.

« Pourquoi est-ce si mort ici ? Je vous le demande une fois de plus ? On n'a pas applaudi le petit, alors le petit nous fait le coup de la sobriété. On ne pourrait pas rire un tout petit peu ? » Couronne les regardait tour à tour. « Qu'y a-t-il ? C'est le chat qui vous a mangé la langue ? »

— « Le chat ? On en a un, un nouveau, il est arrivé la nuit dernière. Il travaille comme chasseur, » bafouilla soudain Gardien. « Et il parle un peu. Pas aussi bien que Chiendenfer, mais il parle. C'est très drôle. Il a pris un rat. »

— « Qu'as-tu fait du cadavre du rat, Gardien ? »

— « Je l'ai mis dans le masticateur. Ou plutôt c'est Spar. Ou le chat. »

— « Tu nous dis bien que tu as disposé d'un cadavre sans nous en avertir ? Oh ! pas la peine de pâlir, Gardien. Ce n'est rien. Parce qu'on pourrait aussi t'accuser de donner asile à un chat de sorcière. Tu dis qu'il est venu la nuit dernière ; or, ç'a été une mauvaise nuit remplie de sorcières. Alors, ne deviens pas vert, à présent. Nous te faisions marcher. Nous ne voulions que rire un peu.

» Spar ! Appelle ton chat ! Fais-lui dire quelque chose d'amusant ! »

Avant que Spar ait pu s'exécuter ou même décider s'il appellerait Kim ou non, la tache noire apparut sur un hauban près de Couronne, les taches vertes de ses yeux fixant les taches noisette de ceux de l'autre.

« Alors, c'est toi le rigolo, hein ? Eh bien... fais-nous rigoler ! »

Kim grossit. Spar se rendit compte que c'était son poil qui se hérissait.

« Vas-y, blague !... Puisqu'on nous dit que tu en es capable. Gardien, tu ne nous aurais pas fait marcher avec ton histoire de chat qui parle ? »

— « Spar ! Force ton chat à blaguer ! »

— « Ne te tourmente pas. Nous croyons qu'il a aussi bouffé sa propre langue. C'est ça, Noiraud ? » Il tendit la main. Kim lui décocha un coup de patte et bondit au loin. Couronne se contenta d'un autre gloussement.

Rixende se mit à trembler sans pouvoir s'arrêter. Couronne la regarda avec sollicitude en lui faisant tourner la tête vers lui de sa main tendue, de façon que le sang qui aurait pu couler de l'égratignure causée par le chat soit absorbée par l'éponge.

— « Spar jure que le chat parle, » bredouilla Gardien. « Je vais... »

— « La paix, » dit Couronne. Il porta la poche aux lèvres de Rixende et la pressa jusqu'à ce que celle-ci eût cessé de trembler. Comme elle était vide, il expédia le pliofilm froissé en direction de Spar. « Et maintenant, venons-en à ce petit sac noir, Gardien, » dit froidement Couronne.

— « Spar ! »

Ce dernier plongea dans son coin aux objets trouvés en disant vivement : « Pas de petit sac noir, patron, mais nous avons trouvé celui-ci que madame Rixende a oublié le soir du dernier Jeuxdi, » puis il se retourna en tendant quelque chose de gros, arrondi, d'un orange étincelant, fermé par une cordelette.

Couronne le prit et le fit balancer lentement en cercle. Pour Spar qui ne distinguait pas la cordelette, c'était comme de la magie. « Un peu trop grand, et pas tout à fait la teinte. Nous avons certainement perdu ce sac noir ici, ou on nous l'a pris. Tu transformes le Dortoir aux Chauves-Souris en repaire de brigands, Gardien ? »

— « Spar... ? »

— « C'est à *toi* que nous nous adressons, Gardien. »

Gardien poussa Spar de côté pour fouiller frénétiquement dans le coin, écartant les cages de brouillards et les poches de bière. Il en retira nombre de petits objets. Spart reconnut les plus grands... un ventilateur électrique, un gant de pied rouge vif. Tout cela flottait en désordre autour de Gardien.

Celui-ci haletait et tripotait dans le coin à deux mains depuis une bonne minute sans rien trouver d'autre quand Couronne reprit, de sa voix redevenue paresseuse : « Ça suffit. De toute façon, ce sac noir n'avait pas d'importance pour nous. »

Gardien émergea, le visage doublement flou. Il devait s'auréoler de sueur. Il désigna du doigt le sac orange. « C'est peut-être dans celui-là ! »

Couronne ouvrit le sac et commença à le fouiller, puis il changea d'idée et lui donna une tape pour le vider de son contenu. Des objets étonnamment nombreux en sortirent pour s'élever lentement mais à vitesse égale, comme une armée en marche en ordre dispersé. Couronne les examinait au passage. « Non, il n'est pas là. » Il repoussa le sac vers Gardien. « Remets les affaire de Rix dedans et tiens-le prêt pour la prochaine fois que nous plongerons ici... »

Il passa le bras autour de Rixende, en maintenant de la main l'éponge contre son oreille, puis il vira et prit un élan vigoureux en direction de l'écoutille arrière. Quand il eut disparu, il y eut un soupir général et les trois poivrots présentèrent des billets pour payer une nouvelle rasade. Suzy demanda une seconde double sombre, que Spar lui servit aussitôt, tandis que Gardien se secouait et lui ordonnait : « Ramasse toute la camelote qui flotte, surtout celle de Rixie, et remets-la dans son sac. En vitesse, fainéant ! » Puis il utilisa le ventilateur à main pour se sécher et se rafraîchir.

C'était un sale boulot que Gardien avait confié à Spar, mais Kim vint l'aider, fonçant après les objets trop petits que Spar ne distinguait pas. Une fois qu'il les tenait en main, Spar les reconnaissait sans mal, à l'odorat ou au toucher.

Une fois dissipée sa fureur impuissante envers Couronne, les pensées de Spar se reportèrent à la soirée de Sommedi. Sa vision de vampires et de loups-garous n'avait-elle été qu'un rêve... maintenant qu'il savait que les créatures-garous s'étaient répandus en force ? Si seulement il avait eu de meilleurs yeux pour distinguer entre l'illusion et la réalité ! Sa mémoire évoquait les paroles de Kim : « Ouvre les yeux pour y voir clair ! » Quel effet cela ferait-il

de voir nettement ? Tout serait-il plus brillant ? Ou plus proche ?

Après un moment épuisant, les objets dispersés se trouvèrent rassemblés ; il retourna à son nettoyage, et Kim à la chasse aux souris. Tandis que s'avançait la matinée de Travaildi, le Dortoir aux Chauves-Souris devenait peu à peu moins éclairé, mais si progressivement que c'était difficile à observer.

Quelques autres consommateurs entrèrent, tous pour boire un coup en hâte ; Gardien les servit, la mine sombre, et Suzy estima qu'aucun d'eux ne valait la peine qu'elle lui fasse des avances.

Avec le lent écoulement du temps, Gardien devenait de plus en plus agité et coléreux, comme Spar l'avait prévu après l'avoir vu ramper devant Couronne. Il s'efforça de jeter à la porte les trois poivrots, mais ceux-ci exhibèrent d'autres billets froissés que l'examen le plus minutieux ne pouvait permettre de considérer comme faux. En revanche, il écourta leur temps de giclée, ce qui donna lieu à des discussions. Il appela Spar qui balayait toujours pour lui demander d'une voix anxieuse : « Ton sacré chat a griffé Couronne, hein ? Il va falloir qu'on s'en débarrasse ; Couronne a dit que c'était peut-être un chat sorcier, tu te souviens ? » Spar ne répondit pas. Gardien l'envoya renouveler le revêtement adhésif des volets de secours, prétendant que si Rixende avait pu se détacher toute seule de l'écoutille par où elle était entrée, cela prouvait que l'ancien revêtement était en train de se dessécher. Il avalait des amuse-gueule en buvant du brouillard de lune au jus de tomate. Il répandit dans le Dortoir un parfum synthétique abominable. Il entreprit de compter les billets et la monnaie qu'il avait en caisse, mais il abandonna avant même de commencer. Sa grimace se fixa sur Suzy. « Spar ! » appela-t-il. « A toi le soin ! Et si tu allonges les giclées des poivrots, c'est à tes risques et périls ! »

Il ferma ensuite la caisse et, adressant à Suzy un geste du menton, facile à comprendre en direction de l'écoutille écarlate de bâbord, il se propulsa vers celle-ci. Avec un haussement d'épaules peu enthousiaste à l'intention de Spar, elle suivit, mollement.

Dès que le couple eut disparu, Spar donna aux poivrots une giclée de huit secondes, repoussant leur argent, et plaça devant eux deux petites cages de service, contenant des chips et des boulettes fermentées. Ils grognèrent un merci et se mirent à manger. La lumière changea, passant d'une clarté saine à une lividité cadavérique. Ceci fut accompagné d'un grondement faible, lointain, suivi au bout de quelques secondes d'un court crescendo de craquements.

La lumière nouvelle causait un malaise à Spar. Il servit encore deux giclées rapides et vendit une poche de brouillard de lune au double du prix. Il allait manger un morceau quand Kim arriva, tout fier, pour lui montrer une souris. Spar domina sa nausée mais commença à redouter la montée des symptômes de sa cure de désintoxication.

Une silhouette ventripotente vêtue de noir uni entra par l'écoutille verte et se déplaça laborieusement de hauban en filin. Du côté supérieur du bar apparut un visage dont la chair d'un brun de cuir était à peu près cachée par le halo des cheveux blancs et de la barbe, et où seules ressortaient les taches grises des yeux.

— « Doc ! » s'écria Spar, oubliant d'un coup sa misère et son malaise. Il lui tendit aussitôt une poche glacée de bière trois étoiles. Et, malgré son enthousiasme, tout ce qu'il trouva à dire fut : « Mauvaise nuit de Sommedi, pas vrai, Doc ? Les vampires et... »

— « ... et toutes autres superstitions imbéciles qui renaissent tous les soleillants mais ne disparaissent jamais, » coupa une voix vieillie, aimable mais cynique. « Pourtant, je ne devrais pas t'ôter tes illusions, Spar, même celles qui te terrorisent. Tu n'as déjà que trop peu de raisons de vivre. Mais il exact que la méchanceté se répand dans Malvent. Ah ! c'est délicieux, ça, sur les amygdales ! »

Spar se rappela alors le plus important. Il fouilla dans les profondeurs de son caban et en retira un objet en le dissimulant à la vue des ivrognes en bas ; c'était un petit sac noir, plat et étroit. « Tenez, Doc, » murmura-t-il, « vous l'avez perdu, Jeuxdi dernier. Je vous l'ai bien gardé. »

— « Bon sang ! J'en perdrais jusqu'à mon caleçon si jamais je le quittais ! » observa Doc, baissant la voix quand Spar mit un doigt en travers de ses lèvres. « J'ai dû mélanger le brouillard et la bière de lune... une fois de plus ? »

— « Tout juste, Doc. Mais vous n'aviez pas vraiment perdu votre sac. C'est Couronne ou une de ses pépées qui vous l'a barboté, ou qui l'a escamoté pendant qu'il flottait près de vous. Et alors... moi, Doc, je l'ai piqué dans la poche de derrière de Couronne. Oui, je n'ai rien dit quand Rixende et Couronne sont venus le réclamer ce matin. »

— « Spar, mon garçon, j'ai une lourde dette envers toi, » répondit Doc. « Plus grande que tu n'imaginerais. Encore une trois étoiles, s'il te plaît. Ah ! un nectar ! Spar, demande-moi n'importe

quoi comme récompense et, si cela se trouve dans les limites du premier infini transfini, je te l'accorde. »

A sa propre surprise, Spar se mit à trembler... d'impatience. Il se traîna à moitié en travers du bar pour murmurer d'une voix rauque : « Donnez-moi de bons yeux, Doc ! » Puis il ajouta : « Et des dents ! »

Au bout de ce qui parut un long moment, Doc répondit d'une voix rêveuse et triste : « Dans les Jours Anciens, ç'aurait été facile. Ils avaient mis au point la greffe des yeux. Ils étaient en mesure de régénérer les nerfs crâniens et parfois même de rendre le pouvoir de penser à un cerveau endommagé. Alors que l'implantation des germes de dents prélevés sur un enfant mort-né était un simple jeu pour des médecins débutants ! Mais à présent... Oh ! je suis peut-être capable de faire ce que tu veux d'une façon désagréable, démodée, non organique, mais... » Il s'arrêta sur un ton qui trahissait la misère de vivre et l'inutilité de tout effort.

— « Les Jours Anciens, » dit l'un des poivrots, du coin de la bouche, à son voisin. « Des histoires de sorciers ! »

— « Sorciers, la peau ! » répliqua le second, de la même manière. « Le mécanicien de la chair est tout simplement sénile. Il rêve quatre jours sur quatre, et pas seulement Sommedi ! »

Le troisième poivrot, pour conjurer le mauvais œil, sifflota un air qui ressemblait à la plainte du vent.

Spar tira sur la manche de la vareuse noire de Doc. « Doc, vous m'avez promis ! Je désire voir clair, mordre fort ! »

Doc posa une main desséchée sur l'avant-bras de Spar, l'air apitoyé. « Spar, » dit-il d'une voix douce, « voir clair n'aurait d'autre résultat que te rendre très malheureux. Crois-moi, je le *sais* ! La vie est plus facile à supporter quand les choses sont floues, tout comme il vaut mieux avoir la pensée embrumée par la bière ou le brouillard. Et s'il y a sur Malvent des gens qui désirent mordre fort, tu n'es pas de leur espèce. Encore une trois étoiles, je te prie. »

— « J'ai abandonné le brouillard de lune ce matin, Doc, » annonça Spar avec une certaine fierté, tout en passant le sac plein.

Avec un sourire morose Doc répondit : « Il y en a beaucoup qui abandonnent le brouillard tous les matins de Travaildi, pour changer d'avis quand revient Jeuxdi. »

— « Pas moi, Doc ! De plus, » protesta Spar, « Gardien, et Couronne, et ses bonnes amies et même Suzy voient tous clair, et ils ne sont pas malheureux. »

— « Je vais te confier un secret, Spar, » répliqua Doc. « Gardien, Couronne et les filles sont tous des zombies. Oui, Couronne lui-même malgré toute sa ruse et tout son pouvoir. Pour eux, Malvent constitue l'univers. »

— « N'est-ce pas l'univers, Doc ? »

Sans tenir compte de la question, Doc poursuivit : « Mais tu ne serais pas comme eux, Spar. Tu voudrais en savoir davantage. Et cela te rendrait bien plus malheureux encore que tu ne l'es. »

— « Ça m'est égal, Doc, » dit Spar. Puis il répéta d'un ton réprobateur. « Vous avez promis. »

Les taches grises des yeux de Doc disparurent presque tandis qu'il fronçait les sourcils pour réfléchir. Puis il offrit : « Que dirais-tu de ceci, Spar ? Je sais que le brouillard de lune apporte la douleur et la souffrance aussi bien que le soulagement et la joie. Mais suppose que tous les matins de Travaildi et tous les midis de Flemmedi je t'apporte une petite pilule qui aurait tous les bons effets du brouillard et aucun des mauvais ? J'en ai une justement dans ce sac. Essaie tout de suite, pour voir. Et tous les soirs de Jeuxdi, je t'en apporterais sans faute une autre qui te ferait dormir profondément sans jamais un cauchemar. Bien mieux que des yeux et des dents. Réfléchis. »

Tandis que Spar soupesait la proposition, Kim dériva vers eux. Il examina Doc de ses yeux verts, rapprochés. « Ssalutations resspectueuses, monssieur, » souffla-t-il. « Ze m'appelle Kim. »

Doc répondit : « Salut de même, monsieur. Et que les souris te soient toujours en abondance ! » Il caressa doucement le chat, en commençant par le menton et la poitrine. Sa voix redevint songeuse. « Durant les Jours Anciens, tous les chats parlaient, et non pas quelques exceptions. Toute la tribu des félins. Et beaucoup de chiens aussi... je te demande pardon, Kim. Quant aux dauphins, aux baleines et aux grands singes... »

Spar s'enquit sur le ton sérieux : « Dites-moi une chose, Doc. Si vos pilules donnent l'extase sans gueule de bois, pourquoi boire vous-même toujours de la bière de lune qu'il vous arrive souvent d'arroser de brouillard ? »

— « Parce que pour moi... » Doc s'interrompit en souriant. « Tu m'as pris au piège, Spar. Je n'ai jamais imaginé que tu te servais de tes méninges. Très bien ! Mais que la responsabilité t'en incombe ! Viens à mon cabinet Flemmedi prochain... tu connais le chemin ? Bon ! On verra ce qu'on peut faire pour tes yeux et tes dents. Pour le moment, sers-moi un double pour le parcours dans

la coursive. » Il paya en pièces étincelantes, enfonça la grosse poche de trois étoiles à l'intérieur de sa vareuse et dit : « Au revoir, Spar. A bientôt, Kim, » puis il se propulsa en direction de l'écoutille verte, en décrivant des zigzags.

— « Bonne ssansse, monssieur, » siffla Kim.

Spar tendit le petit sac noir. « Vous l'avez encore oublié, Doc. »

Comme Doc revenait en arrière en poussant un juron sans conviction et empochait l'objet, l'écoutille écarlate s'ouvrit et Gardien refit son apparition. Il paraissait de bonne humeur maintenant et sifflait un air tout en commençant à examiner la caisse à billets et les robinets à débiter la bière ; mais, quand Doc fut parti, il demanda à Spar d'un ton soupçonneux : « Qu'est-ce que tu lui as donné, au vieux ? »

— « Son porte-monnaie, » répondit Spar sans se troubler. « Il allait l'oublier. » Il secoua sa main et cela fit un tintement. « Doc a payé en pièces, Gardien. »

Ce dernier se jeta dessus. « Retourne à ton balayage, Spar. »

Quand Spar plongea vers l'écoutille écarlate pour s'armer des tubes de bâbord, Suzy en émergea et passa devant lui en détournant les yeux. Elle s'approcha du bar en oblique, et saisit sans sourire la poche de brouillard que lui offrait Gardien, avec une courtoisie moqueuse.

Spar éprouva une courte colère à cause de la conduite de Suzy, mais il avait du mal à penser à autre chose que son prochain rendez-vous avec Doc. Quand le soir de Travaildi tomba à la vitesse d'un couteau bien lancé, il s'en rendit à peine compte et n'éprouva rien de ses malaises habituels. Gardien actionna toutes les lumières du Dortoir aux Chauves-Souris. Elles brillaient, éclatantes, tandis qu'au-delà des murs translucides bouillonnait une blancheur laiteuse

Les affaires reprirent un peu. Suzy s'en alla avec le premier client acceptable. Gardien appela Spar pour lui confier le bar tandis que lui-même, une planchette sur les genoux, écrivait laborieusement sur un feuillet souvent gommé, comme s'il eût pesé chaque mot, chaque lettre peut-être, en portant souvent la pointe de son crayon à ses lèvres. Il était si absorbé dans son travail qu'il dériva sans s'en rendre compte vers le panneau noir du bas, tout en pivotant sur lui-même. Le papier se salissait de plus en plus de ratures, de frottis, de nouveaux coups de gomme, de salive et de sueur.

La courte nuit passa plus vite que n'osait l'espérer Spar, si

bien qu'il fut surpris par l'éclat soudain de l'aube de Flemmedi. La plupart des clients s'en allèrent pour faire la sieste.

Spar se demandait quelle excuse fournir à Gardien pour quitter les lieux, mais le problème se trouva résolu de lui-même. Gardien plia la feuille malpropre et la scella d'un ruban adhésif. « Porte ça à la Passerelle, flemmard, tu le remettras à l'Exécutif. Attends. » Il prit dans le coin aux objets le sac orange dûment regarni et tira sur la cordelette pour s'assurer que celle-ci était bien serrée. « Au passage, dépose ça à l'Antre de Couronne. En toute courtoisie et obéissance, Spar ! Allez, au trot ! »

Spar glissa le message dans sa seule poche encore munie d'une glissière et ferma cette dernière à fond. Puis il piqua lentement vers l'écoutille arrière où il faillit heurter Kim. Se rappelant que Gardien avait parlé de se débarrasser du chat, il le prit sous la poitrine, derrière les pattes de devant, et le fourra doucement dans son caban en murmurant : « Tu viens en balade avec moi, Kim. » Le chat s'accrocha des griffes au tissu pour se stabiliser.

Pour Spar, la coursive n'était qu'un cylindre étroit terminé à chaque extrémité par de la brume et décoré sur sa longueur de lueurs vertes et rouges. Il se guidait surtout par le toucher et la mémoire, se rappelant cette fois qu'il devait se tirer d'une main après l'autre le long du filin central, pour compenser la brise légère. Après s'être incurvée autour des cylindres plus larges des passages de l'avant à l'arrière, la coursive redevint rectiligne. Par deux fois, il contourna des ventilateurs centraux qu'il reconnut surtout — tant leur mouvement était silencieux — au renforcement de la brise avant de les dépasser et à la faible succion qu'ils exerçaient, une fois derrière lui.

Bientôt, il commença à percevoir des odeurs d'humus et de plantes vertes. Avec un frisson, il passa devant un rond noir qui était la bouche, fermée d'un rideau élastique, du grand masticateur de la Cale Trois. Il ne rencontra personne... ce qui était bizarre même pour un Flemmedi. Il aperçut enfin la zone verte des Jardins d'Apollon et, plus loin, un énorme écran noir, sur lequel planait, décalé vers l'arrière, un petit disque d'un orange fumeux qui inspirait toujours à Spar une tristesse et une peur inexpli-

cables. Il se demandait sur combien d'écrans noirs était représenté ce cercle morne, surtout dans la partie tribord de Malvent. Il l'avait observé sur plusieurs.

La coursive décrivait un angle droit vers le bas. Il était si près des jardins qu'il distinguait des pousses vertes imprécises et la silhouette d'un jardinier qui flottait. Deux douzaines de tractions sur le filin, et il se trouva devant une écoutille ouverte ; sa mémoire des distances et les fortes émanations mêlées de parfums musqués lui indiquèrent que c'était là l'entrée de l'Antre de Couronne. En clignant les paupières, il parvenait à distinguer les spirales noir et argent qui s'entrelaçaient pour former le décor de la grande pièce sphérique. Juste en face de l'écoutille, il y avait encore un grand écran noir avec toujours ce disque terne moucheté d'orange, là aussi décentré de la même façon.

Sous le menton de Spar, Kim siffla très doucement mais d'un ton insistant : « Sstop ! Ssilence, ze t'en conzure ! » Le chat avait sorti la tête de l'encolure du caban. Ses oreilles chatouillaient la gorge de Spar. Celui-ci s'accoutumait aux interventions mélodramatiques de Kim, et de toute manière l'avertissement était à peu près superflu. Il venait d'apercevoir la demi-douzaine de corps dévêtus qui flottaient et il serait resté immobile, ne fût-ce que de confusion. Non qu'il pût voir les parties génitales, pas plus que les oreilles, à cette distance. Mais il percevait pourtant qu'à part les cheveux tous ces corps avaient une teinte uniforme ; l'un était brun très sombre et les cinq autres — ou quatre ? non, cinq — clairs. Il ne reconnut pas les deux aux cheveux respectivement platine et or, qui se trouvaient aussi être les plus pâles. Il se demanda lequel appartenait à la nouvelle amie de Couronne, nommée Almodie. Il était soulagé qu'aucun des corps ne fût en contact avec un autre.

Il distingua une luminosité métallique tout près de la fille aux cheveux d'or et discerna la tache rouge d'un mince tube à cinq ramifications qui partait du métal pour aboutir à chacun des cinq autres visages. Etrange que, même avec une fille pour tenir le bar, Couronne fît servir la bière de lune d'une manière aussi vulgaire dans son Antre de grand luxe. Bien sûr, le tube transportait peut-être du vin de lune ou même du brouillard ?

Ou Couronne envisageait-il d'ouvrir un débit de boissons pour concurrencer le Dortoir aux Chauves-Souris ? Le moment était plutôt mal choisi et le lieu encore plus mal, songeait-il en se demandant ce qu'il allait faire du sac orange.

— « On sse ssauve d'issi ! » insista Kim, encore plus bas.

Les doigts de Spar découvrirent un anneau à pince près de l'écoutille. Avec un très faible déclic, il l'assujettit autour de la cordelette du sac puis repartit dans la direction d'où il était venu.

Mais, si faible qu'eût été le bruit, il y eut une réaction dans l'Antre de Couronne... un grondement prolongé, très profond.

Spar se hala plus vite sur le filin central. En arrivant à l'angle qui le ramenait vers l'intérieur, il jeta un regard en arrière.

Une grande tête aux oreilles pointues, plus étroite que celle d'un homme et plus foncée que celle de Couronne lui-même, sortait de l'écoutille.

Le grondement se répéta.

Ridicule d'avoir une telle peur de Chiendenfer, se dit Spar en se tirant avec son passager, à coups brusques sur le filin. Voyons, puisque Couronne amenait même parfois le grand chien au Dortoir !

Peut-être était-ce parce que Chiendenfer ne grognait jamais dans le Dortoir aux Chauves-Souris et se contentait de parler en employant une centaine de mots simples, monosyllabiques pour la plupart ?

En outre le chien était incapable de se propulser le long du câble à bonne vitesse. Il manquait de griffes accrocheuses, même s'il était capable de progresser en rebondissant d'un côté de la coursive à l'autre.

Cette fois, à la vue des rideaux noirs du grand masticateur, avec leur fente centrale, Spar fit un violent écart. Beau spécimen qu'il faisait ! Dire qu'il allait recevoir de nouveaux yeux le jour même et qu'il s'effrayait comme un enfant ! « Pourquoi as-tu cherché à me coller la frousse, là-bas, Kim ? » demanda-t-il d'un ton irrité.

— « Z'ai vu le vizaze du mal, issiot ! »

— « Tu as vu cinq personnes qui tétaient de la bière de lune. Et un chien inoffensif. Cette fois, c'est toi l'imbécile, Kim, c'est toi l'idiot ! »

Kim rentra la tête, se refusant à prononcer un mot de plus. Spar se rappelait la vanité et la susceptibilité des chats en général. Mais il avait pour le moment d'autres soucis en tête. Et si quelqu'un volait le sac orange avant que Couronne le prenne ? Et si Couronne le trouvait, ne saurait-il pas que Spar — garçon

de courses de Gardien en toutes occasions — s'était payé un jeton de voyeur ? Dire que tout cela se produisait le jour le plus important de sa vie ! Sa victoire verbale sur Kim n'était qu'une faible consolation.

De plus, bien que la fille aux cheveux platine eût été pour lui la plus intéressante des deux inconnues, quelque chose venait maintenant le tracasser au sujet de celle qui faisait office de barmaid, celle qui avait des cheveux d'or comme Suzy mais était beaucoup plus mince et pâle... il avait l'impression de l'avoir déjà rencontrée. Et il y avait eu dans sa posture quelque chose d'effrayant.

Quand il parvint aux passages centraux, il eut la tentation d'aller au cabinet de Doc avant de se rendre à la Passerelle. Mais il tenait à pouvoir se décontracter chez Doc en prenant tout son temps, avec la conscience de s'être acquitté de toutes ses commissions.

A regret il pénétra dans le passage violet tout venteux et plongea la tête la première pour s'emparer du premier espace libre sur le filin collectif central, si bien qu'il n'eut les paumes que légèrement brûlées avant d'affermir sa prise et de se trouver propulsé vers l'avant, à peu près à la même vélocité que le vent. (Gardien était un radin de ne pas lui acheter des gants pour les mains — sans parler des pieds !) Mais il lui fallait faire très attention aux poulies de roulement suspendues à des filins qui maintenaient au centre du grand couloir l'épaisse corde mouvante. C'était assez facile de happer le câble à l'avant des poulies puis de dégager l'autre main derrière, mais cela exigeait une vigilance de tous les instants.

Il n'y avait que de rares silhouettes à voyager par la ligne et encore moins à se risquer en progression libre dans la coursive éventée. Il rattrapa une forme pliée en deux qui culbutait sens dessus dessous en criant d'une vieille voix fêlée : « L'Echelle de Jacob, l'Arbre de Vie, les Généalogies... »

Il dépassa l'étranglement qui marquait la séparation entre les Cales Deux et Trois sans être interpellé par le garde, puis il faillit manquer le grand couloir bleu qui venait vers le haut. Une fois encore il se brûla un peu les mains en se transférant d'une chaîne collective à l'autre. Son inquiétude croissait.

— « Sspar, esspèce d'issiot ! » commença Kim.

— « Chut ! Nous sommes dans le quartier des officiers, » coupa Spar, heureux de ce prétexte pour river une nouvelle fois

son clou à ce chat insolent. Et il était assez exact que les quartiers bleus de Malvent l'emplissaient toujours d'une crainte respectueuse.

Presque trop vite à son gré, il quitta en se balançant le filin collectif pour s'accrocher à un enchevêtrement immobile de métal tubulaire juste au-dessous du niveau de la Passerelle. Il grimpa jusqu'aux barres les plus élevées et flotta à cette hauteur, attendant qu'on veuille bien lui parler.

Il y avait beaucoup de métal luisant aux formes étranges sur la Passerelle, ainsi que des surfaces irisées comme l'arc-en-ciel et animées de pulsations irrégulières ; la plus proche ressemblait parfois à une armée de lumières minuscules qui s'allumaient et s'éteignaient... rouges, vertes, de toutes les couleurs. Au-dessus de tout cela s'étendait une immensité d'un noir de velours, faiblement mouchetée de lueurs laiteuses et brasillantes.

Parmi les objets métalliques et les arcs-en-ciel flottaient des silhouettes, toutes vêtues du bleu marine des officiers. Ils s'adressaient parfois des signes sans jamais dire un mot. Pour Spar, chacun de leurs mouvements se chargeait d'une profonde signification. Ils étaient les dieux de Malvent, qui dirigeaient toutes choses, si toutefois il existait des dieux. Il se sentait ramené à l'importance d'une souris qu'on chasserait tout éperdue si elle se permettait une seule fois de rompre le silence.

Après un échange de signaux complexes entre les officiers, il entendit un grondement bref et lointain, puis des grincements et des craquements familiers. Spar était stupéfait, mais il aurait dû se douter, songeait-il, que le Capitaine, le Navigateur et les autres étaient responsables de ces phénomènes quotidiens et bien connus.

Cela marquait en outre le midi de Flemmedi. Spar commença à s'agiter. Ses courses lui prenaient trop de temps. Il ébaucha le geste de lever la main vers toutes les silhouettes en bleu marine qui passaient. Personne ne lui prêta la moindre attention.

Finalement, il murmura : « Kim... ? »

Le chat ne répondit pas. Spar percevait un ronronnement, peut-être un simple ronflement de sommeil ? Il secoua doucement le chat. « Kim, il faut qu'on parle. »

— « Ssilensse ! Ze ssuis endormi. »

Kim se repelotonna et affermit ses griffes, puis il se remit à ronfler... ou à faire semblant, Spar n'aurait su le dire. Il se sentait très déprimé.

Les lunants s'écoulaient. Il était maintenant découragé, désespéré. Il ne fallait pas manquer le rendez-vous avec Doc ! Rassemblant son énergie, il s'apprêtait à grimper plus haut et à parler quand une voix jeune et aimable l'interpella : « Alors, grand-père, qu'est-ce qui ne va pas ? »

Spar s'aperçut qu'il avait levé la main d'un geste automatique et qu'un homme à la peau aussi foncée que Couronne, mais vêtu de bleu marine, l'avait enfin remarqué. Il ouvrit sa poche et tendit la lettre. « Pour l'Exécutif. »

— « C'est justement mon service. » Un petit bruit de déchirement — un ongle qui ouvrait le billet ? Un froissement plus fort — le feuillet qu'on dépliait ? Une brève attente, puis : « Qui est le nommé Gardien ? »

— « Le propriétaire du Dortoir aux Chauves-Souris, monsieur. C'est là que je travaille. »

— « Le Dortoir aux Chauves-Souris ? »

— « Un débit de bière de lune. Il s'appelait autrefois le Cercle Heureux, m'a-t-on dit. Et dans les Jours Anciens, le Mess Trois, m'a dit Doc. »

— « Hum. Eh bien, que signifie tout cela, grand-père ? Et comment t'appelles-tu ? »

Spar contemplait tristement le carré de papier grisâtre maculé de sombre. « Je ne sais pas lire, monsieur. Et je m'appelle Spar. »

— « Hum. As-tu vu des... euh... des êtres surnaturels dans le Dortoir aux Chauves-Souris ? »

— « Seulement en rêve, monsieur. »

— « Hum. Eh bien, on y jettera un coup d'œil. Si tu me reconnais, ne le laisse pas voir. Je suis l'Enseigne Drake, au fait. Et qui est ton passager, grand-père ? »

— « Ce n'est que mon chat, Enseigne, » souffla Spar, alarmé.

— « Eh bien, prends le conduit noir pour redescendre. » Spar commença à se mouvoir dans la jungle de métal dans la direction que lui indiquait le bras bleu marine. « Et la prochaine fois, n'oublie pas que les animaux ne sont pas admis sur la Passerelle. »

Tandis que Spar regagnait les fonds, sa reconnaissance chaleureuse envers l'Enseigne Drake, qui s'était montré si humain et

compréhensif, se mitigeait d'angoisse à l'idée qu'il n'avait peut-être plus le temps de rendre visite à Doc. Il faillit manquer son transbordement en arrivant au filin menant vers l'arrière, dans le couloir principal rouge sombre. La lumière livide qui s'intensifiait dans le faux crépuscule de fin d'après-midi le troublait. Une fois de plus, il passa devant la forme courbée qui culbutait en criaillant à présent : « La Trinité, le Treillis, l'Epi de Blé... »

Il luttait contre l'envie d'abandonner sa visite à Doc pour réintégrer le Dortoir quand il s'aperçut qu'il avait franchi le second étranglement et se trouvait dans la Cale Quatre, à l'approche de la coursive menant chez Doc. Il fonça, freina en agrippant un hauban et entreprit de se propulser à la main jusqu'au cabinet de Doc, aussi loin à bâbord que l'était à tribord l'Antre de Couronne.

Il dépassa sur le filin deux silhouettes maladroites dont l'haleine sentait déjà la bière en prévision de Jeuxdi. Spar craignait que Doc n'eût fermé son cabinet. Il respirait de nouveau l'odeur du sol et de la verdure en provenance des Jardins de Diane.

L'écoutille était fermée, lorsque Spar pressa le bouton, elle s'ouvrit au troisième appel et le visage aux yeux gris, auréolé de blanc, regarda au-dehors. « Je ne t'attendais plus, Spar. »

— « Je suis désolé, Doc. Il fallait que... »

— « Peu importe. Entre, entre. Salut, Kim... promène-toi si ça te chante. »

Kim s'extirpa de la combinaison de Spar, prit son élan et ne tarda pas à accomplir le tour d'inspection coutumier pour les chats.

Et il y avait beaucoup à voir, comme Spar lui-même s'en rendait compte. Tous les haubans du bureau de Doc paraissaient couverts d'un bout à l'autre d'objets accrochés. Il y avait des taches petites et grosses, brillantes et ternes, claires et foncées, translucides et opaques. Cela se découpait sur un mur de la teinte livide détestée de Spar, mais il n'avait pas le temps d'y penser en ce moment. A un bout, il y avait un bandeau de lumière encore plus pâle.

— « Attention, Kim ! » cria Spar quand le chat atterrit sur un hauban et se mit en marche de tache en tache.

— « Ça ne risque rien, » dit Doc. « On va un peu t'examiner, Spar. Garde les yeux ouverts. » Les mains de Doc maintenaient la tête de Spar. Les yeux gris et le visage parcheminé étaient si proches qu'ils ne formaient qu'une surface floue. « Garde-les ouverts, je te dis. Oui, je sais qu'il faut bien que tu les clignes, c'est

normal. Juste ce que je pensais. Tu as subi l'effet de séquelle qui atteint une sur dix des victimes de la rickettsiose du Léthé. »

— « Vous voulez parler du Styx, Doc ? »

— « Exact, bien que les gens se trompent de rivière dans le Monde Souterrain ! Mais nous avons tous attrapé cette maladie. Nous avons tous bu l'eau du Léthé. Pourtant, quand nous devenons très vieux, il nous arrive parfois de commencer à nous rappeler les débuts. Ne bouge pas. »

— « Hé, Doc, c'est parce que j'ai eu ce truc du Styx que je ne me rappelle rien avant le Dortoir aux Chauves-Souris ? »

— « Possible. Depuis combien de temps es-tu au Dortoir ? »

— « Je ne sais pas, Doc. Depuis toujours. »

— « En tout cas, tu y étais avant que je découvre l'endroit. Quand le Tafiabar a fermé, ici, dans la Cale Quatre. Mais ça ne remonte qu'à un étoilant. »

— « Cependant je suis terriblement vieux, Doc. Pourquoi n'ai-je pas moi aussi un commencement de mémoire ? »

— « Tu n'es pas vieux, Spar. Tu n'es que chauve et édenté, rongé par le brouillard de lune, et tes muscles se sont atrophiés. Oui, et ton cerveau aussi. Maintenant, ouvre la bouche. » Une des mains de Doc passa derrière la nuque de Spar. L'autre tâtait. « En tout cas, tes gencives sont résistantes. Ça va me faciliter le travail. »

Spar voulait lui parler de l'eau salée, mais quand Doc retira enfin sa main, ce fut pour ordonner : « Maintenant, ouvre-la le plus que tu peux. » Il lui poussa dans la bouche quelque chose de brûlant et de volumineux. « A présent, mords fort ! »

Spar eut l'impression de mordre du feu. Il voulu rouvrir la bouche, mais les mains de Doc, sur son crâne et sous la mâchoire, le maintenaient ferme. Involontairement, il décochait des coups de pied et griffait l'air. Ses yeux s'emplissaient de larmes.

« Cesse de te tortiller ! Respire par le nez. Ce n'est pas tellement chaud. En tout cas, pas assez pour te faire des cloques ! »

Spar en doutait mais, au bout d'un moment, il conclut que ce n'était pas tout à fait assez chaud pour lui cuire la cervelle à travers la voûte du palais. De plus, il ne tenait pas à montrer à Doc combien il était douillet. Il se tint tranquille. Il cligna plusieurs fois les paupières et le flou général redevint plus distinct — le visage de Doc, la pièce encombrée dans la lumière cadavérique. Il s'efforça de sourire, mais ses lèvres étaient plus tendues qu'il n'eût pu les étirer en contractant ses muscles au

maximum. Et cela lui fit mal ; il se rendait cependant compte que la chaleur diminuait.

Doc souriait à son adresse. « Eh bien, tu l'as voulu ! Tu as demandé à un vieil ivrogne d'utiliser des méthodes qu'il ne connaît que par ses lectures. Mais, pour te récompenser, je vais te donner des dents assez solides pour trancher les haubans. Kim, veux-tu s'il te plaît laisser ce sac tranquille ! »

La tache noire du chat s'écarta d'une autre tache noire deux fois longue comme lui. Spar exprima ses reproches à Kim en marmonnant par le nez et en gesticulant. La tache plus grande avait la forme du petit sac de Doc, mais elle était cent fois plus grande. Et elle devait être massive, car en réaction à la poussée de Kim, elle avait courbé le hauban auquel elle était attachée et — c'était une preuve — le hauban ne se redressait que très lentement.

« Ce sac contient mon trésor, Spar, » expliqua Doc. Lorsque Spar eut haussé les sourcils par deux fois, l'air intrigué, Doc poursuivit : « Non, ce ne sont ni des pièces, ni de l'or, ni des pierreries. Mais un second infini transfini. Du sommeil, des rêves et des cauchemars pour toutes les âmes à bord d'un millier de Malvents ! » Il regarda sa montre. « Ça suffit, à présent. Ouvre la bouche. » Spar obéit, malgré la douleur nouvelle que cela lui causa.

Doc retira ce sur quoi Spar avait mordu, l'enveloppa dans une poche de pliofilm luisant et accrocha celle-ci au hauban le plus proche. Puis il examina de nouveau l'intérieur de la bouche de Spar. « J'imagine que j'ai quand même un peu trop chauffé, » dit-il. Il saisit un petit sac, l'adapta aux lèvres de Spar et le pressa. Une brume envahit la bouche de Spar et toute peine se dissipa.

Doc fourra le sac dans la poche de Spar. « Si la douleur revenait, sers-t'en. »

Mais avant que Spar ait pu le remercier, Doc lui appliquait un tube à l'œil. « Regarde, Spar. Et dis-moi ce que tu vois. »

Spar poussa un cri, sans pouvoir s'en empêcher, et il écarta la tête.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Spar ? »

— « Doc, vous m'avez fait faire un rêve, » dit Spar, la voix rauque. « Vous ne le direz à personne, hein ? Et ça m'a chatouillé. »

— « Quel rêve ? » demanda Doc d'un ton sérieux.

— « Je n'ai vu qu'une image, Doc. L'image d'une chèvre avec une queue de poisson. Doc, je voyais les... » (son esprit tâtonnait) « les écailles du poisson ! Tout avait un... un contour ! Doc, c'est ça qu'ils veulent dire quand ils parlent de voir clair ? »

— « Bien sûr, Spar. C'est encourageant. Cela signifie qu'il n'y a pas de dommages au cerveau ni à la rétine. Je n'aurai aucun mal à te fabriquer des jumelles... du moins s'il n'y a rien de vraiment détraqué dans ma vieille paire. Ainsi tu vois encore les choses avec un contour précis dans tes rêves... C'est assez naturel. Mais pourquoi as-tu peur que j'en parle ? »

— « J'ai peur qu'on m'accuse de sorcellerie, Doc. Je pensais que distinguer ainsi les choses, c'était de la « voyance ». Le tube m'a un peu chatouillé l'œil. »

— « Isotopes et démence ! Il est en effet censé te chatouiller. Voyons un peu l'autre œil. »

Cette fois encore Spar eut envie de crier, mais il se domina et il n'eut pas l'idée de retirer la tête malgré le léger chatouillement. L'image était celle d'une fille mince. Il était en mesure de dire que c'était une femme en raison de sa forme générale, mais en plus il voyait ses contours. Il distinguait... des détails. Par exemple, ses yeux n'étaient pas des ovales teintés et cernés de brume. Ils se terminaient en pointe aux deux extrémités, qui étaient des triangles d'un blanc de porcelaine. Et le rond violet entre les triangles avait un petit point noir au centre.

Elle avait les cheveux argentés, et pourtant elle paraissait jeune, pensait-il, bien qu'il fût difficile d'en juger d'après les seuls contours. Elle lui évoquait la fille aux cheveux platine qu'il avait aperçue dans l'Antre de Couronne.

Elle portait une robe longue, blanche, luisante, qui laissait les épaules à nu, mais un artifice ou une force inconnue lui tirait les cheveux et la robe en direction des pieds. Et dans la robe il y avait... des plis.

— « Comment s'appelle-t-elle, Doc ? Almodie ? »

— « Non. Virgo. La Vierge. Tu en vois les contours ? »

— « Oui, Doc, nettement. Je vois tout... tranché comme au couteau ! Et la chèvre-poisson ? »

— « Le Capricorne, » répondit Doc, éloignant le tube de l'œil de Spar.

— « Doc, je sais que le Capricorne et la Vierge sont des noms de lunants, de terrants, de soleillants et d'étoilants, mais j'ignorais qu'ils

avaient des images. Je n'ai jamais su qu'ils *étaient* quelque chose. »

— « Tu... Bien sûr, tu n'as jamais vu de montres, ni d'étoiles et encore moins les constellations du zodiaque. »

Spar allait demander ce que c'était que tout cela, mais il constata que la lumière cadavérique avait disparu, tandis que le bandeau de lumière plus éclatante s'était beaucoup élargi.

« Du moins dans ce secteur de ta mémoire, » compléta Doc. « Tes nouveaux yeux et tes dents devraient être prêts Flemmedi prochain. Viens plus tôt, si tu le peux. Je te verrai peut-être d'ici là au Dortoir aux Chauves-Souris, disons Jeuxdi ou avant. »

— « Parfait, Doc, mais pour le moment, il faut que je me grouille. Arrive, Kim ! Le boulot est parfois plus lourd, les soirs de Flemmedi, Doc, comme si c'était Jeuxdi soir venu au mauvais moment. Saute là-dedans, Kim. »

— « Tu es sûr de rentrer sans difficulté au Dortoir, Spar ? Il fera nuit avant que tu y sois. »

— « Bien sûr, Doc, je m'y retrouverai ! »

Mais quand la nuit tomba comme un épais capuchon rabattu sur sa tête, au milieu du premier passage, il serait revenu en arrière demander à Doc de le guider s'il n'eût pas craint le mépris de Kim, lequel s'obstinait d'ailleurs à ne pas lui parler. Il se déplaça rapidement en avant, bien que les quelques feux de position ne lui permissent qu'à peine de distinguer le filin central.

La coursive d'avant était encore pire... entièrement déserte, avec des lumières faibles et vacillantes. Ne percevoir que des taches le tourmentait à présent, après avoir acquis la notion d'une vue nette. Il commençait à transpirer, à trembler et à éprouver des crampes en raison du manque d'alcool, et ses pensées devenaient tumultueuses. Il se demandait si *aucune* des choses étranges survenues depuis sa rencontre avec Kim n'était réelle ? Si tout n'était que rêve ? Le refus de Kim — ou son incapacité ? — de parler davantage était inquiétant. Il se mettait à distinguer les bords flous de taches qui disparaissaient quand il les fixait en face. Il se rappelait Gardien et les ivrognes parlant entre eux de vampires et de sorcières.

Alors, au lieu d'aller jusqu'à l'écoutille verte du Dortoir aux Chauves-Souris, il plongea dans le passage menant à l'écoutille arrière. Dans cette coursive, il n'y avait pas du tout de lumières. Il croyait y entendre les grondements de Chiendenfer, mais il n'en

était pas certain car le grand masticateur broyait. Il luttait contre sa panique quand il pénétra dans le Dortoir par l'écoutille rouge sombre de l'arrière, en se rappelant juste à temps de ne pas toucher au revêtement adhésif fraîchement appliqué.

Le local vibrait de lumière et d'animation, il était bondé de silhouettes dansantes. Gardien commença incontinent à l'abreuver d'injures. Spar plongea dans le bar circulaire et se mit à prendre les commandes et à servir machinalement, travaillant au toucher et à la voix exclusivement, car le manque d'alcool à présent lui embrouillait la vision encore plus... tout n'était plus qu'un flou tournoyant de taches méconnaissables.

Au bout d'un temps, cela s'arrangea, mais ses nerfs le torturèrent davantage. Seul son travail incessant le maintenait en état d'agir — tout en neutralisant les insultes de Gardien — mais il se sentait trop épuisé. Il n'en pouvait plus. Quand apparut l'aube de Jeuxdi, alors que la foule s'épaississait autour du bar, il s'empara d'une poche de brouillard de lune et la porta à ses lèvres.

Des griffes lui labourèrent la poitrine. « Issiot ! Ssoiffard ! Essclave de la peur ! »

Spar faillit en avoir des convulsions, mais il reposa le brouillard. Kim sortit de son caban et s'éloigna avec dédain, circulant autour du bar pour engager la conversation avec divers buveurs, ce qui le rendit populaire. Gardien se vanta du chat et cessa de servir. Spar, lui, continua à travailler dans un état de sobriété plus cauchemardesque que toute saoulographie dont il pût se souvenir. Et avec des effets beaucoup, beaucoup plus durables.

Suzy arriva avec un client et toucha la main de Spar quand il lui servit de la sombre. Cela lui fit du bien.

Il crut reconnaître une voix qui venait d'en bas. Elle émanait d'un poivrot aux cheveux crépus, vêtu d'un caban, qu'il ne connaissait pas. Mais il l'entendit de nouveau parler et songea que ce devait être l'Enseigne Drake. Il y avait plusieurs poivrots qu'il ne reconnaissait pas.

L'animation arrivait à son comble. Gardien augmenta le volume de la musique. Isolément ou par couples, les danseurs exécutaient des sauts périlleux en rebondissant contre les haubans. D'autres, un pied sur un filin, dansaient le shimmy. Une fille en noir faisait le grand écart sur un câble. Une autre, en blanc, plongea à travers le cercle du bar. Gardien porta les frais sur la note de son compagnon. Les poivrots tentaient de chanter.

Spar entendit Kim qui déclamait :

« Ze suis un ssat.
Z'ai tué un rat.
Z'aime bien les zens,
Petits ou grands.
Et les fillettes,
Z'en perds la tête ! »

La nuit de Jeuxdi vint. L'agitation s'accrut. Doc ne venait pas. Mais Couronne se montra. Les danseurs s'écartèrent et tout un lot de buveurs lui firent place en haut, ainsi qu'à ses filles et à Chiendenfer, si bien qu'ils occupaient un tiers du cercle sans personne au-dessous dans cette même partie. A la surprise de Spar, ils commandèrent tous du café à l'exception du chien qui, à la question de Couronne, répondit : « Un Bloody Mary, » étirant les syllabes en des sons si profonds qu'ils se réduisaient à un caverneux « Bleuh-Meuh ».

— « Ss'est ssa qui ss'appelle parler, je vous le demande ? » observa Kim, de l'autre côté du bar. Les ivrognes qui l'entouraient étouffèrent leurs rires.

Spar servit le café brûlant dans des poches munies de poignées de feutre pour les tenir, puis il mélangea le cocktail de Chiendenfer dans une seringue automatique avec un tube à aspiration. Il était assez hébété mais, pour le moment, ses craintes allaient à Kim plutôt qu'à lui-même. Les taches des visages palpitaient un peu, mais il distinguait encore Rixende à ses cheveux noirs, Fanette et Doucette à leurs cheveux blond-roux assortis et à leurs peaux claires étrangement tachetées de rouge, alors qu'Almodie était bien la pâle fille aux cheveux platinés — et pourtant elle paraissait horriblement à sa place entre la silhouette brune à la veste violette, d'un côté, et la silhouette noire, plus étroite, aux oreilles pointues, de l'autre.

Spar entendit Couronne murmurer à la fille : « Demande à Gardien de te montrer le chat qui parle. » Le ton était très bas et Spar ne l'aurait pas entendu si la voix de Couronne n'avait eu une vibration excitée, étrange, que Spar n'y avait encore jamais décelée.

— « Mais ils ne vont pas se battre ?... Je veux dire avec Chiendenfer, » répondit-elle d'une voix qui emprisonna de tentacules argentés le cœur de Spar. Il eût aimé regarder le visage de cette fille dans le tube de Doc. Elle devait ressembler à Virgo, en plus belle, bien sûr. Pourtant, c'était une des filles de Couronne, donc elle ne pouvait être vierge. C'était un monde étrange et horrible. Elle

avait les yeux violets. Mais il en était malade, de voir toujours des taches. Almodie paraissait très effrayée, pourtant elle insista : « Ne fais pas ça, Couronne, je t'en prie. » Le cœur de Spar était conquis.

— « Mais c'est justement toute notre idée, ma cocotte. Et personne ne nous dit « ne fais pas ça. » Nous pensions t'avoir inculqué des principes à ce sujet. Nous te donnerions une autre leçon ici même sauf que ce soir nous avons plutôt envie de nous amuser. Gardien ! Notre nouvelle patronne souhaite entendre ton chat parler. Apporte-le. »

— « Je ne tiens vraiment pas... » commença Almodie, puis elle se tut.

Kim arriva en flottant en travers du cercle tandis que Gardien l'appelait de l'autre côté. Le chat s'immobilisa contre un mince hauban et regarda Couronne droit dans les yeux. « Oui, qu'esse que ss'est ? »

— « Gardien, arrête ta sale boîte à musique. » Le son cessa brusquement. Des voix montèrent, puis se turent à leur tour. « Alors, chat, parle. »

— « Ze vais ssanter à la plasse, » annonça Kim, qui se mit à pousser des miaulements étranges, selon un certain rythme qui ne correspondait nullement à l'idée qu'avait Spar de la musique.

— « C'est une abstraction, » émit Almodie, enchantée. « Ecoute, Couronne, c'était une septième diminuée. »

— « Une tierce démente, à mon avis, » commenta Fanette, de l'autre côté.

Couronne leur fit signe de se taire.

Kim termina sur un trille aigu. Il examina lentement ses auditeurs ébahis, puis entama la toilette de son épaule.

Couronne empoigna un bord du bar de la main gauche et, d'une voix sans timbre, demanda : « Puisque tu ne veux pas nous parler, causeras-tu avec notre chien ? »

Kim regarda fixement Chiendenfer qui tétait son Bloody Mary. Ses yeux s'élargirent, les pupilles en fente, et ses lèvres découvrirent des crocs pointus comme des aiguilles. Il siffla : « Schweinhund ! »

Chiendenfer s'élança, prenant appui des pattes de derrière dans la paume de la main gauche de Couronne, qui le projeta vers la gauche où s'esquivait Kim. Mais le chat changea de direction, rebondissant en arrière sur le hauban le plus proche. Les mâchoires hérissées du chien se refermèrent en claquant à vingt centimètres

de leur but, tandis que son corps noir à la poitrine puissante filait comme un bolide.

Chiendenfer atterrit des quatre pattes sur le ventre d'un gros buveur qui laissa fuser son souffle juste avant son liquide, mais le chien était immédiatement reparti en sens inverse. Kim bondissait de droite et de gauche parmi les haubans. Cette fois des poils volèrent quand les mâchoires claquèrent, mais une patte raidie de griffes déployées porta un coup.

Couronne attrapa Chiendenfer par son collier clouté, l'empêchant de sauter une nouvelle fois. Il toucha le chien sous l'œil et renifla ses doigts. « Ça suffit, mon gars, » dit-il. « On ne doit pas tuer les génies de la musique. » Sa main retomba sous le bar et remonta, le poing à demi fermé. « Eh bien, chat, tu as bavardé avec notre chien. N'as-tu pas un mot à nous dire aussi ? »

— « Si ! » Kim dériva vers le hauban le plus proche de la figure de Couronne. Spar se rapprocha pour l'attraper et le faire reculer. Almodie jeta un coup d'œil au poing fermé de Couronne et glissa la main dans cette direction.

Kim cracha très fort : « Ssuppôt de Ssatan ! Ssauvage ! »

Spar et Almodie ne furent pas assez prompts. D'entre deux des doigts repliés de Couronne jaillit un filet mince comme une aiguille qui frappa la gueule ouverte de Kim.

Au bout de ce qui parut à Spar un très long moment, la main coupa le jet. Kim sembla se tasser sur lui-même, puis il s'élança loin de Couronne, vers l'ombre, la gueule grande ouverte.

Couronne déclara : « C'est du macis, une arme aussi vieille que le feu grégeois, et bien connue de mon peuple. La parfaite parade contre les chats sorciers. »

Spar sauta sur Couronne et le prit par la poitrine, s'efforçant de lui porter un coup de tête au menton. Ils s'écartèrent du bar à la moitié de la vitesse qu'avait eue Spar en bondissant.

Couronne esquiva de la tête, mais les gencives de Spar se refermèrent sur sa gorge. Il y eut un déclic. Spar sentit le vent sur son dos mis à nu. Puis un triangle froid s'appliqua sur sa chair, à la hauteur des reins. Spar ouvrit les mâchoires et flotta, inerte. Couronne émit un petit rire.

L'éclat d'un feu bleu tenu par un poivrot conférait à la foule du Dortoir aux Chauves-Souris un aspect encore plus cadavérique que la lumière de bâbord. Une voix commanda : « C'est bon, vous tous, allez-vous-en. Rentrez chez vous. On ferme ! »

L'aube de Sommedi vint, noyant la lueur du feu bleu. Le triangle froid quitta le dos de Spar. Il y eut de nouveau le déclic. Tout en disant : « Adieu, petit, » Couronne se propulsa dans la blancheur éclatante vers quatre visages de femmes et une tête de chien. Ceux de Fanette et de Doucette, avec leurs petites taches rouges, étaient proches de la tête de Chiendenfer, comme si elles l'eussent tenu par son collier.

Spar poussa un sanglot et se mit à la recherche de Kim. Un moment après, Suzy vint l'aider. Le Dortoir se vidait. Spar et Suzy réussirent à acculer Kim dans un coin. Spar le prit sous la poitrine. Les pattes de Kim se nouèrent sur son poignet, ses griffes le piquèrent. Spar tira de sa poche le sac que lui avait remis Doc et le poussa entre les mâchoires de Kim. Les griffes s'enfoncèrent profondément. Sans y faire attention, Spar continua de répandre le produit en pressant doucement le sac. Peu à peu, les griffes rentrèrent, Kim se décontractait. Spar le serrait contre lui avec tendresse. Suzy banda le poignet blessé de Spar.

Gardien approcha, suivi de deux poivrots dont l'un, qui était l'Enseigne Drake, déclara : « Mon camarade et moi, nous veillerons aujourd'hui aux panneaux d'avant et de tribord. » En dehors d'eux, le Dortoir aux Chauves-Souris était désert.

Spar avertit : « Couronne a un couteau. » Drake fit un signe d'acquiescement.

Suzy toucha la main de Spar et dit : « Gardien, je désire passer la nuit ici. J'ai peur. »

— « Je peux t'offrir un hauban, » répondit Gardien.

Drake et son compagnon piquèrent lentement vers leurs postes.

Suzy pressa la main de Spar. Il dit d'une voix assez rauque : « Je peux aussi t'offrir mon hauban, Suzy. »

Gardien rit, puis, après un coup d'œil en direction des hommes de la Passerelle, il murmura : « Je t'offre le mien qui, contrairement à celui de Spar, m'appartient. Et aussi du brouillard de lune. Sinon, les coursives ! »

Suzy soupira, resta un instant immobile, puis elle partit avec lui.

Spar se rendit tristement dans le coin avant. Suzy avait-elle compté sur lui pour lutter contre Gardien ? Ce qui le rendait triste, c'était de ne plus la désirer, de ne plus voir en elle qu'une amie. Il aimait la nouvelle fille de Couronne, ce qui était également triste.

Il se sentait très fatigué. Même l'idée de posséder le lendemain

des yeux neufs ne l'intéressait plus. Il s'accrocha par la cheville à un hauban et se noua un chiffon sur les yeux. Il tenait tendrement Kim, qui n'avait rien dit. Il s'endormit instantanément.

Il rêva d'Almodie. Elle ressemblait à Virgo, y compris la robe blanche. Elle tenait Kim, qui avait le poil si lisse qu'on eût dit du cuir noir verni. Elle venait vers lui en souriant. Elle venait mais ne se rapprochait pas.

Beaucoup plus tard — lui sembla-t-il — il s'éveilla en proie aux affres du manque. Il suait et tremblait, mais ce n'était rien. Ses nerfs tressautaient. D'un instant à l'autre, il en avait la certitude, ils allaient lui contracter tous les muscles en une crampe douloureuse à lui claquer les tendons. Ses pensées allaient si vite qu'il en captait à peine une sur dix. C'était comme de foncer dans une coursive incurvée et mal éclairée dix fois plus vite que le filin central. S'il en touchait une des parois, il oublierait même le peu qu'il savait, il oublierait qu'il était Spar. Tout autour de lui des haubans fouettaient en des sinusoïdes continues.

Kim n'était plus près de lui. Il arracha le bandeau de ses yeux. Il faisait aussi sombre qu'avant. La nuit de Sommedi. Mais son corps s'arrêta de dériver, ses pensées se ralentirent. Il avait encore les nerfs à vif et voyait toujours les serpents noirs qui sinuaient, mais il savait que c'était une illusion. Il parvenait même à distinguer les lueurs vagues de trois feux de position.

Puis il vit deux silhouettes flotter vers lui. C'était à peine s'il percevait les taches de leurs yeux, verts pour la plus petite, qui avait la forme d'une boule noire, violets pour l'autre, dont le visage s'auréolait d'éclairs argentés. Elle était pâle et une blancheur l'entourait. Au lieu d'un sourire, il voyait l'éclair blanc horizontal des dents découvertes. A côté, les crocs de Kim aussi étaient à nu.

Il se rappela soudain qui était la fille aux cheveux d'or qu'il avait cru voir jouer le rôle de barmaid dans l'Antre de Couronne. C'était l'amie d'antan de Suzy, Chérie, enlevée le Sommedi d'avant par les vampires !

Il crut hurler mais ne laissa fuser qu'un souffle rauque, nauséeux, et il tâtonna la cheville par laquelle il était attaché.

Les silhouettes disparurent. Vers le bas, songea-t-il.

Des lumières se firent. Quelqu'un plongea vers Spar et lui toucha l'épaule. « Que passe-t-il, grand-père ? »

Spar balbutia tout en réfléchissant à ce qu'il dirait à Drake. Il

aimait Almodie et Kim. Il parla. « J'ai fait un cauchemar. Des vampires qui m'attaquaient. »

— « Leur signalement ? »

— « Une vieille dame et un... un... petit chien. »

Le second officier plongea vers eux. « L'écoutille noire est ouverte. »

Drake répondit : « Gardien nous a affirmé qu'elle était toujours fermée. Poursuivez plus loin, Fenner. » Quand l'autre eut piqué vers les profondeurs, il demanda à Spar : « Tu es sûr que c'était un cauchemar, grand-père ? Un *petit* chien ? Et une *vielle* femme ? »

— « Oui, » fit Spar, et Drake se précipita derrière son camarade par l'écoutille noire.

Et ce fut l'aube de Travaildi. Spar se sentait mal en point, il avait les idées embrouillées, cependant il se mit à son travail habituel. Il tenta de parler à Kim, mais le chat resta silencieux comme la veille. Gardien le bousculait, lui trouvant des tas de besognes... l'endroit était dans un désordre fantastique après Jeuxdi. Suzy s'esquiva. Elle ne tenait pas à parler de Chérie ni d'autre chose. Drake et Fenner ne revinrent pas.

Spar balayait et Kim furetait hors d'atteinte. Dans l'après-midi, Couronne vint bavarder avec Gardien pendant que Spar et Kim étaient trop loin pour les entendre. Ils auraient tout aussi bien pu ne pas exister, pour l'attention que leur prêtait Couronne.

Spar se posait des questions sur sa vision de la nuit. Il se pouvait bien que ce n'eût été qu'un rêve, conclut-il. Il n'était plus du tout impressionné d'avoir reconnu Chérie dans sa mémoire. Stupide de sa part de s'être imaginé qu'Almodie et Kim — en rêve ou en réalité — étaient des vampires. Doc affirmait que les vampires n'étaient que superstition. Mais Spar avait du mal à réfléchir. Il éprouvait encore les symptômes du manque, sauf qu'ils étaient moins violents.

Quand vint le matin de Flemmedi, Gardien autorisa Spar à quitter le Dortoir aux Chauves-Souris sans lui poser ses habituelles et insidieuses questions. Spar chercha Kim des yeux mais n'en aperçut pas la tache noire. De plus il ne tenait pas vraiment à emmener le chat.

Il se rendit directement au cabinet de Doc. Les coursives n'étaient pas aussi désertes que le Flemmedi précédent. Pour la troisième fois il rencontra la silhouette courbée qui débitait de sa voix rauque : « La Mouette, le Faucon, la Cathédrale... »

L'écoutille de Doc était ouverte, mais Doc pour sa part était absent. Spar attendit un long moment, mal à l'aise dans la lumière livide. Cela ne ressemblait pas à Doc de laisser son cabinet ouvert sans s'y trouver. Et il n'avait pas paru au Dortoir la veille au soir, malgré sa demi-promesse.

Spar se décida enfin à jeter un coup d'œil. Une des premières choses qu'il remarqua, c'est que le grand sac noir, qui contenait — Doc l'avait dit — un trésor, avait disparu.

Puis il s'aperçut que la poche de pliofilm brillant où Doc avait mis le moulage de ses gencives contenait à présent quelque chose de différent. Il la décrocha de son hauban. Il y avait deux objets à l'intérieur.

Il se coupa le doigt sur le premier qui était un demi-cercle, moitié matière rose, moitié métal étincelant. Il en tâta alors la forme avec plus de prudence, sans tenir compte des minuscules gouttes rouges qui s'enflaient sur son doigt. Il y avait des creux irréguliers dans la matière rose. Il s'introduisit l'objet dans la bouche. Ses gencives s'adaptèrent aux creux. Il ouvrit la bouche puis la referma, en ayant soin de reculer la langue. Il y eut un bruit sec, suivi d'un cliquetis amorti. Il avait des dents !

Ses mains tremblaient, et ce n'était plus seulement par manque d'alcool, quand il toucha le second objet.

C'étaient deux ronds unis par une courte barre ; de chaque rond partaient des barres plus épaisses, à angle droit, qui se terminaient en demi-cercle.

Il passa un doigt dans un des ronds. Cela le chatouilla, tout comme le tube lui avait chatouillé les yeux, sauf que c'était plus intense, presque douloureux.

Les mains plus incertaines que jamais, il adapta l'appareil à son visage. Les demi-cercles passèrent sur ses oreilles, les ronds lui encerclèrent les yeux, mais pas assez près pour le chatouiller.

Il voyait clairement ! *Tout* avait un contour, même ses mains aux doigts écartés et la... goutte de sang sur un doigt. Il poussa un cri — une plainte basse, étonnée — et examina le cabinet. Tout d'abord les objets, par vingtaines et par douzaines, tous aussi distincts que l'avaient été les images du Capricorne et de la Vierge, l'écrasèrent par leur nombre. Il ferma les yeux.

Quand son souffle fut plus régulier, quand il trembla moins, il les rouvrit avec précaution et se mit à inspecter tout ce qui était accroché aux haubans. Chaque objet était une merveille. Il ignorait l'usage de la moitié d'entre eux. Quelques-uns, qu'il con-

naissait pour s'en être servi ou les avoir vaguement vus, le surprirent beaucoup par leur apparence réelle — un peigne, une brosse, un livre avec des pages (cette infinité de marques noires alignées), une montre-bracelet (avec à la périphérie les minuscules images du Capricorne et de la Vierge, du Taureau et des Poissons, et ainsi de suite, et les barres étroites qui partaient du centre pour tourner vite, lentement ou pas du tout, en désignant les signes du zodiaque).

Avant de s'en être rendu compte, il se trouva devant la paroi d'où émanait la lumière cadavérique. Il lui fit face avec un courage tout neuf, bien que cette vision lui arrachât des lèvres une seconde plainte admirative.

La lueur livide ne venait pas de partout ; elle n'occupait que le milieu de son champ visuel. Ses doigts touchèrent un pan de pliofilm transparent, tendu. Ce qu'il voyait au-delà — très au-delà, commença-t-il à songer — c'était le noir absolu, moucheté de nombreux petits... points de lumière éclatante. Des points, c'était encore plus difficile à admettre que des contours. Il lui fallait pourtant en croire ses yeux tout neufs.

Mais vers le centre, beaucoup plus important que toute cette noirceur, il y avait un vaste rond d'un blanc cadavérique creusé de faibles cercles, strié de lignes brillantes et parsemé de régions un peu plus sombres.

La chose ne paraissait pas branchée sur un courant électrique et elle ne semblait certainement pas incandescente. Au bout d'un temps, Spar conçut l'idée que la lumière émanant du cercle blanc était le reflet d'une autre chose bien plus éclatante, située *derrière* Malvent.

C'était infiniment étrange de penser à autant d'*espace* autour de Malvent. Comme de penser à une réalité plus vaste enfermant *la* réalité.

Mais, si Malvent se trouvait entre cette hypothétique lumière plus brillante et ce rond blanc creusé de trous, son ombre aurait dû se porter sur ce dernier. A moins que Malvent ne fût presque infiniment petit. A la vérité, de telles spéculations étaient vraiment trop fantastiques pour s'y attarder.

Mais tout n'était-il pas aussi fantastique ? Les loups-garous, les sorcières, les points, les cernes, des dimensions et des espaces incroyables sinon pour un dément !

Lors de son premier coup d'œil à l'objet livide, ce dernier avait été rond. Et il avait entendu et senti les craquements marquant

midi de Flemmedi, sans en être conscient sur le moment. Mais à présent le rond avait une nette entaille dans son bord le plus proche, si bien qu'il paraissait cabossé. Spar se demanda si l'incandescence supposée derrière Malvent se déplaçait, ou si le rond blanc tournait sur lui-même, ou si Malvent lui-même tournait autour du rond blanc. De telles idées, surtout la dernière, l'étourdissaient au point d'être presque intolérables.

Il se dirigea vers l'écoutille ouverte, en se demandant s'il la fermerait ou non. Il décida de la laisser ouverte. La coursive fut pour lui un nouvel étonnement ; elle filait loin, loin, loin, en se rétrécissant de plus en plus. Ses parois portaient... des flèches, les rouges pointant à bâbord, le chemin par lequel il était venu, les vertes à tribord, où il allait. Ces flèches étaient ce qu'il avait pris jusqu'alors pour des taches allongées. Tandis qu'il se halait au long du filin étonnamment distinct, le passage conservait le même diamètre d'un bout à l'autre, jusqu'à la coursive principale, de couleur violette.

Il avait envie de se projeter aussi vite que les flèches vertes jusqu'à l'extrémité tribord de Malvent, pour vérifier son hypothèse à propos de la chose incandescente et examiner en détail le disque d'un orange terne qui l'avait toujours tant déprimé.

Mais il décida d'avertir d'abord la Passerelle de la disparition de Doc. Il y trouverait peut-être Drake. Il fallait signaler aussi la perte du trésor de Doc, se dit-il.

Les visages qui passaient le fascinaient. Une telle diversité de nez et d'oreilles ! Il dépassa la forme courbée, marmonnante. C'était celle d'une vieille femme dont le nez rejoignait presque le menton. Elle confectionnait quelque chose de souple avec deux baguettes fines et une pelote de fil mince, poilu. Sous une impulsion, il quitta le filin et la saisit par les épaules, la faisant pivoter. « Qu'est-ce que vous fabriquez, grand-mère ? » lui demanda-t-il.

Elle gonfla les joues de colère. « Je tricote, » répliqua-t-elle, indignée.

— « Et quelles sont ces paroles que vous n'arrêtez pas de répéter ? »

— « Les noms de certaines mailles, » répondit-elle, en s'arrachant à lui et en s'éloignant. « Les Dunes de sable, l'Eclair, les Soldats en Marche... »

Il allait rejoindre le filin mais il remarqua qu'il était déjà arrivé au conduit bleu menant vers le haut. Il empoigna le rapide

câble central, sans se préoccuper des brûlures possibles, et fila vers la Passerelle.

Quand il y parvint, il vit qu'il y avait au-dessus de lui une multitude d'étoiles. Les arcs-en-ciel rectangulaires étaient des rangées d'ampoules multicolores qui s'allumaient et s'éteignaient tour à tour. Mais les officiers silencieux... ils paraissaient très vieux, leurs visages étaient fixes comme s'ils étaient en proie au sommeil, leurs ordres communiqués par gestes étaient mécaniques ; il se demanda s'ils savaient où se rendait Malvent — ou s'ils connaissaient quoi que ce soit d'autre que la Passerelle de Malvent.

Un jeune officier à la peau foncée, aux cheveux frisés, flotta jusqu'à lui. Ce ne fut qu'en l'entendant parler que Spar reconnut l'Enseigne Drake. « Salut, grand-père. Dis-moi, tu parais plus jeune. Qu'est-ce que ces choses autour de tes yeux ? »

— « Des jumelles. Ça m'aide à voir clair. »

— « Mais les jumelles comportent des tubes. Ce sont en quelque sorte des télescopes binoculaires. »

Spar haussa les épaules et l'informa de la disparition de Doc ainsi que du grand sac noir au trésor.

— « Mais tu dis qu'il buvait beaucoup et qu'il a prétendu que ses trésors étaient des rêves ? Il semble bien qu'il ait perdu la tête et qu'il se soit égaré ailleurs pour boire en paix. »

— « Mais Doc était un habitué. Il venait toujours boire au Dortoir aux Chauves-Souris. »

— « Eh bien, je ferai ce que je pourrai. A propos, on m'a retiré l'enquête sur le Dortoir. Je pense que ce phénomène de Couronne s'est adressé à un supérieur. Il est facile de circonvenir les vieux... non pas qu'ils soient avides, mais parce que par habitude ils suivent la voie la plus facile. Fenner et moi, nous n'avons pas trouvé la vieille femme et le petit chien, ni d'ailleurs aucune femme ou animal... rien. »

Spar mentionna la première tentative de Couronne pour voler la petite sacoche noire de Doc.

— « Tu crois donc que les deux affaires ont un rapport ? Eh bien, je te le répète, je ferai de mon mieux. »

Spar regagna le Dortoir aux Chauves-Souris. C'était très étrange de distinguer les détails du visage de Gardien. Il paraissait vieux, et la cible rose de son visage avait pour centre un gros nez rouge avec un lacis de veines apparentes. Ses yeux bruns reflétaient plus d'avidité que de curiosité. Il s'informa des objets qui encerclaient les yeux de Spar. Ce dernier décida qu'il ne serait pas avisé de

faire savoir à Gardien qu'il voyait clair. « C'est un bijou d'un nouveau genre, Gardien. Maudite Terre ! Si je n'ai pas un cheveu sur la tête, j'ai bien droit à autre chose ! »

— « Surveille ta langue, Spar ! C'est bien d'un ivrogne de dépenser ses précieux billets en babioles grotesques. »

Spar ne rappela pas à Gardien que tous les billets qu'il avait pu gagner au Dortoir ne faisaient guère qu'une liasse épaisse au plus comme la première phalange de son pouce, ni qu'il avait cessé de boire. Il ne lui parla pas non plus de ses dents, qu'il tint dissimulées derrière ses lèvres.

Kim n'était pas en vue. Gardien haussa les épaules. « Il a dû filer ailleurs. Tu sais bien comme sont les bêtes sans maître, Spar. »

Oui, songea Spar, celui-là est même resté trop longtemps au même endroit.

Il restait stupéfait de *tout* voir aussi nettement dans le Dortoir aux Chauves-Souris. C'était un hexagone où se croisaient les haubans, composé de deux pyramides rassemblées par leurs bases. Les sommets des pyramides étaient les angles violet de l'avant et rouge sombre de l'arrière. Les quatre autres coins étaient le vert de tribord, le noir du bas, l'écarlate de bâbord et le bleu d'en haut, si on les énumérait à partir de l'arrière et dans le sens des aiguilles d'une montre.

Suzy arriva en dérivant de bonne heure pour un Jeuxdi. Spar resta frappé de son aspect peu ragoûtant, de ses yeux injectés de sang. Mais il fut touché par ses manifestations d'affection et il ressentit la profonde amitié qui les unissait. Par deux fois, tandis que Gardien avait le dos tourné, il lui remplaça sa poche de sombre presque vide par une pleine. Oui, elle avait bien connu Chérie, lui confia-t-elle, et elle avait effectivement entendu des gens prétendre que Mabel avait vu les vampires emporter Chérie.

Les affaires étaient molles pour un Jeuxdi. Il n'y avait pas de poivrots inconnus. Gardant espoir malgré la certitude terrible qu'il ressentait au ventre, Spar guettait l'arrivée en zigzag de Doc le long des haubans et attendait ses observations sur les nouveaux jouets qu'il lui avait donnés, ses discours sur les Jours Anciens et ses propos pleins d'une étrange philosophie.

Le soir, Couronne vint avec toutes ses filles à l'exception d'Almodie. Doucette expliqua qu'elle était restée dans l'Antre avec un

mal de tête. Cette fois encore ils commandèrent tous du café, bien que Spar eût l'impression qu'ils avaient déjà bu pas mal.

Spar étudiait leurs visages subrepticement. Bien qu'ils fussent vivants et même agités, il y avait dans leurs regards fixes quelque chose qui ressemblait à ce qu'il avait remarqué chez la plupart des officiers de la Passerelle. Doc avait dit que c'étaient tous des zombies. Il était intéressant de découvrir que l'aspect moucheté de rouge de Fanette et de Doucette était dû à des... taches de rousseur, de minuscules constellations rougeâtres sur leurs peaux blanches.

— « Où est donc ce fameux chat parlant ? » demanda Couronne à Spar.

Celui-ci haussa les épaules. Ce fut Gardien qui répondit : « Il a filé. Ce qui me fait plaisir. Je ne veux pas d'un petit félin qui déclenche des bagarres comme la nuit dernière. »

Sans quitter Spar de ses yeux noisette, Couronne déclara : « Nous croyons que c'est ce combat de Jeuxdi dernier qui a causé la migraine d'Almodie, si bien qu'elle n'a pas voulu revenir ce soir. Nous lui dirons que tu t'es débarrassé de ce chat sorcier. »

— « Je m'en serais débarrassé si Spar ne s'en était pas chargé, » intervint Gardien. « Ainsi, vous pensez que c'était un chat sorcier, patron ? ».

— « Nous en sommes certains. Qu'est-ce c'est que ce truc sur la figure de Spar ? »

— « Une nouvelle espèce de bijou bon marché, patron. Pour se faire offrir à boire ! »

Spar avait l'impression que cette conversation avait été préparée, qu'il y avait un nouvel accord entre Couronne et Gardien. Mais il se contenta de hausser une fois de plus les épaules. Suzy paraissait en colère mais elle ne dit rien.

Pourtant elle resta encore après la fermeture du Dortoir. Gardien ne la réclama pas, malgré la grimace de connivence qu'il lui adressa avant de disparaître par l'écoutille écarlate, en bâillant et en s'étirant. Spar vérifia la fermeture des six écoutilles et éteignit les lumières, ce qui ne changeait rien, vu l'éclat du matin, avant de retourner près de Suzy qui s'était rendue à son hauban de repos.

Suzy lui demanda : « Tu ne t'es pas débarrassé de Kim ? »

Spar répondit : « Non, il a tout simplement filé, comme l'a d'abord dit Gardien. J'ignore où se trouve Kim. »

Suzy sourit et le prit dans ses bras. « Je pense que ces choses sur tes yeux sont belles, » dit-elle.

Spar lui dit : « Suzy, savais-tu que Malvent n'est pas tout l'univers ? Que c'est un vaisseau qui navigue dans l'espace autour d'un rond blanc marqué de petits trous, un rond bien plus vaste que tout Malvent ? »

Suzy répliqua : « Je sais qu'on appelle parfois Malvent le Navire. J'ai vu ce rond... sur des images. Oublie tes folles pensées, Spar, et détends-toi en moi. »

Spar s'en acquitta, surtout par amitié. Il oublia de fixer sa cheville au hauban. Le corps de Suzy ne l'attirait guère. Il pensait à Almodie.

Quand ce fut fini, Suzy s'endormit. Spar se mit le bandeau sur les yeux et s'efforça de dormir aussi. Les symptômes de manque étaient à peine moins pénibles que le Sommedi d'avant. Néanmoins, il n'alla pas au bar prendre une poche de brouillard. Mais il éprouva un choc brutal dans le dos, comme si un muscle s'y fût soudain noué, et les symptômes empirèrent. Il eut une, puis deux convulsions, et alors que la douleur devenait intolérable, il perdit connaissance.

Spar s'éveilla, les tempes battantes, pour s'apercevoir qu'il était non seulement accroché à son hauban mais qu'il y était bel et bien ficelé, les poignets étirés dans un sens, les chevilles dans l'autre, les mains et les pieds engourdis. Son nez frottait contre le hauban.

La lumière parvenait en rouge à travers ses paupières. Il les ouvrit progressivement et vit Chiendenfer prêt à bondir, les pattes de derrière contre le hauban voisin. Il aurait pu compter les grandes dents acérées du chien. S'il avait ouvert les yeux plus brusquement, l'animal lui aurait sauté à la gorge.

Il frotta les unes contre les autres ses dents de métal. Du moins avait-il autre chose que des gencives pour se défendre contre une attaque au visage.

Derrière Chiendenfer, il voyait des spirales noires et transparentes. Il se rendit compte qu'il était dans l'Antre de Couronne. Evidemment, la douleur violente qu'il avait ressentie dans le dos était due à une piqûre ; on lui avait injecté un somnifère quelconque.

Mais Couronne ne lui avait pas ôté ses bijoux oculaires et n'avait pas remarqué ses dents. Pour lui, Spar était toujours le vieux Sansdents-Sansyeux.

Entre Chiendenfer et les spirales, il aperçut Doc ligoté à un hauban, son grand sac noir accroché près de lui. Doc avait un bâillon. Il avait dû tenter d'appeler. Spar décida de se taire. Les yeux gris de Doc étaient ouverts et Spar eut l'impression qu'il le regardait.

Très lentement, Spar bougea ses doigts engourdis juste au-dessus du nœud qui lui maintenait les poignets et contracta sans brusquerie ses muscles, en tirant. Le nœud glissa d'un millimètre. Tant qu'il bougeait avec une lenteur suffisante, Chiendenfer ne s'en apercevait pas. Il recommença son geste à divers intervalles.

Encore plus insensiblement il tourna la tête vers la gauche. Il vit l'écoutille donnant sur la coursive, qui était fermée, et, derrière le chien et Doc, entre les spirales noires, une cabine vide de mobilier dont tout le côté tribord n'était qu'étoiles. L'écoutille de cette cabine était ouverte, avec le volet de secours à rayures noires qui oscillait à côté.

Avec une égale lenteur, il reporta les yeux vers la droite, plus loin que Doc, plus loin que Chiendenfer qui le surveillait avec impatience, à l'affût d'un signe de vie ou d'éveil. Spar avait déplacé de deux centimètres le nœud de ses poignets.

La première chose qu'il perçut ensuite fut un rectangle transparent. Il y avait là encore des étoiles et, près du bord, le disque orange enfumé. Au moins distinguait-il ce dernier plus clairement. La fumée était en haut, l'orange au-dessous, par plaques irrégulières. Le tout aurait été caché par la paume de Spar s'il avait pu étendre complètement le bras. Tandis qu'il l'observait, il perçut un éclair brillant dans une des zones orangées. L'éclair fut bref, puis se transforma en un minuscule rond noir qui perçait à travers la fumée. Plus que jamais, Spar se sentit envahi de tristesse.

Sous le rectangle transparent, Spar vit un horrible spectacle. Suzy était fixée par des lanières à un râtelier de métal brillant étayé de haubans. Elle était très pâle et avait les yeux clos. Du côté de son cou partait un tube d'aspiration rouge qui se ramifiait en cinq branches. Quatre de ces branches aboutissaient aux bouches rouges de Couronne, Rixende, Fanette et Doucette. La cinquième, fermée par une petite pince de métal, était devant Almodie qui flottait, apeurée, les mains sur les yeux.

Couronne dit à voix basse : « Nous voulons tout. Dépouille-la, Rixie. »

Rixende ferma l'extrémité de son tube et dériva jusqu'à Suzy. Spar s'attendait à lui voir ôter à la fille sa culotte bleue et son

bustier, mais Rixende se mit simplement à masser une des jambes de Suzy, en pressant toujours de la cheville vers la taille, poussant ce qui restait de sang plus près de son cou.

Couronne retira son tube d'aspiration de ses lèvres, le temps de constater : « Ah ! Délicieux jusqu'à la dernière goutte ! » Puis il happa le sang qui avait giclé dans l'intervalle et replaça le tuyau dans sa bouche.

Fanette et Doucette étaient convulsées d'un rire muet.

Almodie jeta un coup d'œil entre ses doigts écartés, entourés de la masse de ses cheveux platinés, puis elle les referma.

Au bout d'un temps, Couronne dit : « C'est tout ce qu'il y avait à en tirer. Fan et Doucie, collez-la dans le grand masticateur. Si vous rencontrez quelqu'un dans la coursive, faites comme si elle était saoule. Après ça, on se fera filer une dose par Doc pour se défoncer, et s'il est bien sage, on lui donnera un peu de bière. Ensuite, nous boirons Spar. »

Le nœud des poignets de ce dernier n'était plus qu'à mi-chemin de ses dents. Chiendenfer le guettait, impatient du moindre mouvement, mais incapable de déceler ce déplacement trop lent. Il y avait autour de ses crocs de petits globules de bave.

Fanette et Doucette ouvrirent le panneau et guidèrent le corps de Suzy vers l'extérieur.

Serrant Rixende dans ses bras, Couronne s'adressa avec effusion à Doc. « Eh bien, ça n'est pas ce qu'il faut faire, vieux ? La nature aux dents et aux griffes ensanglantées, a dit un sage. Ils ont tout empoisonné là-bas. » Il désignait du doigt le rond orange enfumé qui glissait hors de vue. « Ils continuent à se battre mais bientôt ils seront tous morts. Donc il est normal que la mort soit aussi de règle sur ce vaisseau en toc, ce prétendu navire de survie. Rappelez-vous qu'ils sont à bord. Quand nous aurons bu le sang de tous ceux qui sont sur Malvent, y compris le leur, nous boirons le nôtre, si le nôtre n'est pas le leur. »

Spar se disait que Couronne pensait trop en termes de « ils ». Le nœud était près de ses dents. Il entendit le grand masticateur se mettre à broyer.

Dans la cabine vide d'à côté, Spar vit Drake et Fenner, habillés une fois de plus en poivrots, qui flottaient vers l'écoutille ouverte.

Mais Couronne les avait aussi aperçus. « Chope-les, Chiendenfer ! » ordonna-t-il, le bras tendu. « Telle est notre volonté ! »

Le grand chien noir partit comme une balle de son hauban pour

passer par l'écoutille. Drake braqua une arme vers lui. Le chien devint inerte.

Avec un rire sourd, Couronne prit par une extrémité une svastika aux branches incurvées et brillantes, tranchantes comme des rasoirs, et l'expédia en tournoyant. Elle décrivit sa trajectoire devant Spar et Doc, franchit l'écoutille, manqua Drake et Fenner — et aussi Chiendenfer — et alla frapper le mur garni d'étoiles.

Il y eut une rafale de vent, puis le volet de secours se rabattit en claquant. Spar vit à travers le pliofilm transparent Drake, Fenner et Chiendenfer vomir le sang, s'enfler puis éclater littéralement. La cabine vide où ils s'étaient trouvés disparut. Malvent avait une nouvelle cloison et l'Antre de Couronne avait changé de forme.

Loin au-delà, se rapetissant de plus en plus, la svastika se dirigeait en tourbillonnant vers les étoiles.

Fanette et Doucette revinrent. « Nous y avons mis Suzy, mais quelqu'un est arrivé, alors on s'est sauvées. » Le grand masticateur cessa de moudre.

Spar trancha d'un seul coup de dents les liens de ses poignets et se plia aussitôt en deux pour libérer ses chevilles.

Couronne se précipita sur lui. Les quatre filles prirent juste le temps de s'armer de leurs couteaux et en firent autant.

Puis Fanette, Doucette et Rixende se figèrent soudain. Spar eut l'impression que de petites balles noires rebondissaient de leurs crânes.

Il n'avait plus le temps de couper les attaches de ses pieds. Il se redressa. Couronne lui heurta la poitrine au moment où Almodie mordait ses liens à sa place.

Couronne et Spar décrivaient des cercles autour du hauban. Puis Almodie parvint à désentraver Spar. Tandis qu'ils pivotaient selon une tangente, Spar tenta de décrocher un coup de genou au bas du ventre de Couronne, mais celui-ci se contorsionna et esquiva le coup tout en continuant d'avancer vers la paroi intérieure.

Le couteau de Couronne s'ouvrit avec un déclic. Spar aperçut le poignet à la peau brune et s'en empara. Il porta un coup de tête au menton de Couronne qui l'esquiva encore. Spar planta alors ses dents dans le cou de Couronne et serra les mâchoires.

Le sang couvrit la figure de Spar, arrivant sur lui par saccades. Il recracha un morceau de chair. Couronne se convulsait. Spar détourna la lame. Couronne devint mou. Dire que la pression interne du corps d'un homme se retournait contre lui !

Spar secoua le sang qu'il avait sur la figure. A travers les gouttes,

il vit Gardien et Kim côte à côte. Almodie était cramponnée à ses chevilles. Fanette, Doucette et Rixende flottaient, privées de connaissance.

Gardien déclara avec fierté : « Je leur ai tiré dessus avec mon pistolet à ivrognes. Ça les a assommées. Maintenant, je suis prêt à leur couper la gorge, si tu le veux. »

Spar répondit : « Assez de gorges coupées. Assez de sang. » Il se dégagea sans douceur des mains d'Almodie et se dirigea vers Doc, recueillant au passage le couteau de Doucette qui planait près d'elle.

Il trancha les liens de Doc et lui ôta son bâillon.

Entre-temps, Kim soufflait : « Z'ai volé et caché l'arzent de la caisse de Gardien. Ze lui ai dit que ss'était toi qui l'avais pris, Sspar. Toi et Ssuzy. Alors il est venu. Gardien, ss'est un ssale avare. »

Gardien prit la parole : « J'ai vu disparaître le pied de Suzy dans le masticateur. Je l'ai reconnu à la chaînette de cœurs qu'elle portait à la cheville. Après ça, j'aurais eu le courage de tuer Couronne ou n'importe qui. Je l'aimais, Suzy. »

Doc s'éclaircit la gorge et cria : « Du brouillard ! » Spar en découvrit une triple poche que Doc vida entièrement. Puis Doc expliqua : « Couronne disait vrai. Malvent est un navire de survie de la Terre. Il est entièrement en matière plastique. La Terre... » (il montrait du geste le disque orange terne qui disparaissait à l'extrémité de la fenêtre arrière) « la Terre s'est elle-même empoisonnée par la pollution de l'atmosphère et des eaux et par la guerre nucléaire. Elle a dépensé de l'or pour la guerre et du plastique pour sa survie. Mieux vaut l'oublier. Malvent a été pris de folie. C'était compréhensible. Même sans la rickettsiose du Léthé, ou du Styx, comme vous voudrez. Tous à bord pensaient que Malvent était le cosmos. Couronne m'a enlevé pour se procurer mes drogues ; il m'a gardé en vie pour connaître les dosages. »

Spar regarda Gardien. « Nettoie un peu ici, » commanda-t-il. « Mets Couronne dans le grand masticateur. »

Almodie releva la tête et remonta des chevilles de Spar jusqu'à sa ceinture. « Il y avait un second navire de survie qui s'appelait Tour-de-Lune. Quand Malvent a été pris de démence, mon père et ma mère — et toi — on vous a envoyés ici pour enquêter et porter remède. Mais mon père est mort et toi tu as été atteint de la rickettsiose du Léthé. Ma mère est morte juste avant qu'on me donne à Couronne. C'est elle qui t'a envoyé Kim. »

Kim siffla : « Mon anssêtre est venu aussi de Tour-de-Lune à Malvent. Ss'était mon arrière-grand-mère. Elle m'a ensseigné les

chiffres pour Malvent... rayon à partir du ssentre lunaire, 4 000 kilomètres. Période, ssix heures... ce qui explique la brièveté des jours. Un terrant, ss'est le temps que met la Terre pour traversser une consstellation, et ainssi de ssuite. »

Doc reprit : « Ainsi donc, Spar, tu es le seul à avoir des souvenirs dénués de cynisme. Il va falloir que tu prennes les choses en main. A toi l'honneur, Spar. »

Et Spar dut en convenir.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Ship of shadows.



HARLAN

ELLISON

L'endroit sans nom

Les histoires d'Harlan Ellison se ressemblent rarement, mais elles ont toutes en commun un désir forcené de renverser les barrières, de dépasser les conventions, qu'elles soient littéraires ou morales. Son dernier récit dans nos pages, Le rôdeur dans la Cité à la lisière du Monde *(n° 202), montrait jusqu'où il pouvait aller quand il décidait de violer ce qu'on appelle la décence et le bon goût. La nouvelle que voici appartient à un tout autre registre. Mais elle aussi est en dehors des normes et des règles admises. Composée de deux volets disparates, elle part d'une réalité triviale et prosaïque pour aboutir, par un itinéraire imprévisible, à un plan spirituel et métaphysique. On retrouve ici ce thème de l'accession de l'homme à la divinité qui hante une partie de la science-fiction contemporaine, de plus en plus sensibilisée aux grands mythes religieux de l'histoire de l'humanité.*

A. D.

VOICI comment naissent les légendes.

Peut-être est-ce parce que Norman n'avait jamais été affligé d'un excès de cheveux frisés cosmétiqués qu'il n'avait pu réussir comme gigolo. Ou bien, pour reprendre la formule de Norman, « parce qu'il ne pouvait pas plus supporter le vernis sur les cheveux que sur les pieds ». Il avait donc choisi la manière la plus simple de s'en sortir : Norman Mogart s'était fait maquereau.

Euh, rendons la sémantique plus plaisante. (A une époque où les ramasseurs d'ordures sont des Ingénieurs d'Enlèvement Sanitaire, les chauffeurs de camions des Directeurs des Commodités de Transport et les concierges des Surveillants d'Entretien du Logement, on appelle rarement un chat un chat — Panthères Noires, prenez note.) Norman Mogart était Agent de Liaison en Divertissements.

Pfuit. Norman était un proxénète.

Proposant au chaland un article aguichant dénommé Marlène — une voluptueuse Portoricaine de dix-sept ans qui prenait un plaisir enfantin à l'acte de chair et déployait un appétit insatiable pour le chewing-gum aux fruits — Norman réalisait un beau chiffre d'affaires. En un mot, Norman marchait très fort. Son manteau d'alpaga avait un col de velours, sa Porsche avait été récemment réalésée, son compte au Diners' Club était à jour et il maintenait sa consommation de rêves artificiels à trente-deux dollars par jour.

Norman Mogart était aussi un Propagandiste des Stimulants Artificiels.

Pfuit. Norman était un drogué.

Il n'est pas vrai que les cocaïnomanes soient plus sensuels que l'espèce courante des camés, amateurs de fumette, priseurs de morphine, fumeurs de marie-jeanne, héroïnomanes, opiomanes, fanas d'amphétamines, zélateurs du LSD ou autres piquouseurs. C'est seulement que la coco agit comme la parésie au bout d'un certain temps, et quand une personne du sexe opposé se met la folie en tête, le priseur de cocaïne n'est pas en mesure de dire non.

En conséquence, quand Marlène — dynamique comme elle l'était — éprouvait l'irrésistible désir de se blottir contre son promoteur, Norman était trop affaibli par la schnouff pour y résister. C'est cette incapacité — non, plutôt cette *élasticité* de la fibre morale — de la part de Norman qui provoqua ses ennuis, liés au brusque

besoin cuisant de trouver quelque chose à se mettre sous la dent. Par malheur, Marlène choisit pour se blottir un buisson du fameux Prospect Park de Brooklyn, et c'est un des merveilleux poulets de New York (pour ne pas dire le plus cœur-de-lièvre) qui se sentit moralement obligé de la mettre en taule, principalement parce qu'il avait été enguirlandé le matin même par son chef pour avoir été surpris endormi (avec oreiller et réveil-matin) au fond d'un car de la police. Ce coup de force prit non seulement Norman au dépourvu mais encore le laissa sans source de revenus.

Trois semaines s'étant écoulées ainsi que six cent soixante-douze dollars, Norman se trouva démuni d'argent et de came. Ses pourvoyeurs devinèrent la cause de son impécuniosité et s'évaporèrent comme par enchantement.

Au cours de sa dégringolade dans la condition humaine, il y a un moment où l'homme cesse d'être un homme. S'il se tient encore debout, c'est surtout pour une raison de disposition de squelette, plutôt que d'éthique. Norman avait atteint ce stade... et l'avait dépassé : en hurlant. Mais cela ne s'entendait pas plus que le sifflet du train dont l'effet Doppler nous apprend qu'il devient inaudible au-delà d'un point donné. Norman devenait fou. La faim n'était même plus localisée ; la privation de drogue était en soi une entité. Elle collait à lui comme une boue noire ; elle emplissait sa bouche de rouille. Dans un cinéma où il s'était précipité pour profiter de quelques moments de répit et des *Lumières de la ville* de Chaplin, il sentit l'odeur douceâtre d'une cigarette de marijuana dont quelqu'un se délectait dans la pénombre et il fut pris d'une violente envie de vomir. Au lieu de cela, il alluma sa pipe de trente dollars, qu'Elyse lui avait donnée pour son anniversaire l'année d'avant de partir épouser un de ses michés, un directeur d'une société de conserverie de Steubenville, dans l'Ohio. Les volutes aromatiques du tabac dissipèrent un peu son obsession et Norman put continuer d'avancer sur son sentier hérissé d'épines vers la fureur des ténèbres, sans être entravé par les odeurs de petites joies.

Inévitablement, cela devait aboutir à trouver une autre prostituée, la ravissante Marlène ayant été envoyée à la Maison de Détention des Femmes au coin de la 6e Avenue et de Greenwich Avenue pour un bail de longue durée, car c'était sa deuxième arrestation. Cela devait aboutir à trouver une autre prostituée ou à dévaliser un drugstore de son tiroir-caisse et de son stock de

drogues. Mais Norman était un Citoyen Constitutionnellement Conditionné.

Pfuit, Norman était un couard fieffé.

Quant à la solution première, elle était hors de question également : il n'y avait pas dans le secteur d'autres filles valant la peine d'être exploitées. Car, à sa manière et dans son genre, Norman était un commerçant en produits de qualité. La marchandise bon marché ou de mauvais goût était une infection pour ses narines et provoquait inévitablement une baisse de réputation. Dans le genre de travail de Norman, l'une et l'autre solutions s'inscrivaient donc en hiéroglyphes de banqueroute.

Ainsi, voyez Norman Mogart suspendu entre les poteaux de torture de ses limites et de ses désirs. Se balançant doucement dans une brise de désespoir.

Seul climat qui ait pu contraindre Norman à faire ce qu'il fit.

Il accosta la femme au moment où elle se retournait pour fermer sa voiture. C'était l'unique emplacement vide dans Hudson Street, et Norman savait qu'il n'avait qu'à rester quelques instants tapi sur le seuil obscur de la blanchisserie chinoise pour voir s'y garer un locataire des immeubles de Christopher Street ou de Bleeker Street rentrant tard. Il n'était pas sur le seuil depuis plus de cinq minutes quand la femme arriva, manœuvra en reculant pour se placer et coupa le contact.

Comme elle émergeait de la voiture et se tournait pour fermer la portière à clef, Norman frappa. Il avait un petit bout de tuyau de plomb dans sa poche de pardessus ; il arriva sur elle sans bruit et le lui pressa au creux des reins. « Un revolver, ma petite dame. »

La femme ne réagit pas comme Norman s'y attendait. D'un mouvement rapide, elle pivota sur la pointe du pied droit, ramena le bras en avant et dirigea de côté le canon du « revolver ». Dans les deux secondes, Norman Mogart fut aux prises avec une femme diplômée des cours d'autodéfense. Norman se retrouva soulevé sur une hanche solide, lancé contre la voiture, et s'affala à côté. La femme le frappa alors du pied. C'était un coup de pied très professionnel. Il atteignit Norman juste sous le cœur et lui fit monter des flèches de glace noire à travers le corps jusqu'au cerveau.

Il ne garda de la suite qu'un vague souvenir : il lui agrippa la jambe, la tira par le côté, et la femme tomba avec sa jupe relevée autour des hanches et son manteau autour de sa jupe. Il lui martela alors sept ou huit fois la figure avec son bout de tuyau.

Quand la glace se fut évaporée dans son corps et dans son cerveau, il était assis à moitié sur les pavés sales d'Hudson Street, à moitié sur un tas de chair morte.

Il s'y trouvait encore quelques minutes plus tard, n'arrivant pas à croire ce qu'il avait fait, quand le phare de la voiture patrouilleuse le frappa.

Norman Mogart se mit sur les genoux et contourna précipitamment la voiture. Il laissa choir le tuyau — qui était maintenant poisseux — et, se courbant très bas, s'enfuit à toutes jambes. Il percuta un homme qui sortait d'une porte étroite conduisant à des logements bon marché et le carambola. Il rejeta l'homme de côté et s'engagea en courant dans Hudson Street. Il continua de courir, suivi par la voiture patrouilleuse dont la sirène hurlait, avec la ratatineuse qui crachait des étincelles rouge vif et le projecteur qui lançait des éclairs à sa recherche. Il enfila Jane Street et continua jusqu'à ce qu'il trouve une entrée. Il s'y engouffra et monta vivement un étage. Puis un autre étage. Un autre encore. Il grimpa ensuite le long d'une échelle et émergea par une trappe sur le toit d'un immeuble de rapport de Greenwich Village. C'était un toit qui communiquait avec d'autres toits, et il s'élança sur tous ces toits, s'empêtrant dans du linge suspendu sur des piquets et des cordes, et poussant des cris parce qu'il ne savait pas ce que c'était.

Puis, ayant déniché un escalier d'incendie, il dévala les marches de fer qui résonnaient bruyamment jusqu'à l'échelle, laquelle grinça sur ses charnières rouillées ; il en descendit et atterrit dans une autre allée. Il suivit ensuite en courant une rue, puis la 7e Avenue qu'il traversa en se faufilant entre les voitures. Il se retrouva alors dans une autre rue et marcha tête baissée, les mains dans les poches de son pardessus, priant Dieu qu'il ait semé ses poursuivants.

De la lumière se reflétait sur le trottoir ; il leva les yeux.

La clarté venait d'une lampe dans une vitrine et l'affiche qu'elle éclairait disait :

EVASION A L'INTERIEUR

Norman Mogart n'hésita qu'un instant. Il poussa la porte et entra dans la boutique. Celle-ci était vide. Il y avait un petit homme brun, tanné, ratatiné, aux oreilles pointues, debout au beau milieu de la boutique vide.

Oui, c'était une de ces boutiques-là.

— « Vous êtes en avance, » dit le petit homme.

Norman Mogart eut brusquement peur. Dans la voix du petit homme, il y avait indubitablement l'accent de la démence. Il le regarda fixement un long moment, sentant sa gorge se serrer. Puis il se retourna et tendit la main vers le bouton de la porte, sachant qu'il était à cet endroit précis, juste à portée de ses doigts tâtonnants. Il n'y avait pas de porte.

« Vous êtes en avance de presque quatre-vingt-dix secondes, » murmura le petit homme. « Il va nous falloir attendre, sinon tout sera déphasé. »

Norman Mogart recula, continua à reculer ; il recula dans l'espace où aurait dû se trouver la porte, où aurait dû se trouver le mur, où aurait dû se trouver le trottoir devant la boutique, où aurait dû se trouver la rue. Rien n'y était. Il était toujours à l'intérieur de la boutique dont les dimensions semblaient grandir à mesure qu'il bougeait. « Vous feriez mieux de me laisser sortir d'ici, vieux loufoque, » chevrota Norman.

— « Ah ! il est l'heure ! » Le petit vieillard se précipita vers Norman. Celui-ci fit demi-tour et se mit à courir à travers une plaine d'existence vide et sans forme. Il continua de courir. Il n'y avait ni hauteur ni creux ni particularités d'aucune sorte dans le terrain environnant. C'était comme s'il se trouvait dans un colossal décor de studio de télévision représentant les limbes, courant, courant encore à travers une plaine vide.

Finalement, il glissa épuisé sur le sol de la boutique et le petit vieillard se précipita vers lui d'un pas allègre. « Ah ! magnifique, maintenant, c'est l'heure. »

Il s'assit les jambes croisées devant Norman Mogart. Ce dernier remarqua avec une certaine appréhension que, bien que le petit vieillard fût assis très confortablement dans la position du lotus, il y avait presque trente centimètres de vide entre son postérieur et le sol. Le petit homme était assis sur l'air.

Norman ferma hermétiquement les yeux. Le petit vieillard se mit à lui parler comme s'il *venait seulement* d'entrer dans la boutique et non pas comme s'il y était déjà depuis quatre-vingt-dix secondes. « Bienvenue, Mr. Mogart. Ainsi, vous voulez vous évader ? Eh bien, c'est ce que je vends ici. L'évasion. A l'intérieur. »

Norman ouvrit les yeux. « Qui êtes-vous ? »

— « Un humble boutiquier. »

— « Non, allons donc. Qui êtes-vous ? »

— « Eh bien, si vous insistez... » Le petit homme miroita et changea de forme. Norman poussa un cri aigu. La forme miroita de nouveau, redevint le petit vieux. « Voulez-vous vous contenter de ce que je vous montre ? »

Norman agita la tête avec empressement.

— « Ah ! bon, alors. Voulez-vous, oui ou non, vous évader, Mr. Mogart ? Je peux vous garantir que, si vous refusez ma proposition, la police vous appréhendera sous quelques minutes. »

Norman hésita une seconde seulement, puis acquiesça d'un signe de tête.

« Ah ! parfait. Alors, nous avons un accord. Et, de tout mon cœur, je vous remercie. »

Norman n'eut qu'un instant pour s'étonner du ton bizarre de la voix du petit vieillard.

Il se mit à se dissoudre.

Il baissa les yeux et vit que ses jambes commençaient à disparaître. Lentement. Sans douleur. « Attendez une seconde ! Attendez, arrêtez ! » implora Norman. « Etes-vous un démon ? Est-ce que je vais en enfer ? Hé, attendez ! Si je vais en enfer, j'aurais dû conclure un marché... Qu'est-ce que j'obtiens ?... Hé, arrêtez, je suis en train de disparaître... Qu'est-ce que vous êtes ?... »

Il ne restait plus dans la boutique que les yeux de Norman, ses oreilles, sa lèvre inférieure et une mèche de cheveux. Et, tandis qu'ils disparaissaient, le petit vieillard déclara : « Vous pouvez m'appeler Simon. »

Alors, tel le chat de Cheshire, Norman Mogart disparut complètement, s'imaginant un instant que le petit vieillard avait ajouté : « Ou Pierre. Cela n'a pas d'importance... »

D'abord, dans ce pénible moment préludant au retour à la conscience, Norman Mogart se rendit compte seulement qu'il regardait vers le haut. Il gisait sur le dos dans le matelas élastique d'une espèce de buisson, le Husqvarna 30.06 toujours en travers de l'épaule et de la poitrine comme pour monter à l'assaut — mais il était à plat sur le dos. Tandis que ce premier moment s'étirait comme du caramel tiède jusqu'à devenir une minute, ou cinq, ou dix, d'étranges pensées s'évanouirent, des pensées d'une autre vie, d'une douleur qui l'avait fait souffrir cruellement (une douleur maintenant volatilisée pour être remplacée par une douleur d'une tout autre sorte), d'une femme, d'une course pour s'enfuir, d'un

petit homme... d'une image qui pâlissait et disparaissait pour être remplacée par... quoi ? Ses sens lui revenaient craintivement, chacun portant son fardeau de *nouveaux* souvenirs, remplaçant ces vieux souvenirs à présent évanescents puis disparus, déposant les nouveaux souvenirs dans des espaces brusquement dégagés où ils s'inséraient à merveille, comme s'ils en faisaient partie intégrante, s'installant pour demeurer dans son esprit.

Il regardait en l'air à travers les rameaux entrelacés d'une demi-douzaine de jacarandas et, tandis qu'il gisait là, ses sens revenant se loger précautionneusement dans leurs cavités, il médita sur la chair qui disparaissait et songea à quel point les fleurs paraissaient belles.

Avait-il fait nuit, dans un endroit froid ? Ici, il faisait jour et chaud. Si chaud. Avait-il plu ici ? Oui.

Il avait plu. Beaucoup supposa-t-il, car le sol sur lequel il reposait émettait un bruit de giclement désagréable quand il bougeait ; ses vêtements étaient transpercés ; ses cheveux étaient emmêlés sur son front ; la crosse et le canon de la carabine étaient emperlés d'eau de pluie qui s'était mêlée à la graisse pour former un enduit.

Il se rendit compte, finalement, que son havresac était toujours en place sur son dos, qu'il avait dû tomber à la renverse quand il s'était affaissé et que cela formait maintenant une bosse douloureuse le contraignant à rester étendu dans une pénible posture arquée. Il glissa sur le flanc et ressentit aussitôt un soulagement.

Il continuait à regarder en l'air et voyait les énormes frondaisons qui avaient capté avidement leur eau, ainsi que les étranges oiseaux qui venaient étancher leur soif dans ces abreuvoirs improvisés. Et un oiseau qu'il aperçut...

Il n'avait jamais pensé que c'était vrai, à ce point vrai ; il n'avait guère ajouté foi aux histoires des indigènes ; il avait entendu dire qu'il y avait dans la jungle des oiseaux au brillant plumage dont les couleurs déteignaient sous la pluie, mais cette idée l'avait fait ricaner. Très souvent, trop souvent (et si c'était même une fois de trop, alors il était un imbécile qui courait après la lune !), les indigènes étaient comme des enfants, croyant beaucoup plus leurs inventions que la vérité. Pourtant, l'oiseau était là au-dessus de lui, nonchalant, et ici — dans ce pays enchanté qui n'était certainement pas le Pays des Merveilles — il était réel. Alors, qui étaient les enfants en l'occurrence ?

Il contempla la créature aux yeux farouches, à l'énorme bec et vit ses couleurs semblables à un dessin de madras qui déteignaient, coulaient, se mélangeaient l'une à l'autre, rouge, jaune, vert. Et il fut émerveillé.

Près de lui, dans la mare gonflée par la pluie, les fleurs de jacaranda formaient des grumeaux comme de la viande gâtée, suçant le flot d'eau claire. *Cocaïne ? Qu'est-ce que cela voulait dire ? Pas lui, peut-être quelqu'un d'autre.*

A présent il se sentait reposé et, en ponctuation à cette pensée, l'oiseau aux yeux fous bondit en hurlant dans le ciel d'ardoise. Il se releva maladroitement d'un mouvement raide, prenant appui sur cette racine, sur ce tronc, repoussant le havresac entre ses omoplates. Il parut se dresser de plus en plus haut, véritable épouvantail tant il était exceptionnellement maigre, jusqu'à ce qu'il se tînt debout en équilibre instable, et il contempla le monde d'un regard fixe. Puis il baissa les yeux et son reflet, déformé par les fleurs brillantes, lui renvoya son regard. Il ne se reconnut pas pendant un long moment. Le corps ne paraissait pas être le sien. Il se rappelait un autre corps, dans un endroit froid, et la peur et la souffrance qui habitaient cet autre corps... puis il se reconnut.

Il ignorait combien de temps il était resté étendu là, avec la fièvre croissant en lui, puis diminuant, puis montant de nouveau ; chaleur volcanique qui s'enflait et s'apaisait à un rythme imperceptible... mais les brûlures et les plaies allaient mieux ce jour-là. Il estima qu'il pourrait continuer son chemin seul sans se panser avec des plantes. (De toute façon, il avait commencé à soupçonner que l'une des plantes, il ne savait laquelle, l'empoisonnait davantage.) (Ça, c'était une idée qui venait de ce corps, pas de l'autre.) (Pourtant la carabine n'était pas plus légère : lugubre pensée.) (Cocaïne ?)

Devant lui, la jungle présentait son visage inconnu, aux multiples yeux, indifférente mais prête à le recevoir quand il ferait le premier pas hors de cette clairière, de cette mare d'eau de pluie ; elle sentirait l'intrusion de ce Norman Mogart qui n'était rien pour cette verdure éternelle. (Mon nom est Harry Timmons Jr. Mon nom est...) Norman Mogart soupira.

Et puis, s'il persistait, comme l'homme blanc persiste toujours, incapable de distinguer entre la folie et la futilité, la jungle viendrait le chercher avec ses serres et ses vrilles et la pénétrante toux sèche du marais.

Il était effrayé par l'étrangeté qui résidait tant en lui qu'autour

de lui. (Dieu lui-même, pensait-il, aurait peur ici !) Mais il savait que, quelque part au-delà de la pourrissante carcasse gris vert de cette jungle — quelque part où ni les *peons* ni les *Indios* n'iraient, où ils redoutaient tous un endroit, un Endroit Sans Nom, un endroit hors de la pensée ou de la mémoire — il trouverait celui qu'il cherchait. Il trouverait le légendaire voleur du feu céleste, celui que l'on appelait toujours Prométhée, enchaîné à son rocher, le foie dévoré et régénéré. Et cela seul suffisait à le pousser en avant, en dépit de peurs mille fois plus puissantes que cette jungle simplement terrifiante. Ou que l'étrangeté qui était en lui.

Il s'élança en direction du sud-sud-ouest d'après la boussole, la machette et les bottes aux épaisses semelles frayant un passage pour sa charpente longue et sèche. Dans les profondeurs pépiantes de cette verdure dense, il paraissait trop léger, trop terrifié pour trouver quelque chose d'aussi prodigieux que ce qu'il cherchait. Ses petits yeux bleus derrière les verres de ses lunettes à monture métallique semblaient si larmoyants, si fragiles, si astigmatiques qu'ils ne pourraient jamais reconnaître la grandeur, même si elle devait se présenter d'elle-même. Mais il était là, et il avançait — et quelque part derrière ces frondaisons où s'amassait la rosée, il arriverait à la légende-qui-vivait. Il fallait qu'il y croie, qu'il *continue* à y croire.

Ce n'avait pas été facile, cette expédition à travers la forêt ruisselante ; la dérive fiévreuse sur les eaux du lac de la mesa où l'avion s'était abattu, tuant les autres sur le coup, s'enbrochant sur la *fuienta* amarrée, plongeant avec un sursaut presque vivant dans le fond érodé. Il se rappelait, avec le délire de la chaleur et de la souffrance et la nausée de la fièvre paludéenne, avoir découvert la pirogue flottant au bout du lac. A demi noyé, il avait inséré son corps dans la fente mince, noircie par le feu, et il était descendu dans les ténèbres de l'inconscience. L'eau, clapotant contre le flanc fendillé de la pirogue, avait bercé sa conscience endormie. Il avait cherché et trouvé l'état euphorique d'insensibilité, pareil à celui que donne la mescaline des *serpentes* qui voient les couleurs secrètes de Dieu par le vent et le tonnerre qui se mêlent dans le clair-obscur de la nuit de la jungle.

(Mais s'il pouvait se rappeler tout cela, même à travers le délire, pourquoi ses pensées continuaient-elles à s'éparpiller et à se dissoudre en approchant des souvenirs étrangers où il était cet autre, ce petit homme dans une rue pavée, par le froid ?)

Il continua d'avancer.

Et qu'est-ce donc que les *Indios* avaient dit à son sujet ? A propos de Harry Tim... Norman Mogart ? Il avait entendu cette histoire racontée par eux avec une douzaine d'accents. Qu'il était fou de se rendre à l'Endroit Sans Nom. Et qu'avaient donc dit ces sages superstitieux à propos de... *lui* ? A propos de la légende ?

La première fois, c'était chez les Cholos, alors qu'il pouvait à peine trouver le souffle pour poursuivre une histoire aussi invraisemblable. Qui d'autre que Norman Mogart aurait vu dans le simulacre du totem serpent l'identité des légendes qui se sont répandues à travers le *Rig-Véda*, l'*Osai nai Komata* ? Qui d'autre ? Voyons, même les vingt références dans le *Heiji Monogatari*, cette épopée guerrière éloignée d'un demi-monde... tout cela cadrait point par point avec le modèle final.

A présent, fiévreux, il avançait, la peau tachetée par les trois variétés de fongus diplohédriques si communs sur le plateau, et il savait que c'était une question de jours avant que ses yeux soient de la couleur du lait de lama et que ses oreilles deviennent sourdes aux bruits des feuilles envahissantes. Mais, d'ici là, il pourrait voir ce qu'il était venu voir, si cela existait.

Les Cholos lui avaient affirmé d'un air craintif, comme l'avaient fait les Zenos d'un air moqueur et le Huilichachas d'un air sceptique, qu'il Le trouverait. S'il allait là où les couleurs du *yoatl* fondaient comme de la peinture, s'il faisait sept fois sept mètres, là... pris au piège dans la faille du roc vivant... Il se reposa, les yeux remplis des larmes sombres de la fièvre et de la douleur.

Ce n'était pas un vautour qui L'assaillait, évidemment. Pas un vautour qui attaquait ses entrailles. C'est là ce qu'ils lui avaient dit. C'était la version occidentale, la version dénaturée de la légende de celui qui apporta le feu. Mais Lui, *Huipoclapiol*, était porteur non du feu mais des mensonges. Non pas le flambeau brûlant de la vérité mais la révélation plus importante de la fausseté, et à cause de cela sa rate fut arrachée de ses viscères tremblants par le *yoatl* aux yeux fous, dont les couleurs du plumage coulaient comme du sang arc-en-ciel sur son corps brun immortel.

Il avait maintenant trouvé l'oiseau aux couleurs saignantes, et il savait ainsi que le reste devait être vrai.

Enlisé dans sa propre folie (jusqu'où suis-je allé dans les rêves de feu ? se demandait-il, sachant qu'il n'y avait qu'une image sur six qui appartenait au monde réel, toutes les autres étant les produits de la fièvre, de la douleur, même de cette autre vie que je

semble avoir menée, que je sais pourtant n'avoir pas menée), il entendit faiblement le bruit... un bruit insensé provenant d'au-delà de la verdure...

Les yeux brûlants, il se fraya un chemin à travers un enchevêtrement de plantes rampantes, se trouva brusquement sur une crête et regarda vers le bas pour voir d'où provenait le bruit. Le bruit insensé, sourd, monotone, lointain, de la mort vivante. Elle avançait là-bas, large bande brune pareille au brisant de l'océan, en ruban de désolation et d'avide tumulte. Les *marabunta* ! Les fourmis amazones, l'enfer-en-marche, la bouche qui ne connaît pas la satiété, les fourmis guerrières qui balayent tout devant elles jusqu'à ce qu'elles retournent disparaître dans la jungle pour y attendre de nouveau leur heure.

Il les contempla, là-bas dans le lointain, éprouvant un froid retour au bon sens. Aucun homme ne pouvait se trouver en face d'une telle destruction totale sans éteindre la fièvre de la folie. On ne peut échapper à autant de mort à la fois, même par les issues qui conduisent à l'illusion. Pendant un long moment, il contempla le fond de la vallée, observant le ver au milliard de pattes qui avançait et avançait toujours, en dévorant le monde sur son passage. Puis, frissonnant à la pensée de sa petitesse, de la facilité avec laquelle la jungle pouvait le prendre et le tuer, il fit demi-tour et chercha de nouveau la sécurité de cette jungle. Les *marabunta* avançaient sur la même ligne que lui, à une certaine distance, mais elles étaient loin ; elles ne constituaient pas une menace immédiate. Plutôt un rappel (ce bruit indescriptible qui continuait à lui parvenir) qu'il était bien seul, rien qu'un homme, et qu'il y avait des dieux plus grands en alerte sur cette terre.

S'il n'avait pas eu des hallucinations en bleu et jaune, il n'aurait jamais trouvé l'accès à l'Endroit Sans Nom.

La fièvre avait empiré, les fongus qui couvraient maintenant ses bras et ses jambes semblaient rivaliser de vitesse avec lui pour s'emparer de son corps avant qu'il ait trouvé ce qu'il cherchait. Sa peur la plus paralysante était que les fongus lui couvrent les yeux.

Puis il commença à avoir des hallucinations ; il voyait des cercles de lumière émaner de chaque feuille, de chaque atome de poussière, du soleil, de chaque affleurement de rocher. Des millions de cercles palpitaient en bleu et jaune, emplissaient son monde de bulles vides à travers lesquelles il avançait péniblement, à demi

conscient. Puis il parvint à un cirque de collines basses, dans la jungle, très au-dessus de la mesa ; il en contourna les contreforts, dans l'espoir d'une trouée qui le mènerait à travers, dans le bleu et le jaune.

Le passage était envahi par les feuillages et il ne l'aurait jamais vu s'il n'avait pas irradié des cercles de lumière. En fait, c'était le seul point de sa vision qui était clair. Presque comme un sentier dans son délire. Il tailla la végétation avec sa machette et repoussa de côté plusieurs fragments de roc déchiquetés qui étaient tombés et obstruaient le passage. Dedans, il faisait tout à fait noir.

Norman Mogart fit un pas à l'intérieur, puis un autre. Il attendit. Ecouta le silence. Prit une aspiration. Fit de nouveau un pas. Avança avec crainte. Avec espoir. Ne vit rien. Accrocha sa machette à sa ceinture. Mit sa carabine à l'épaule. Tendit les mains. Tâta les parois du passage. Plus étroit. Plus large. Avança. De plus en plus profondément dans la montagne. Plus avant encore. Vit de la clarté loin devant lui. Se hâta vers elle. S'émerveilla que les cercles lumineux l'aient quitté. Parvint à l'issue du passage. Sortit. Vit celui qu'il cherchait.

Mogart se trouvait sur une large corniche qui faisait presque complètement le tour de l'intérieur de la montagne. Au-dessous de lui, très loin au-dessous, il distinguait la cheminée de ce qui, de toute évidence maintenant, n'était pas une montagne mais un volcan assoupi. Et de l'autre côté du volcan, sur le large rebord qui lui faisait face, Prométhée était enchaîné au rocher.

Norman Mogart suivit le rebord en gardant les yeux fixés alternativement sur sa destination — cette incroyable silhouette renversée en arrière sur l'éperon de roche — et sur l'endroit où se posaient ses pieds.

Comme il approchait de la silhouette, il commença à se rendre compte que si c'était un homme, c'en était un tel qu'il n'en avait jamais existé sur cette Terre. Prométhée était très brun, presque de la couleur du brou de noix. Ses yeux, qui étaient clos, étaient des fentes verticales. Autour de la bouche qui n'était guère qu'une entaille horizontale allant d'un bout à l'autre du bas du visage, il y avait de minuscules vrilles charnues. Elles rappelaient à Mogart les moustaches épineuses du poisson-chat. Les vrilles bougeaient par faibles saccades tremblotantes et irrégulières.

Prométhée était couché à la renverse sur un rocher, les bras étendus, ses mains aux doigts palmés (avec d'autres vrilles sur les

jointures) rabaissées de chaque côté. D'énormes boulons à facettes en métal bleu avaient été enfoncés à travers les poignets dans le rocher. Une chaîne de même métal encerclait la taille étranglée et était elle-même fixée par des boulons au rocher. Des boulons avaient été enfoncés dans les pieds semblables à des nageoires.

Comme il approchait, un cri venu du ciel lui fit lever les yeux et il vit le *yoatl* plonger comme une pierre et, avec une résolution farouche, s'abattre sur la poitrine de la créature. (Mogart se rendit compte brusquement que cet... homme ? avait somme toute trop de côtes dans sa vaste poitrine.) L'oiseau arqua le cou et enfonça le bec dans la chair brune. Il l'en ressortit rouge de sang. Mogart distinguait maintenant le tissu cicatriciel qui recouvrait le corps de la créature enchaînée.

Alors il hurla. Aussi fort qu'il put. L'oiseau lui adressa un regard railleur, puis s'envola à tire-d'aile dans le ciel. Au bruit de la voix de Mogart, Prométhée leva la tête et regarda l'autre côté de la corniche.

Il vit Mogart qui se hâtait vers lui.

Et il se mit à pleurer.

Mogart arriva rapidement à côté de lui. Il voulut parler mais il ne savait que dire.

Le personnage enchaîné prit alors la parole. Dans une langue que Mogart ne put comprendre.

— « Je ne comprends pas... ce que vous dites... »

Le personnage ferma un instant les yeux, puis il marmonna quelque chose pour lui-même, comme s'il débitait une sorte de litanie, et dit finalement : « Vos paroles. C'est exact. »

— « Oui. Oui, maintenant, je comprends... Etes-vous... ? »

Le visage de l'homme s'épanouit dans un sourire. Un sourire torturé, pénible, de soulagement et de souffrance. « Ainsi la Justice vous a enfin envoyé. Mon temps est fini. Je vous suis très reconnaissant. »

Norman Mogart ne saisit pas ce qu'il voulait dire.

« Un moment, » reprit le personnage qui ferma les yeux pour se concentrer. « Maintenant. Touchez-moi. »

Mogart hésita. La prière muette dans les yeux de l'homme brun le décida ; il tendit le bras et toucha la chair de l'homme enchaîné.

Il eut un instant de désorientation et, quand il fut de nouveau à même de se reconnaître, il se retrouva seul sur la corniche, enchaîné à présent à l'endroit où s'était trouvé le personnage brun.

Et il était seul. Tout à fait seul. Enchaîné à la place de Prométhée ; devenu lui-même celui qui avait apporté le feu du ciel.

Cette nuit-là, après que le *yoatl* fut venu sur lui à maintes reprises, il eut son premier rêve. Un rêve qui se passait dans le feu. Et voici quel était ce rêve :

Ils s'étaient aimés. Et de leur amour était issue la pitié. Pour les créatures de ce monde primitif. Ils avaient apporté le feu de la science ; contre toutes les règles des Justices, ils étaient intervenus dans la progression normale d'un autre monde. Ils avaient donc été condamnés. L'un à être enchaîné sur un rocher dans un endroit où aucun homme ne viendrait jamais. L'autre à une mort publique.

Ils étaient immortels, ils vivraient donc éternellement et souffriraient éternellement. Ils rayonnaient d'une étrange manière, aussi le *yoatl* venait-il se nourrir à eux et pouvait-il ensuite déteindre comme de la peinture.

Mais maintenant leurs peines étaient accomplies.

Alors la Justice avait choisi deux individus. Le premier était en ce moment en train de changer de place avec l'autre ; le second, Norman, avait pris la place de celui que les hommes en étaient venus à appeler Prométhée. Quant à l'autre... c'était un être d'une autre race comme l'était Prométhée. Il avait déclenché la seconde étape de la sagesse pour les sauvages de ce monde. Ceci dans le même temps, bien que pour les sauvages ils fussent séparés par des millions d'années, car le temps n'avait aucun sens pour ces êtres-là.

Maintenant, ceux qui s'aimaient étaient libérés. Ils reviendraient et recommenceraient, car ils avaient payé leur dette.

Norman Mogart était étendu sur le rocher, les yeux clos, songeant aux deux hommes qui s'étaient aimés, qui l'avaient aimé lui, qui avaient aimé toutes les créatures de ce monde. Il pensait à eux qui retournaient vers un *autre* Endroit Sans Nom.

Il pensait à lui-même, et il souffrait, et il ne pouvait être entièrement malheureux. Combien de temps cela durerait, il n'en avait pas idée, mais c'était une manière de jalonner l'éternité qui n'était pas sans laisser quelque satisfaction.

Et il pensait à l'homme que la Justice avait trouvé pour prendre la place de cet autre, et il savait que, lorsque reviendrait le mois d'avril, il recevrait sa couronne d'épines.

Car c'est ainsi que naissent les légendes dans l'esprit des sauvages, même dans l'Endroit Sans Nom.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : The place with no name.

DANIEL

WALTHER

La tour de Chalamadam et l'empereur fou de Zor

Daniel Walther fait partie, avec quatorze autres auteurs français, des écrivains réunis au sommaire de Voyages dans l'ailleurs, *l'anthologie de nouvelles de SF inédites qui vient de paraître chez Casterman, choisie et présentée par Alain Dorémieux. Et dans les pages qui suivent figure son plus récent texte, où son univers qui fait penser à des rêves de fièvre, à des déserts de lave, à des galaxies en fusion, dérive vers nous une fois de plus. Le talent de Walther semble maintenant capable de s'annexer tous les genres, puisqu'on le voit ici puiser son inspiration dans l'*heroic fantasy. *Il en résulte un élargissement de sa palette, où pour la première fois peut-être les couleurs vives l'emportent sur les zones d'ombre, et la fresque sur l'aventure intérieure. Mais la conclusion n'en a pas moins la résonance tragique propre à Walther.*

P. H.

Pour Lyon Sprague de Camp, bien sûr !

1. ZOR

DEVANT caracolaient sur des chevaux couleur de réglisse — crinière d'écume noire et regard de métal en fusion — sept géants au torse moulé dans une armure d'airain. L'aube coulait sur leur sabre recourbé, s'accrochait au fer étincelant de leur lance. La mer bruissait vaguement au loin. Suivait la litière de l'empereur, rideaux cramoisis soigneusement tirés, portée par des esclaves châtrés, aux gros muscles luisants, au ventre mou, aux yeux pâles. Les cavaliers, doigts crochus, regard de flamme, dispersèrent la foule du bout de leur pique tandis que les fantassins armés de fouets plombés taillaient à grands coups dans l'épaisseur des badauds. Derrière ses tentures de soie, l'empereur rotait de satisfaction. Les cavaliers caracolants au visage fripé d'insecte se ruèrent en avant dans un grand charivari de cris et de ferraille.

Le soleil dodelinait dans les rigoles bleues de leur regard.

Quand revenait l'été, l'empereur de Zor quittait la ville pour la montagne. Là se dressait la forteresse de Chalamadam dominée par sa tour de cristal. L'été en effet ne ramenait pas seulement les moustiques et les frelons géants — ceux-ci, particulièrement venimeux, causaient chaque année de nombreux et précoces décès dans la population civile — mais également les pirates sargontes dont la cruauté égalait presque la sienne. Non que le prince craignît l'invasion de sa ville que défendaient plusieurs légions plus que bien armées, non... mais les mécontentements de la populace dont les rejetons crasseux crevaient comme des mouches, lors des incessantes opérations de représailles entreprises contre les sargontes, lui cassaient les oreilles. L'été, il laissait donc le champ libre à ses généraux, amiraux et autres archontes, pour aller se prélasser dans les jardins de Chalamadam à l'abri des hauts murs de la forteresse que surmontait, ébranlant la panse des nuages, une tour de quatre cents pieds dont les esclaves figes disaient qu'elle était la « défloreuse des vents ».

Et Zor avait hâte de voir se dresser les rassurants contreforts de la montagne. Car la ville, malgré son palais regorgeant de courtisanes, lui donnait la nausée : les places empestaient le poisson pourri et, la nuit, les insectes feulaient comme des tigres.

Les sept cavaliers au visage d'insecte ouvrirent la foule en deux comme un soc de charrue.

Sur les remparts les guetteurs sonnèrent de la trompette pour

annoncer que le monarque quittait la cité, abandonnant ses sujets aux brutalités des soldats, aux razzias des pirates et aux dards vésicants des frelons. Bientôt Zor serait un pandémonium dont les sargontes rêvaient de faire et leur capitale et leurs délices...

Bercé par le mouvement très légèrement chaloupé de la litière, l'empereur s'endormait doucement, la tête entre les cuisses de sa favorite. Ils traversèrent des places, longèrent des rues ombreuses, atteignirent les remparts où les guetteurs soufflèrent une nouvelle fois dans leur trompette.

Zor se réveilla.

Il demanda qu'on fît écorcher puis empaler les sonneurs de trompette.

Puis les portes s'ouvrirent sur les marécages.

2. LA TRAVERSEE DES MARECAGES

AUTOUR de Zor-la-splendide s'étendait une large ceinture de sable qui, à mesure que l'on s'approchait des montagnes, devenait marécage. Ce labyrinthe aux mousses bleues, peuplé de plantes mangeuses de chair humaine, était pour le tyran à la fois une protection et un jardin des délices. Car Zor aimait tendrement les choses mauvaises, vénérait les catins — sa nourrice elle-même n'en était-elle pas une ? — et se morfondait dès l'instant qu'il sentait pointer quelque part l'index de la vertu. Il s'adonna à une pandiculation voluptueuse et respira béatement l'odeur violette de l'entre-jambes de sa favorite. Il écarta ensuite le rideau et regarda au-dehors : à gauche de la litière chevauchait un jeune Fige aux doigts d'araignée.

— « Mon garçon, » dit Zor, « mon cher garçon, lorsque nous aurons franchi les marécages, viens-t'en nous conter une histoire... »

Zor était mauvais... Sa perversion n'avait d'égale que sa beauté faite « d'ivoire et d'or »... Ce mélange romain de beauté et de perversité l'inclinait à manifester de l'affection aux Figes. Il aimait leurs interminables histoires où se conjuguaient, s'entrelaçaient des rires jaunes et des plaisanteries vénéneuses — cytise et ciguë — des aventures échevelées dans la nuit intergalactique et des orgies fabuleuses dont l'exposé minutieux et aphrodisiaque jetait Zor dans des ardeurs inextinguibles. Mais Zor était beau et sa beauté n'avait d'égale que sa perversion.

Pour l'instant, la joue posée sur le sexe délicieusement humide de sa maîtresse, il contemplait, s'inscrivant dans l'isocèle lumineux formé par sa jambe repliée — cuisse d'ivoire et mollet de bronze — le sauvage panoramique des étangs.

Un flagelle odoriférant jaillit d'une mare gargouillante et se saisit du pied gauche de l'un des eunuques. Le Fige poussa un cri d'avertissement. Un soubresaut agita la litière mais l'un des cavaliers, tout bruissant de chitine et d'airain, dégaina son sabre et trancha net la lanière verte qui se tortilla en tous sens avec des chuintements répugnants, avant de bondir dans l'eau d'un véritable saut de carpe. Le castrat cracha un jet de salive jaune, regarda sa cheville marquée d'une bande bleue et se remit en marche comme si tout ceci ne le concernait pas. Il leur fallut encore plus de deux heures pour franchir le marécage.

3. AU CARAVANSERAIL D'EZVAZAN

LAO, l'esclave fige, venait de terminer son histoire et Zor, frénétiquement, l'illustrait présentement sur sa favorite avec des cris d'une sauvage lubricité. Gloussante, elle faisait rouler sa tête de gauche à droite puis inversement...

...Les géants au visage d'insecte venaient de reprendre pied sur la terre ferme et les eunuques quittaient à leur tour l'étroite bande de sable serpentant parmi les étangs.

Au loin les dômes et les coupoles de Zor étincelaient dans le soleil.

...La jambe de l'esclave qui s'était fait happer par la sangsue végétale ne cessait de bleuir et d'exsuder d'épaisses gouttelettes de pus. Quand il trébucha sur une pierre tranchante du chemin, l'un des fantassins lui enfonça son poignard dans le gras du ventre. Une eau visqueuse mêlée de sang en jaillit, dégoulina jusqu'à terre tandis que l'homme-bœuf s'écroulait sans un cri, les yeux grands ouverts sur un paradis de sucreries, de mélancolie et de sommeil. On le laissa couché dans une rigole de sable et, quand la colonne se fut perdue derrière un éperon rocheux, des dizaines de pierres basculèrent, dévoilant des trous artificiels où remuaient déjà frénétiquement les pinces et les mandibules des nécrophages.

Un cigare d'herbe planté entre les dents, le Fige regardait Zor pétrir les cuisses de la favorite, enfouir sa bouche dans la toison

entrouverte. Il se demandait pourquoi les habitants des autres mondes manquaient si tristement d'imagination. Il s'étira de tout son long et ferma les yeux. Quelque part dans sa mémoire de déraciné, une planète se mit à tourner dans l'écrin de la nuit. Des roses fleurirent à la place des étoiles, les nuages s'écartèrent non sans dégorger une pluie chaude et douce ainsi que les larmes d'une fiancée, ils s'enfuirent dévoilant le cœur grand ouvert du monde, démasquant le temps d'un cillement le vrai tabernacle du plaisir, du bonheur, de la joie...

Une longue bouffée de fumée fila vers les fesses du tyran. Zor attira à lui les hanches de la belle et se faufila entre ses cuisses avec de grands mouvements brutaux. Acagnardé dans son plaisir, il se mit bientôt à pousser des cris d'orfraie qui rejetèrent le Fige dans un demi-sommeil dégoûté.

Ils franchirent une première barrière de collines et, lorsque la lune fut toute bleue dans le ciel, ils parvinrent au caravansérail d'Ezvazan. Cette noble maison était tenue par un ancien eunuque du palais impérial dont la vieillesse se complaisait dans l'invention infatigable de confitures délectables, d'aphrodisiaques inouïs et de pâtisseries dignes de la table des dieux. Chaque été, lorsqu'il se rendait à la forteresse de Chalamadam, le tyran ne manquait jamais de s'arrêter dans le patio de son ancien serviteur, où sur des mosaïques fabuleuses retombaient les éclaboussures triomphantes de deux cent soixante-neuf jets d'eau fraîche. Zor se faisait oindre le corps tout entier d'aromates et d'onguents tandis que des musiques enivrantes achevaient d'abasourdir ses sens et d'amollir ses membres brisés par les dérèglements génésiques du voyage.

Deux cavaliers de chitine, piquant les flancs de leur monture, coururent avertir Ezvazan de l'arrivée imminente de son maître. L'eunuque leva les bras vers les montagnes et remercia l'été de lui ramener *celui* qu'il nommait non sans emphase :

« ... le Collyre de ses prunelles,
le Zéphyr dans la canicule
et la Merveille de toutes les Merveilles ».

Il alla se frotter de substances odorantes et, tout en respirant avidement un mouchoir parfumé au benjoin, ordonna à l'état-major de ses cuisines de faire préparer cédrats et confitures dispensateurs de félicité... Et tout un peuple affairé s'agita autour des chaudrons et des cassolettes.

Zor appelait Ezvazan « une limace qui aurait du génie » et se

demandait parfois ce qu'il serait devenu si on lui avait laissé ses attributs virils au lieu de le chaponner sans lui demander son avis. L'esclave fige, interrogé à ce sujet, se réfugia derrière un épais nuage de paradoxes et de métaphores si complexes que Zor en eut la cervelle toute retournée.

Les murs crénelés du caravansérail luisaient d'une blancheur discrète entre les rochers, le sable et les arbres obscurs. La nuit avait des arrière-parfums de jasmin et de cannelle et Zor se dit : « Peut-être serai-je déçu cette fois... » Chaque été il ne pouvait se défaire de cette crainte mais, chaque été, ses appréhensions s'envolaient dès que les « filles rouges au cul de braise » défaisaient langoureusement ses vêtements et que les éphèbes érectiles se mettaient à pincer les cordes de leur harpe dorée. Puis c'était la brûlure délicieuse de quelque nouvel — et toujours plus subtil — onguent.

Tandis que les cavaliers mettaient pied à terre, le Fige alla chercher le frais sous les arbres du patio. Les guerriers au visage d'insecte et aux mâchoires chitineuses troquèrent leur pique contre un arc et des flèches et allèrent s'installer sur le mur d'enceinte pendant que les piétons se dispersaient dans le caravansérail, chassant les chalands attardés à coups de lanière plombée.

Répandu comme une grosse outre sur le dallage du seuil, Ezvazan accueillit avec empressement son souverain et maître :

« Lumière de mon âme,
sortilège de mes yeux... »

et Zor dans un élan de généreuse joie lui tendit son gros orteil à baiser. Ezvazan, de bonheur, crut sa dernière heure venue.

Le Fige alla se coucher à l'écart dans un massif de tubéreuses. Il tendit l'oreille, crut entendre des glissements furtifs dans les lointains du patio : peut-être la plèbe chassée à grands coups de pied dans le derrière par les sbires de Zor s'en revenait-elle ramper sournoisement vers les vasques lumineuses, pour voir le souverain livrer sa nudité d'onyx aux caresses huileuses des « filles rouges ». Il s'en moqua. S'étira. Glissa sa main droite dans son pantalon élimé de satin orange, trouva une baguette de *lé*. Un astronef vétuste l'emporta comme une comète dans la nuit intersidérale. Puis il distingua un point rougeoyant dans l'obscurité, se dressa sur un coude. Le rêve des étoiles s'effaça, se perdit dans le bosquet silencieux. Les échos de la fête ne lui parvenaient que d'une façon

très vague, estompée. Il écouta : quelqu'un — à n'en pas douter — s'en venait vers lui du fond de la nuit, non pas en rampant mais debout ! Tiens donc ! Quelqu'un qui ne se plie pas en deux à l'arrivée du tyran ! Il avala une autre bouffée de fumée mais il en aurait fallu bien davantage pour gommer l'approche de l'inconnu. Le Fige haussa les épaules. « Pourquoi tant de mystère ? » dit-il à haute et intelligible voix.

La cigarette brasilla une nouvelle fois dans l'ombre. Un homme de haute taille enjamba la fenêtre de la nuit et fit son apparition dans la lueur bleue de la lune : ses vêtements étaient stricts et uniformes, d'une teinte délavée, le tout surmonté d'un visage velu mais d'une brutale beauté.

« Soyez le bienvenu au caravansérail d'Ezvazan, » dit le Fige. « Mon nom est Lao-sîrh-Terreakan-diong-Touk, mais pour plus de commodité vous m'appellerez Lao ! »

— « Je regrette, » dit l'autre sarcastiquement, « mais c'est à moi de vous accueillir. Je pense que j'étais là avant vous ! Je me nomme Aloysius Spork. »

— « C'est bien possible mais, de vous à moi, tout ceci ne revêt qu'une importance relative. Sachant ce que je crois savoir, je puis m'avancer jusqu'à dire que vous vous êtes mis dans une situation difficile. L'empereur bénéficie de la protection des Lems et votre présence en ces lieux pourrait très bien passer pour une provocation. Je ne comprends pas l'entêtement des Confédérés : toujours vous fourrer dans des combines inextricables ! »

— « En effet, je suis sur le sable, comme on dit... »

— « Moi aussi, d'une certaine manière. Je suis venu sur cette planète comme étudiant des sciences magiques. Zor est, à ce point de vue au moins, un monde exemplaire. J'ai dépensé mon argent à fouiller les bibliothèques de la capitale, à farfouiller dans des monceaux de grimoires... jusqu'au moment où, « insolvable et impécunieux », il a fallu que je me vende moi-même comme esclave. J'ai eu la chance d'être remarqué par un acheteur de la cour qui a fait cadeau de ma négligeable personne à l'empereur. Grâce à mes dons de conteur, je me suis gagné ma petite place dans les sympathies de Zor... Mais je parle, je parle... Et vous ? »

— « Nous avons fait naufrage sur ce monde... tous mes compagnons sont morts... l'astronef avalé par les étangs... »

— « Et vous voici captif d'une planète contrôlée par l'empire de Lémura... Permettez-moi de demeurer neutre. Je n'ai de goût ni

pour les Lems écailleux ni pour vos maîtres. Vos philosophes me dépriment et, à tout prendre, je préfère les conceptions baroques de Zor... S'il vous plaît... » Il tendit une baguette de *lé* à Spork.

— « Non merci... »

— « Tant pis... Nous nous rendons à Chalamadam, la résidence d'été de l'empereur. A propos, comment avez-vous fait pour traverser les marécages ? »

— « La chance, » dit Spork, « rien que cela... »

— « Et maintenant, qu'allez-vous faire ? »

— « Je n'en sais trop rien. Je vais, je viens. Je me cache quand je vois des soldats. Fort heureusement personne ne se soucie de moi. Je paye et l'on s'abstient de me poser des questions. »

— « Louons la cupidité ! C'est l'avantage des planètes non civilisées ! A propos, l'empereur est fou. Si les « insectes » vous trouvent, ils vous tueront, mais si vous avez l'heur de plaire à Zor, il vous laissera peut-être poursuivre votre chemin, ou bien il vous permettra d'embarquer sur un caboteur fige... »

— « Vous oubliez sans doute que je suis armé et quelques arcs ou épées... »

— « Armé ou non, sans la protection du prince, vous n'en sortirez pas vivant... et vous le savez ! Nous autres Figes ne faisons guère de différence entre les Lems et les tenants de la Confédération. Vous vous battez pour des idées ou des biens matériels... il est impossible de discuter de manière sensée avec vous. Si vous lui racontez une histoire assez incroyable pour lui sembler vraie, vous entrerez peut-être dans les bonnes grâces de l'empereur... »

Un insecte lumineux fredonna au passage. Lao le suivit des yeux. « Mais saurez-vous seulement narrer une histoire digne de ce nom ? »

L'homme blanc haussa les épaules. Il tira un paquet bariolé de sa poche-poitrine et alluma une cigarette malodorante. « La nuit porte conseil, » dit-il.

— « Vos proverbes sont stupides, » constata le Fige.

Spork tira son arme de son étui et la caressa longuement, avec les mêmes gestes que ceux qu'il aurait eus pour une compagne tendrement aimée. Le Fige poussa un soupir et avala une interminable gorgée de fumée. « Dormez bien, » dit-il.

A quelques dizaines de pas de là, le tyran prit délicatement entre le pouce et l'index une baie craquante enrobée d'une délicieuse croustade verte, ferma les paupières, dilata les narines et agita ses orteils, se préparant à de bizarres émois :

« O Collyre de mes prunelles,
Zéphyr dans la canicule,
Lumière de mon âme,
Sortilèges de mes yeux,
Merveille de toutes les Merveilles... »
balbutiait Ezvazan à demi défaillant.

4. AUTRE MONDE, AUTRES COUTUMES

Quand le soleil se leva, l'empereur sommeillait encore. Les piétons et les cavaliers réveillèrent les eunuques en leur bottant les côtes et le chef de l'escorte fouilla le patio pour tenter de mettre la main sur le bouffon de Son Ineffable Splendeur. Celui-ci dormait profondément, les ailes du nez palpitantes et les yeux clignés sur des paysages improbables.

— « Allons ! Debout ! » cria le capitaine, et le bout de sa chaussure glissa le long de la poitrine grêle du jeune homme.

— « Pardon, mais je rêvais encore, » dit le Fige. Puis il se frotta le visage et déclara, plein de bonne humeur : « Le Soleil de l'Univers a-t-il dormi tout son soûl ? »

Puis il se souvint de l'étranger, de ses vêtements de tissu synthétique et de son arme pourvoyeuse de mort fulgurante. Il jeta un regard à la dérobée dans l'épaisseur du sous-bois. Il avait oublié jusqu'à son nom...

Zor se leva et contempla sa nudité de satyre dans le miroir. Ses boucles épaisses, pareilles à du crin doré, se tordaient autour de son front aux reflets de bronze. Malgré son âge, ses muscles étaient demeurés ceux d'un éphèbe et, seule tache blanche parmi sa splendeur ocrée, dépassant d'une épaisse noirceur soyeusement velue, son sexe prodigieux semblait de marbre.

La favorite entra, se jeta à ses pieds, lui entoura les genoux de ses bras, frotta longuement sa joue à sa cuisse odorante.

— « Il suffit, » dit Zor, « il suffit... »

Vers midi, ils distinguèrent la tour de Chalamadam dont la hampe cristalline tremblotait dans la chaleur souveraine. Le Fige voulut annoncer la bonne nouvelle à l'empereur mais celui-ci dor-

mait dans une pose impudique et sa favorite lui fit signe de se taire.

Sa gorge le brûlait et il avançait à grand-peine parmi les éboulis rocheux ; il s'efforçait de demeurer dans l'ombre mais le soleil lui jetait au visage de pleines poignées de frelons. Les yeux lui en sortaient de la tête. Une fois, en débouchant sur une sorte de plateau caillouteux, il distingua, loin, très loin, arrière-plan vacillant dans une brume ardente, la flaque violette de l'océan, et son regard se mouilla de désespoir.

« Sur le sable, » se dit-il, « nom de Dieu, sur le sable... »

Il s'arrêta tout net en voyant un des cavaliers au visage fripé s'engager dans le canyon. Le cheval noir se mit à hennir bruyamment et Spork se souvint qu'ils passaient pour avoir un flair de chien de meute. Les cailloux giclèrent sous les sabots de l'étrange cavale obscure et l'insecte anthropomorphe se mit à rouler furieusement ses énormes yeux à facettes indigo. Spork se tassa derrière un rocher, se demandant amèrement si le fait de griller vif l'un de ses gardes était une bonne entrée en matière pour aborder Zor. Le visage dans la poussière brûlante, il entendait le bruit des sabots qui se rapprochaient. Il rampa le long d'un ravin qui lui sembla tapissé de métal chauffé au rouge et, comme il allait perdre la tête, s'enfuir, sabrer le canyon de bouffées de feu, il perçut la voix du Fige, surgie il ne savait d'où. « Laisse-le tranquille, » disait cette voix.

Il rouvrit les yeux, cilla pour chasser les épingles de lumière glissées sous ses paupières et vit le cavalier au visage de parchemin qui le menaçait de sa lance. Plus loin, dressé sur un cairn, le Fige faisait de grands gestes de ses bras maigres. Ses longs cheveux s'agitaient autour de sa tête comme des êtres vivants. Le fer de la pique s'écarta de quelques centimètres. Spork s'approcha du cavalier et lui donna une foule d'explications qui finirent par le convaincre. Le géant aux yeux d'azur tourna la tête vers le fond du canyon et Spork se rendit compte que le cortège impérial venait d'y faire son apparition.

« Entrer dans les bonnes grâces du tyran... »

Prestement, il jeta l'étui de son arme derrière un rocher, glissa son pistolet sous sa chemise trempée de sueur. La reboutonna

soigneusement. Il rejoignit le Fige qui n'en finissait pas de lancer des arguments à la face du cavalier muré dans son indifférence.

Lorsque deux races aussi foncièrement différentes que les Lems et les humains se trouvent en conflit et qu'elles décident un jour de signer une trêve, celle-ci ne peut être que précaire. Spork était un grain de sable dans un rouage à la fois complexe et fragile. Et il le savait. Le royaume de Zor ne revêtait que peu d'importance dans la lutte hégémonique qui opposait les Lems et la Confédération d'un bord à l'autre de l'univers apprivoisé, et son tyran, pour puissant qu'il fût — ou se crût être — sur ses terres et dans ses domaines de haute sorcellerie, n'en était pas moins un jouet entre les doigts des belligérants. Un pion « d'or et d'ivoire » sur l'échiquier de la nuit. Mais lui, Spork, naufragé sur une planète de pretintaille, égaré dans un monde de luxe et de carnage, avait l'impression d'être redevenu un enfant, un enfant en bas âge perdu dans un corridor en trompe-l'œil, émaillé de miroirs menteurs, au sein du labyrinthe d'une foire...

Lorsque l'astronef s'était écrasé sur cette planète après un engagement avec deux agresseurs orkandes, il avait espéré qu'on finirait par établir le contact avec des patrouilleurs confédérés. Hélas, la fusée avait été lentement dévorée par les sables mouvants et ses compagnons brûlants de fièvre avaient succombé sous la piqûre de monstrueux insectes, la morsure d'araignées-sacs-à-venin ou les assauts d'étranges créatures, mi-végétales mi-animales. Par miracle, Spork avait réussi à franchir les marais sans trop de dommage. Il était vivant, mais là résidait l'unique différence entre son sort et celui de ses compagnons.

Le brave eunuque l'avait accueilli avec bonté, l'avait logé, nourri, parfumé. Etait allé jusqu'à lui ouvrir la porte d'une cellule mauve où dormait, comme dans le réceptacle d'une fleur, une fille rouge au ventre touffeté d'or. « Amuse-toi, mon fils, » avait dit l'eunuque avec un soupir. « Tout ceci ne dure qu'un temps. » Et comme Spork demandait à Ezvazan la raison de ses largesses : « Les Lems sont hideux, mon fils, tellement hideux... et moi, je suis un esthète. » Et il avait caressé de sa main grasse le bras musclé de Spork.

... Entrer dans les bonnes grâces de l'empereur. Les cavaliers

géants firent voler les pierres sous les sabots de leurs montures ; les piétons, inquiets, tinrent prêtes leurs armes. Les eunuques piétinèrent un peu dans la poussière et la rocaille avant de s'arrêter de marcher. Au bout d'un certain temps, la favorite écarta les rideaux de la litière et demanda : « Quelle est la raison de tout ce vacarme ? »

Le sergent se lança dans des explications embrouillées jusqu'au moment où Zor daigna ramper vers la lumière du soleil : « ... de la Confédération, dis-tu ? »

Il fronça les sourcils car il n'avait nulle envie de s'attirer l'antipathie des Lems mais, d'autre part, il lui fallait prendre des gants, au moins en apparence, avec les citoyens de la sacro-sainte Confédération. Si cet homme était un espion, autant le traiter avec égards, quitte à le faire disparaître au moment opportun. Il ordonna donc au sergent de faire « déposer » les eunuques et le gradé poussa force cris en s'agitant fiévreusement. Zor se drapa dans une toge d'une éclatante blancheur après avoir enfilé une courte jupette tissée de fils dorés.

— « Soyez prudent, Spork, » dit Lao qui venait fort à propos de se resouvenir du nom de l'étranger, « et surtout, si vous m'en croyez, pliez-vous au moindre caprice de Zor. Si vous avez confiance en moi, remettez-moi donc le pistolet que vous venez de cacher sous votre chemise car, avant d'entrer dans la litière du prince, il vous faudra vous mettre nu... »

— « Nu ? »

— « Autre monde, autres coutumes, » dit le Fige en haussant les épaules.

Les cavaliers à visage d'insecte entouraient Spork et la fente chitineuse qui leur tenait lieu de bouche émettait de bizarres gazouillis d'oiseau. Leurs piques se dressaient à présent vers le ciel bleu, mais quelques-uns avaient dégainé un sabre courbe tranchant comme un rasoir. « Lorsque vous vous déshabillerez, tâchez de me donner votre arme... »

Quand Spork se redressa, entièrement nu, dans la lumière du soleil, Zor eut un regard admiratif pour sa musculature vigoureuse mais ne put s'empêcher de déplorer l'excès de pilosité de cet organisme par ailleurs si agréablement constitué.

— « Barambazour ! » Le lieutenant des cavaliers s'approcha en faisant gicler des étincelles sous les sabots de son cheval noir. « L'étranger portait-il une arme sur lui ? »

Lao devança les autres en fouillant hâtivement le petit tas de vêtements posé dans le sable. « Pas d'arme, Seigneur, » dit-il.

Spork se demanda si son pistolet avait passé en de bonnes mains. Il tenta de se rassurer en se souvenant que les Figes étaient des poètes, non des guerriers. « Il est vrai que l'on a vu des poètes fous... »

Il se sentait fort mal à l'aise : il était le centre d'intérêt de regards inquisiteurs, un peu comme un animal curieux que l'on regarde de derrière une vitre épaisse...

— « Entre, » dit Zor. Et, comme Spork hésitait, l'un des cavaliers le poussa en avant, sans ménagements, du bout de sa pique.

Spork écarta les rideaux et se baissa pour se glisser à l'intérieur de la litière. Mollement étendu sur des coussins richement brodés, l'empereur de Zor lui souriait. Dans un coin, parfaitement nue, singulièrement indécente, se prélassait la favorite. Spork tâcha de s'installer de manière à dissimuler les points stratégiques de sa personne, mais les regards de la jeune femme étaient d'une terrible précision.

— « Je rends hommage à ta virile beauté, » déclara Zor. « C'est là une indéniable supériorité sur vos rivaux, les sujets de Lémura. »

La favorite rampa vers Spork et demeura couchée à côté de lui, les yeux brillants.

« La Beauté, » dit Zor, « a été engendrée par la semence des dieux. Si tu daignais raser tes poils superflus, tu serais digne de la couche d'une fille des étoiles. »

Spork, qui venait d'un monde où le puritanisme était de rigueur et où l'on punissait l'adultère des peines les plus sévères, ne put que s'étonner d'un semblable discours. Cet étonnement se mua en stupeur affolée quand la favorite se mit à lui caresser le dos avec une tendre application, à lui embrasser sauvagement l'extérieur des cuisses. Malgré la position fort recherchée qu'il avait tenté de prendre, Spork ne réussit pas à cacher son trouble au prince. « Je constate avec plaisir que l'émoi gagne ton ventre, bel étranger. Je te prierai donc de donner satisfaction à cette dame que ta virilité un rien velue a émue au plus haut point. »

Spork, qui n'en croyait toujours pas ses oreilles, sentit les doigts de la favorite se glisser vers son abdomen, se refermer autour de son sexe. Il pensa qu'il devait se montrer « diplomate » et

prit la jeune femme dans ses bras, la renversa sur le tapis de la litière avec une brutalité calculée. Il la trouva tout de suite tant elle était ouverte, chaude et humide. Il la pénétra d'un seul coup, violemment. Puisque c'était *cela* que l'on attendait de lui ! En échange de quoi elle lui mordit l'épaule presque jusqu'au sang. (1)

5. DANS LA TOUR DE CHALAMADAM

A Xanadu, lui, Koubla Khan,
S'édifia un fastueux palais...
S. T. Coleridge

DES guetteurs, installés sur des avant-postes rocheux, jetèrent vers les quatre horizons des appels de trompette. Spork, brisé, dormait à plat-ventre dans les coussins tandis que l'infatigable courtisane s'accroupissait présentement sur son seigneur et maître dont la vigueur ne semblait jamais devoir être prise en défaut. Spork rêvait d'astronefs perdus et de marécages sans fin.

« Oh ! s'il se pouvait que j'en sorte vivant ! »

Personne ne savait qui avait édifié cette haute tour dans les montagnes : elle dressait ses quatre cents pieds de cristal parmi des entassements rocheux, des blocs tabulaires, des canyons aux couleurs chatoyantes. Selon la tradition populaire, elle était l'œuvre des dieux et ceux-ci l'avaient bâtie à la veille de la création de l'Homme. Autour du cylindre étincelant s'étageaient en gradins dissymétriques des jardins exubérants à la luxuriance royale, et une triple enceinte protégeait les palais dispersés parmi les boqueteaux et les jungles artificielles. La première était de pierres de taille, et tous les cinquante mètres se dressait une tourelle de guet ; la seconde était de fer et la troisième d'un cristal dur comme le diamant. A travers jardins et jungles chantaient des rivières aux fraîcheurs ensorceleuses.

Les gardiens de la première enceinte embouchèrent leurs buccins et se mirent à en sonner à pleins poumons. Spork se réveilla en sursaut et sa main descendit vers sa taille, là où il rangeait habituellement son pistolet. Il toucha sa chair nue, ouvrit les yeux et rencontra le regard ironique de Zor. « Nous voici

(1) Des mœurs semblables sont prêtées aux Esquimaux. Comme il s'agit d'une des seules peuplades demeurées à peu près saines à la surface de notre planète, l'auteur se permet de rejeter d'avance toute accusation d'incongruité, voire d'obscénité. (N.D.A.)

bientôt arrivés, » dit le tyran. « Ce que tu entends là, ce sont les fanfares des sentinelles. »

Zor écarta les rideaux et Spork put voir, remplissant tout l'horizon, une haute muraille aux pierres cyclopéennes. Les doigts de la peur se renouèrent autour de sa gorge et il se demanda avec angoisse s'il lui serait possible, le cas échéant, d'escalader ces hautes lices. Puis les eunuques s'arrêtèrent et il discerna, en penchant la tête, une porte gigantesque plaquée d'émail et d'ivoire et des créneaux à la byzantine d'entre lesquels miroitaient les cuirasses des gardes.

« N'aie encore crainte, » dit Zor. « Jusqu'à nouvel ordre, tu es mon hôte. Si tu te donnes la peine de ramper jusqu'à cette caisse et de l'ouvrir, tu y trouveras des vêtements qui pourront certainement te convenir. »

Le sergent des fantassins vint demander à son seigneur et maître s'il désirait recevoir le salut du commandant de la forteresse, mais Zor balança sa main en un geste d'une intense lassitude. « Que l'on me mène sans plus tarder à mes appartements. Je me passerai fort bien d'écouter des phrases inutiles. »

Entre-temps, en fouinant dans le coffre de bois précieux que lui avait indiqué le tyran, Spork avait découvert une sorte de jupette émeraude qu'il jugea relativement décente, une toge canari et une paire de sandales dorées.

Le grand portail de la première enceinte s'ouvrit et les cavaliers firent danser de hautes volutes de poussière. Par les rideaux entrouverts, l'odeur suave des fleurs parvenait peu à peu aux narines de Spork et une douce torpeur le gagnait tout entier. Il lui semblait à présent que sa situation était loin d'être inextricable, le prince paraissant vouloir le couvrir de ses bienfaits. Il tourna légèrement la tête et surprit, une fois de plus, délibérément posé sur lui, le regard narquois du tyran. Maintenant sa tête se remplissait de bruissements et de murmures confus, comme si d'innombrables oiseaux voletaient et jacassaient au loin. Il y eut un mouvement preste à côté de sa main, puis, comme il cédait au sommeil, il entendit ricaner doucement la favorite de Zor.

Le cortège impérial franchit la seconde et la troisième enceintes, puis parvint, par des parterres fleuris et des espaces assaillis par une végétation démente, jusqu'au pavillon qui abritait les appartements de Son Ineffable Splendeur.

⁂

Quand Spork se réveilla, le soir ensoleillé entrait à flots par une porte-fenêtre trapézoïdale dans une vaste pièce au sol dallé. Lui-même était étendu sur une pile de couvertures bariolées et de fourrures moelleuses. Il se leva, la tête encore un peu lourde, et constata non sans gêne qu'il était toujours affublé des vêtements que lui avait gracieusement offerts le souverain. Il se dirigea vers la porte-fenêtre, rêvant d'un astronef rutilant, tombé du ciel comme le doigt de Dieu, qui le ramènerait à une vitesse supraluminique vers un monde civilisé ou, à défaut, sur une planète soumise au contrôle de la Confédération des Dix Mille Soleils.

Il atteignit la terrasse... Là, il reçut en plein visage le choc insoutenable d'une grêle ardente. Il recula de quelques pas mais un étincellement douloureux lui griffait profondément les prunelles : près de quatre cents pieds de cristal taillé le surplombaient de leur ruissellement de feu.

— « Intéressant, n'est-ce pas ? » demanda le Fige. Spork se retourna brusquement, le visage inondé de larmes. « J'ai l'impression que vous avez réussi à amadouer le prince. Kikata (c'est sa ribaude) m'a dit le plus grand bien de vous et vous a trouvé... brutal mais comestible... Je vous demande pardon, mais c'est ainsi qu'elle s'est exprimée. »

— « J'ai fait ce que j'ai pu, » dit Spork faiblement, car ses yeux le faisaient toujours souffrir.

— « Une créature versatile, ce Zor, » grinça dédaigneusement Lao. « Aujourd'hui clément, demain intraitable... un peu fou sans doute... Dans son genre un poète — décadent, cela va sans dire. Je suis venu vous rapporter votre pistolet, mais, de vous à moi, je ne m'en servirais qu'en cas de besoin extrême. »

— « Qui a construit cette tour ? »

— « Personne ne saurait le dire précisément. La populace prétend que ce sont les dieux... en fait — malheureusement — l'explication est certainement plus prosaïque, plus effrayante également. En tant que bouffon, je bénéficie d'une certaine liberté, et comme je ne cache pas mes yeux dans mes poches, j'ai découvert... Mais si vous avez envie d'en savoir un peu plus long, je viendrai vous trouver cette nuit après la fête. »

Dans les jardins du palais dominés de loin par la lumineuse silhouette de la tour de Chalamadam, l'orgie battait son plein.

Pour recevoir dignement son souverain, le gouverneur de la forteresse avait tenu à bien faire les choses (d'ailleurs, en eût-il été autrement, sa tête aurait adorné au lever du soleil une des piques triffides juchées sur la première enceinte), et Spork fut forcé de par sa qualité d'hôte d'assister à des spectacles cruels qui lui laissèrent dans la bouche un goût de sang et de larmes. Il apprit ainsi que de nombreux captifs se désespéraient dans les cachots souterrains de Chalamadam et servaient aux hideux délassements de Zor. Il se vit contraint de suivre du début à la fin l'écorchage compliqué d'un officier accusé d'avoir comploté contre l'autorité impériale. Lorsque la valetaille de mort eut livré aux gorilles vicieux de la forêt d'Arth d'appétissantes vierges sauvages, Spork se demanda avec à propos s'il arriverait jamais à quitter le sol de ce maudit planétoïde. La bouche pâteuse, il écoutait à présent un poète local chanter en vers redondants les mérites de l'empereur. A la quatrième strophe, le monarque fit un signe paresseux et deux bourreaux vinrent arracher la langue du jeune homme. « Rien n'est si ennuyeux que les mauvais poètes, » dit le tyran à Spork.

Celui-ci se demanda ce qui se produirait si on soumettait les écrivassiers fastidieux de sa planète d'origine à de semblables critères ! Plus tard, des monstres cornus et griffus qui bavaient une substance verdâtre jetèrent dans une piscine peuplée de poissons voraces ce qui restait des vierges malmenées par les gorilles. Derrière les paupières baissées de Spork, des araignées lumineuses tissaient des toiles emberlificotées. La nausée lui tordait la bouche et les entrailles. Zor, qui avait délaissé sa favorite, s'abandonnait aux caresses de filles spécialisées dans les agaceries épidermiques, et des esclaves au corps huilé lui glissaient entre les lèvres des friandises mordorées, lui versaient dans des coupes finement ciselées des breuvages excitants.

Une main brutale le secoua aux épaules. Il ouvrit lentement les yeux et découvrit qu'il était seul au centre d'une clairière, couché sur une mosaïque fantasque qu'éclaboussaient çà et là des jets d'eau iridescents. Là-bas triomphaient les sortilèges de la tour de cristal. Puis il aperçut le Fige penché sur lui. « Nous n'avons que peu de temps, » dit Lao. « La nuit touche à sa fin. Venez avec moi ! »

Ils traversèrent des boqueteaux endormis parmi des bruissements soyeux de feuillage. « N'allez pas si vite, » dit Spork dont

la tête était encore bourdonnante de vertige. Autour de lui, des arbres insolites tordaient leurs branches comme s'ils demandaient merci à quelque invisible bûcheron. « *Lao !* » Il venait de se retrouver seul dans les ténèbres et les arbres avaient refermé autour de lui le réseau complexe de leurs tentacules murmurants. Il redouta un piège et chercha son pistolet toujours dissimulé sous son encombrante défroque.

— « Ne craignez rien, » dit une voix douce dans la nuit parfumée, « ils ne sont pas dangereux. Tout au plus bizarres. On les nomme les « caresseurs »... vous allez comprendre pourquoi ! »

Spork se sentit saisi avec circonspection par des mains végétales, enveloppé d'une tendresse *énorme*, envahissante, noyé dans une brume de sensations équivoques.

— « *Oui, nous nous nommons les « caresseurs »... les « caresseurs »... Les jardins de Zor notre maître sont le vrai lieu de toutes les surprises, le sanctuaire des délices...* »

Une autre voix plus aigre cria : « Spork, *Aloysius Spork,* vous n'êtes qu'un *barbare...* Que vous vous trouvez loin du bout de vos peines ! »

— « *Lao !* »

Il se laissait submerger par le plaisir, l'amical environnement des arbres. Sa terrible solitude s'était envolée comme une migraine !

Mais une voix hurla du fond de sa poitrine : « Pris au piège comme un moineau dans la glu ! » Et il posa une main tremblante sur la crosse de son arme.

— « Ne tirez pas, imbécile, » cria Lao. Spork sentit qu'on lui arrachait brutalement le pistolet. « En arrière ! Par ici ! » hurla le Fige.

Puis l'enchantement se brisa et les arbres, redevenus silencieux, laissèrent retomber leurs branches. « Venez maintenant... » Encore tout abasourdi, Spork suivit son guide à travers les bosquets de Chalamadam.

— « Rendez-moi mon arme, à présent, » dit-il quand il eut repris ses esprits. Docile, le Fige lui tendit le pistolet, délicatement, entre le pouce et l'index. Ses yeux rouges luisaient dans la nuit comme ceux d'un animal. « Je n'ai pas la chance d'être nyctalope... comme vous, » dit Spork. Lao haussa les épaules.

Ils se trouvaient au pied de la tour.

— « Mon frère, » déclara le Fige, « l'univers est le lieu de tous les secrets mais le cosmos n'a jamais su faire la part des choses, choisir entre l'horreur et la merveille. Ainsi comme l'a dit l'un de vos poètes : « L'horrible est beau et le beau est horrible. » Vous vous demandez si cette tour est l'œuvre des hommes ou des dieux, et de quels dieux. »

Une esplanade circulaire limitée par l'orée des boqueteaux entourait le pompeux édifice qui baignait tout entier dans une clarté spectrale. « Il va nous falloir trouver la porte à présent. »

Tout d'abord l'édifice de cristal ne dévoila pas le moindre interstice, comme s'il se fût agi d'un seul bloc fiché dans le sol. Spork suivit Lao, une main sur les yeux, chancelant sous les impitoyables assauts de la lumière. Le bras du Fige se glissa sous le sien et il se laissa guider en aveugle. Puis, tout soudainement, il se crut aspiré par un irrésistible courant d'air dans un couloir où soufflaient des vents violents.

Il rouvrit les yeux : *il se trouvait à l'intérieur de la tour et le Fige avait disparu !* Lao ! ! ! Sa voix ne rencontra que les échos de la tour. Et voici qu'il se tenait debout dans un immense tuyau d'orgue où hurlait la mélodie atonale sifflée par les poitrines de vents discordants. *Lao !* Il allait mourir et descendait peu à peu jusqu'au tréfonds de l'angoisse, le long d'un interminable cylindre vissé dans la terre...

Au-dessus de lui, terriblement lointaines, une poignée d'étoiles brillaient. Il tomba à genoux, sentit un souffle brûlant lui balayer la face : à quelques pas il y avait un puits béant. Il s'en approcha en rampant, vaincu, plus fasciné que terrifié, se pencha et regarda en pleurant dans la bouche même de l'enfer :

A une insondable profondeur pulsait une masse gigantesque, soumise à une perpétuelle ignition. Il crut, espéra tout d'abord qu'il contemplait les laves d'un volcan ou peut-être le noyau liquide de la planète, mais il se rendit bientôt compte que ce qu'il voyait n'était rien d'autre que les soubresauts d'un être vivant, d'une créature incommensurable qui respirait par le truchement de la tour de cristal.

Il se pencha davantage : *lentement des doigts de feu vivant se formaient, ébauchaient des gestes ; de l'insondable profondeur de la terre montait la main de la mort !*

Spork, enfin, se mit à hurler. Se lever, maintenant, se lever, s'enfuir. Mourir de la main de chair des valets du tyran puisqu'il

avait percé le secret de la tour ! Du triste Xanadu bâti sur des fondations de soufre et de feu, de mort et de damnation ! La griffe de magma, la main de lave, grimpait à une allure stupéfiante vers son visage empourpré, et il sentit ses cheveux s'enflammer spontanément. Deux masses brutales s'abattirent sur ses épaules, le tirèrent en arrière, et il retrouva sur ses joues la fraîcheur apaisante du vent.

Rassurante, la voix de Lao dit : « Venez ! » Mais ses jambes refusèrent de le porter davantage, et il lui semblait que jusqu'à la fin des fins, chaque fois qu'il ouvrirait les yeux, il verrait, immense et flamboyante, une poigne de feu tendue vers son visage.

« Venez ! » Le Fige devait posséder des forces insoupçonnées car il parvint à le remettre debout, à le faire avancer en chancelant vers la muraille de cristal. Puis, sans savoir comment, Spork retrouva l'air libre, le couvert de la forêt, le bruissement des arbres.

— « Fais-moi sortir d'ici, » dit-il au Fige, « avant que je devienne fou ! »

— « Et où iras-tu ? » demanda posément Lao, le tutoyant pour la première fois. « Dis, imbécile, où donc iras-tu ? »

Spork se mit à sangloter. Un astronef s'envola, se réfugia dans les ténèbres rassurantes de l'éther sidéral, vogua vers des planètes sans histoires, des mondes dénués de mystère.

Sans mot dire, ils traversèrent le bois peuplé d'arbres affectueux mais qui demeurèrent cette fois dans une stricte immobilité, retrouvèrent les palais enfouis dans les massifs de fleurs. Spork était en proie à une fièvre violente et il fallut que son compagnon le soutînt, le menât presque inconscient jusqu'au pavillon qui lui avait été assigné par le tyran. Là, il l'abandonna à un sommeil agité, entrecoupé de crises de délire.

Le matin insouciant dora les coupoles et les dômes des palais, fit scintiller la tour comme une gemme taillée par l'orfèvre des dieux, caressa les jets d'eau et les fontaines éparpillées parmi les boqueteaux tranquilles. Sur les murailles d'enceinte, des sentinelles épuisées attendaient la relève. Infatigables, les cavaliers au visage de chitine patrouillaient entre les remparts à la recherche d'éventuels assassins.

Dans la pièce qui lui avait été dévolue, Spork dormait d'un sommeil si profond qu'il ressemblait à la mort, et les rêves qu'il

rêvait le brûlaient comme le soufre de l'enfer. Assis sur la terrasse, le visage caressé par le soleil levant, Lao se perdait dans d'impénétrables songeries. Entre ses lèvres, une cigarette droguée achevait de se consumer. Ses jambes maigres, glabres comme un derrière d'enfant, gisaient sur le dallage, indépendantes de son corps, et ses sandales au cuir craquelé traînaient à quelques pas de là.

Quant au tyran, il reposait dans son palais, calme, sans rêves.

6. FUIR !

SPORK, enfin, se réveilla. Dans sa tête tonnait encore toute une artillerie démoniaque. Il avait combattu des chimères, erré dans des labyrinthes de vents et de clameurs, échappé de justesse à des mains de feu jaillies des abîmes de la terre, courant à ses trousses comme autant de chiens enragés pétris de lave, de haine et de fumée.

— « Te voici réveillé. Ce n'est pas trop tôt, » soupira le Fige, et il catapulta par-dessus la balustrade ce qui restait de sa cigarette de *lé*.

Spork se tourna sur le côté et sentit quelque chose de dur lui meurtrir le ventre. Il se souvint : le pistolet. Un colifichet, à présent qu'il connaissait le secret de la tour. « Dis-moi, » balbutia-t-il, « cette chose de feu, là-bas, qu'était-ce ? »

— « Cette chose de feu ? »

— « Je t'en supplie, tu sais bien puisque tu... »

— « Tu as vu l'*empereur de Zor*. Je veux dire que tu as entrevu l'âme de cette planète. L'empereur que tu connais *est le fils de cette masse bouillonnante*. Ecoute ! Est-ce que tu t'es déjà posé cette question : pourquoi diable les planètes existent-elles ? Et, si elles existent, *pourquoi engendrent-elles sempiternellement la vie ?* Et, si elles engendrent immanquablement la vie, *cette vie ne leur est-elle pas directement subordonnée ?* Le tyran *est* la planète de même que la planète *est* le tyran ! Cette symbiose merveilleuse garantit ainsi la pérennité de la tyrannie... Mon explication, pour embrouillée qu'elle soit, te suffit-elle ? J'en doute car tu es d'une race trop jeune... ou déjà trop vieille pour comprendre. »

Lao alla ramasser ses sandales. « J'aurais voulu faire quelque chose pour toi... J'ai quelques complicités à Zor. »

Mais Spork n'écoutait plus ; il lui semblait que son encéphale s'était transformé en lave et coulait par ses narines, lentement, le vidant peu à peu de toute substance, de toute vie. Et le grand soleil qui entrait par la terrasse ne pouvait lui apporter aucun réconfort.

Lao se remit à fumer, regardant son compagnon d'un air consterné. « J'essayerai de te cacher... Un vaisseau fige finira bien par se perdre dans ces parages. C'est tout ce que je puis faire pour toi... »

Spork cependant demeurait prostré sur sa couche et tremblait de tous ses membres, tandis que Lao soliloquait en regardant fixement dans l'air bleu du matin. Le soleil coulait en larges traînées pourpres sur les montagnes mal réveillées et, d'entre les bosquets fleuris, se mouvait l'argent des jets d'eau. Le Fige soupira, exhalant deux cercles de fumée rigoureusement circulaires.

La porte vola hors de ses gonds, un vent de métal souffla. Instinctivement Spork referma sa main sur la crosse du pistolet. Maintenant la pièce était remplie de l'éclat des armures et le soleil faisait luire des lames courbes. Cinq fantassins au visage impénétrable, des mains se tendant, des cris, des ordres. Spork, sans réfléchir, appuya sur la détente et la tête de l'un des gardes noircit comme un fruit pourri, coula sur ses épaules, masse spongieuse, gelée infecte. Le pistolet sautait comme un lièvre au creux de sa main tandis qu'il se frayait un chemin dans la soldatesque. Dans le vaste couloir où retentissaient des appels, ses pas réveillèrent des échos caverneux.

Dehors, les arbres basculèrent dans le soleil. Des oiseaux crièrent. Les fontaines jacassaient. Tout était calme.

Il marcha dans la gloire de cette journée débutante, dans ce paradis se nourrissant de la sève même de l'enfer, se hâtant vers l'abri de la fûtaie. Et, à l'instant où il disparaissait sous le couvert des arbres, une flèche vint frôler sa joue, alla froisser le feuillage sonore. L'ombre de la forêt le recouvrit, lui offrit son amical bruissement : les branches se déroulèrent, griffèrent languissamment ses cheveux. Il lui sembla que le sous-bois se peuplait de présences fraternelles, d'ectoplasmes diserts qui lui chuchotaient des paroles encourageantes. Plus tard, il parvint à la lisière de la forêt minuscule dont il écarta précautionneusement les haies vives : des cavaliers aux yeux à facettes mirant un soleil bleu l'attendaient au pied de l'enceinte de cristal. La vanité de sa tentative lui apparut à nouveau en pleine lumière, mais il ne put s'empêcher d'admirer ces prodigieuses machines de guerre vivantes, ces centaures incor-

ruptibles et cruels. Il longea l'orée du bois, demeurant constamment sous les frondaisons et sans perdre de vue la muraille miroitante dont le sommet était pourvu d'un chemin de ronde. Derrière ce rempart titanesque, il y en avait deux autres tout aussi hauts, tout aussi bien gardés. La tentation était forte de se laisser capturer, de plaider sa cause auprès de Zor. Mais il se souvint de l'officier écorché et regretta amèrement le coup de folie qui l'avait incité à suivre le cortège impérial. Sur ces entrefaites, il atteignit une zone où les arbres touchaient presque la muraille de cristal.

Un brusque remue-ménage se produisit près de son oreille droite et Spork, sans réfléchir, pressa la détente de son brûleur. Un oiseau rutilant venait de prendre son envol d'entre les basses branches d'un arbre couleur d'ébène. Quelques rameaux consumés jaillirent en tous sens, chassant vers le ciel un tintamarre de volatiles effrayés. Craignant d'avoir attiré l'attention des gardes, il se rua en avant, vers la muraille où il avait cru distinguer un escalier menant au chemin de ronde. Mais à peine avait-il franchi quelques mètres de poussière chaude qu'une galopade furieuse ébranla la terre sous ses pieds. L'enceinte cristalline toute proche se mit à onduler comme une ceinture vivante, cracha des guêpes d'argent vers sa silhouette dérisoire, et il comprit alors que la muraille se défendait contre les intrus par des décharges de cristaux aigus comme des carreaux d'arbalète. Un caillou gemmé s'enfonça dans son épaule et le sang coula le long de son biceps.

Comme il tombait à genoux, un cavalier vint s'incruster dans la lumière. Monstrueux, un guerrier de chitine se pencha sur lui : la pique, comme un dard d'insecte géant, lui broya les côtes, lui fouilla la poitrine, lui déchira le cœur.

La dernière vision que Spork emporta au loin, ce fut l'énorme masse vacillante de la tour de Chalamadam.

7. LE FEU DES DIEUX

LES étoiles brillaient. L'étroite portion de ciel qu'il entrevoyait en était envahie comme d'un essaim d'abeilles indolentes. Il était mort et le savait. Il était mort et pourtant ses yeux devinaient un trou circulaire où naviguaient des constellations. Il ignorait où il se trouvait mais il se souvenait que la lance du cavalier lui avait défoncé la poitrine et crevé le cœur : il était mort. Il s'appelait Spork, naufragé dans le cosmos. Mort. Et pourtant

vivant. Il avait été jeté au fond d'un puits et il contemplait les étoiles. Mais étaient-ce bien les étoiles et l'univers se bornait-il à un entonnoir lumineux, infranchissable ?

Alors son esprit s'alluma comme une lampe et il comprit qu'il se trouvait dans la tour de Chalamadam. Il sut qu'un jour le tyran mourrait et qu'il sortirait alors de la bouche de lave de la matrice planétaire, qu'il monterait sur le trône et qu'il régnerait sur Zor, qu'il *deviendrait Zor, et l'homme et la planète.*

Il brûlait.

Il brûlerait longtemps ainsi, dévoré par l'impatience. Voué à l'attente. Il leva une main de feu et palpa les bords de sa prison.

Au-dessous de lui grondaient des cataractes de matière en fusion. Alors il se laissa bercer par le scintillement du cristal et se résigna gravement à son immortalité.

FICTION SPECIAL

BON DE COMMANDE

à adresser aux

Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Fiction Spécial :

- ☐ 12 — S.F. MADE IN FRANCE
- ☐ 14 — HISTOIRES MACABRES
- ☐ 15 — HISTOIRES STELLAIRES
- ☐ 16 — GRANDS CLASSIQUES DE LA SCIENCE-FICTION - (1ère série)
- ☐ 17 — GRANDS CLASSIQUES DE LA SCIENCE-FICTION - (2ème série)

Chaque volume : 6 F *(Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)*

Nos 16 et 17 - 7 F

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

(rayer les mentions inutiles)

BRUCE

McALLISTER

La tortue de mer

Bruce McAllister est un jeune auteur américain qui fit il y a sept ans (il en avait alors seize) des débuts remarqués dans la science-fiction. Sa première nouvelle, Les visages du dehors, *parut dans le numéro 3 de la nouvelle édition de* Galaxie. *On put en lire ensuite d'autres dans la même revue :* Chasseurs d'hommes *(n° 28),* Dieux des ténèbres et de la lumière *(n° 47). Puis, pendant plusieurs années, Bruce McAllister abandonna la littérature pour se consacrer à l'étude des beaux-arts, avant de revenir il y a deux ans à ses premières amours (voir* Question de vie : Galaxie *n° 70). Ce qu'il écrit aujourd'hui semble fortement influencé par l'école anglaise telle qu'on l'a vue s'incarner dans les pages de* New Worlds. *On aura donc ici un spécimen de ce que peut faire la New Thing d'un thème aussi bateau que celui du dernier-humain-sur-Terre-après-un-cataclysme.*

P. H.

TROIS ans auparavant, Edna Waverly Paulson trouvait paradoxal que le « dernier homme sur terre » soit une femme ; maintenant, l'ironie de la situation s'était usée et elle s'y était habituée. Plus encore : en l'espace de trois ans, elle avait cessé, grâce à ses efforts incessants, d'être le dernier être humain — elle était devenue un millier de personnes et n'avait pas le temps de se morfondre sur sa solitude.

Les indices de l'existence de ces mille personnes étaient partout présents. Quatre pièces de la maison de briques jaunes sur laquelle Edna avait finalement jeté son dévolu pour en faire son foyer étaient réservées aux fruits de son travail : un théâtre de marionnettes avec tous ses personnages, des vases, des statuettes, des paysages, des marines, des nus d'elle-même exécutés à l'aide d'une glace, des nouvelles, des romans, des sketches publicitaires, des livres pour enfants, cinquante-sept poèmes, un unique scénario de télévision. Tout cela était l'œuvre d'Edna. Il y avait des plans de maisons de rêve, des croquis de mode à l'encre et à l'aquarelle, des projets d'écoles maternelles, de collèges et d'université conçus et réalisés par elle-même ; un poste de radio, un téléviseur, une pendule reconstitués à partir des pièces soigneusement démontées de postes de radio, de téléviseurs et de pendules. Ce n'était pas tout. Derrière la maison de briques jaunes qu'elle avait choisie à cause de son puits profond s'étendait le plus grand potager qui était en même temps le plus grand jardin d'agrément du monde. Edna savait que c'était le plus grand. Ce qu'elle faisait était toujours ce qu'il y avait de mieux, et elle faisait tout. Quelques minutes après qu'Edna-peintre eut nettoyé ses pinceaux et vidé le verre de térébenthine, Edna-fleuriste sortait par la porte de derrière pour cueillir des chrysanthèmes frais, de grands chrysanthèmes blancs à la corolle léonine, qu'elle déposait sur le seuil avec un mot écrit au stylo-bille rouge, sur un morceau de papier jaune. Edna-ménagère s'en emparait aussitôt pour les disposer dans un vase d'aigue-marine qu'Edna-potière avait façonné deux ans plus tôt.

Le simulacre n'aveuglait pas Edna, et elle en était fière. Elle savait que son mari ne rentrerait jamais le soir pour voir ses chrysanthèmes, assister à son spectacle de marionnettes, s'asseoir devant son téléviseur. A présent, cela n'avait plus vraiment d'importance. Ce qui comptait, c'était que rien ne s'arrête. Edna-jardinière enlevait le chiendent et les chardons qui envahissaient les plates-bandes ; Edna-fleuriste coupait les fleurs et les livrait ;

Edna-ménagère les plaçait dans les vases qu'Edna-potière fabriquait par douzaines ; Edna-peintre les reproduisait à la peinture à l'huile ou à la peinture à l'eau ; Edna-collectionneuse achetait les toiles qu'Edna-décoratrice-ensemblière accrochait sur le mur d'un blanc éblouissant du living, et quand elle se donnait un coup de marteau sur les doigts en essayant d'enfoncer le clou, Edna-docteur enduisait l'ecchymose de bacimycine et faisait un pansement. Ce monde, elle le savait, était une Amazonie où il n'y avait pas de place pour les hommes mais elle n'oubliait pas Joe pour autant et elle se rappelait les deux années, les plus belles de sa vie, pendant lesquelles son mari avait exercé les fonctions de maire de San Diego.

Edna ne savait pas ce qui était arrivé. Elle en était encore réduite aux conjectures quoiqu'elle eût des soupçons qu'un certain nombre d'indices corroboraient. Avant d'avoir exploré les fonds marins à bord de la bathysphère *Monaco*, elle avait lu dans l'*Union* des articles à propos de la « bestiole », un virus mutant capable de s'introduire dans les ganglions nerveux des animaux supérieurs et de tuer ses victimes en l'espace de quelques secondes. Si jamais ce virus se répandait sur la Terre, disait la gazette, tous les vertébrés seraient anéantis en quelque chose comme soixante-douze heures et ces micro-organismes eux-mêmes mourraient à leur tour au terme de ce délai. Edna avait trouvé que c'était terriblement court pour une annihilation globale et elle ne savait toujours pas si la « bestiole » était responsable de sa solitude actuelle. Les savants des trois grandes puissances, avait-on laissé entendre, avaient constitué d'importants stocks de ce virus ; c'est pourquoi cette hypothèse paraissait être la seule plausible : plus un seul animal d'une taille supérieure à celle d'un insecte n'était en vie.

La première fois qu'Edna avait parcouru les artères de San Diego après avoir regagné la terre ferme, des cadavres d'hommes, de femmes, d'enfants, de chiens et de chats gisaient partout, aux coins des rues, sur les trottoirs, dans les voitures, dans les caniveaux. Elle avait remarqué que les oiseaux morts étaient beaucoup plus rares. Maintenant encore, elle se demandait si des poissons avaient survécu ainsi que des baleines, des marsouins, des phoques... Pendant la première année, elle avait cherché à le savoir en surveillant la mer depuis les quais ou dans la baraque blanche de la garde côtière de Point Loma. Mais jamais la moindre flèche d'opale n'avait jailli d'entre les piliers, jamais la moindre bonite

n'avait fait bouillonner les eaux, jamais elle n'avait entr'aperçu au large le sombre miroitement d'un dos de baleine ni repéré une tortueuse formation de phoques. Il y avait des mois qu'elle ne s'était rendue sur le rivage mais, chaque jour qui passait, elle se promettait qu'Edna-potière irait sous peu jusqu'au môle pour lancer une ligne appâtée d'un ver, d'un bout de fromage ou d'un morceau de pain. Un repas de poissons — s'il existait encore des poissons — romprait heureusement la monotonie de son régime à base de conserves. Mais il lui faudrait commencer par lire des manuels de pêche de même qu'elle avait lu des ouvrages traitant d'architecture, de céramique, de dessin, d'horticulture et de bien d'autres choses encore pour la documentation de ses mille compagnes. Elle finirait même par fabriquer une voiture et par édifier une maison.

Et, un jour, elle construirait aussi un bateau, songeait-elle avec enthousiasme. En un sens, la mer lui faisait encore peur — de la même façon équivoque qu'elle lui faisait peur depuis son enfance — mais sa frayeur était en voie de s'estomper. Il lui était fréquemment arrivé de penser au cours de ces trois années que sa peur venait de la contemplation de cette immensité vide qui accentuait son isolement. Mais pour que le monde soit au complet, il fallait une Edna-constructeur de bateau. Et une Edna-pêcheuse de homards. Et une Edna-garde-côte.

La dernière embarcation à bord de laquelle elle était montée avait été le hors-bord 5 CV remorqué par la *Laguna*, le navire-mère du *Monaco*. La *Laguna* avait à son bord, outre la bathysphère qu'elle transportait, quatre photographes, quinze hommes d'équipage, un homme-grenouille et Edna en personne le jour où elle avait plongé au large de San Diego. C'était à cette excursion dans les profondeurs qu'elle devait d'être encore en vie : la densité des « bestioles » était moindre dans la réserve d'air fonctionnant en circuit fermé de la bathysphère. Cela l'avait sauvée. Elle n'avait plus qu'un souvenir flou de cette journée qui avait transformé le monde ; elle avait trop de travail pour s'abandonner aux réminiscences et la mémoire du dernier jour où elle avait vu un autre être humain vivant s'affaiblissait.

Edna Waverly Paulson avait rallié la bathysphère en compagnie de Randy Askolph, un plongeur aux cheveux frisés employé aux Laboratoires Electroniques de la Marine à Point Loma. Joe, son mari (« le meilleur maire qu'a eu San Diego depuis 1945 », disait l'*Union*), avait manifesté avec sa bonhomie habituelle sa désap-

probation devant le projet d'Edna mais celle-ci avait insisté : l'épouse d'un maire devait être informée et avoir de l'expérience, surtout dans les domaines intéressant directement la ville qu'administrait son propre mari. Le bathyscaphe *Trieste* — appareil de plongée ressemblant beaucoup à un sous-marin — venait d'entrer à San Diego avec, à son bord, le célèbre cinéaste Jacques Cousteau et il avait été mis en cale sèche dans le bassin des Laboratoires. L'illustre Français devait prendre la parole à un congrès scientifique. Edna avait vu des photos du bathyscaphe — une espèce de gigantesque boule de bowling jaune munie de deux « ailes » tronquées — et elle voulait jeter un coup d'œil sur le fond de l'océan. Elle ne tenait pas nécessairement à descendre jusqu'aux grands fonds du Pacifique : n'importe quel fond océanique ferait l'affaire, du moment qu'elle prendrait place dans le bathyscaphe.

— « En tant que femme du maire, » avait-elle répété maintes et maintes fois à Joe, « je dois participer aux événements importants de la ville. Pas seulement les événements mondains : les événements scientifiques aussi. Les Laboratoires de la Marine ont beaucoup d'importance pour San Diego et Cousteau est une personnalité internationale. Il convient que je montre de l'intérêt pour ce qui se passe. Aussi, j'aimerais beaucoup effectuer une plongée à bord du *Trieste*. » Joe avait maugréé maintes et maintes fois, ce qui ne l'avait pas empêché de passer de quinze à vingt coups de téléphone pour satisfaire le caprice d'Edna. Mais le *Trieste* n'était pas disponible pour l'instant et, par ailleurs, une plongée pour Edna seule était beaucoup trop onéreuse. Ce fut du moins ce que les autorités compétentes répondirent.

En définitive, Edna avait dû se contenter de la bathysphère, appareil de plongée relié par un câble au bateau-mère qui contrôlait ses évolutions. Elle ne bénéficiait pas de l'autonomie du *Trieste*, mais était plus moderne : elle était équipée de réservoirs d'air de grande capacité et les stocks de vivres et d'eau potable qu'elle pouvait contenir étaient suffisants pour assurer la survie de deux passagers pendant quinze jours, précautions prises dans l'éventualité d'une rupture de câble. Mais les câbles des bathysphères ne se rompaient jamais et on y était encore plus en sécurité que dans les bathyscaphes.

Quand Edna et Askolph, son « chauffeur », se furent installés, on fit descendre lentement la *Monaco*. Edna aurait voulu que Joe fût à bord de la *Laguna* pendant la plongée mais cela

n'avait pas été possible car le maire avait une séance de travail avec des représentants du gouvernement mexicain. En tout cas, songeait-elle, cinq reporters étaient là qui attendraient son retour à la surface.

Tandis que la bathysphère s'enfonçait dans les profondeurs, Edna se disait que si elle avait des tendances à la claustrophobie, c'était le moment pour elles de se manifester. Les voyants lumineux, les cadrans, les parois métalliques étaient oppressants et elle avait l'impression que des mâchoires se refermaient sur son esprit ; mais elle se maîtrisait pour ne pas se plaindre devant Askolph qui avait apparemment l'habitude de ce genre de choses. Bientôt, tous deux, le visage collé contre l'épais hublot de verre, étaient perdus dans la contemplation du fond océanique où se déployait la dentelle des algues, où les poissons fusaient comme des éclairs.

Au bout de quelques minutes à peine — Edna, tout du moins, n'avait pas le sentiment que cela avait duré plus longtemps — la remontée commença. Soudain, la bathysphère s'immobilisa et ce fut la longue attente imprévue. Douze heures... vingt-quatre. Edna et l'homme-grenouille comptèrent une journée. Puis deux. Puis trois. Askolph ne négligea rien mais toute communication avec la surface était interrompue et force lui fut d'admettre qu'un incident très grave avait eu lieu, qu'ils étaient pris au piège. Edna renonça à fermer les yeux devant la réalité et accepta la peur qu'entraînait le fait d'admettre la vérité. Il y avait de l'eau potable et, chose plus importante encore, son compagnon l'informa que les réservoirs contenaient assez d'air pour tenir quatre-vingt-huit heures. Malheureusement, on avait omis de garnir le garde-manger. Il faut dire, essaya d'expliquer le plongeur, que le *Monaco* avait dû être préparé en toute hâte et dans la plus grande confusion. Edna réalisa la folie de cette expédition qu'elle avait exigée, d'autant plus que l'exiguïté de l'habitacle et l'effroi qui l'étreignait aggravaient encore les choses. Elle se mit alors à pleurer et Askolph se lança dans un long et frénétique discours pour tenter de s'excuser, mais Edna continua de sangloter tellement elle avait faim. Devant cet échec, l'homme-grenouille renonça à ses tentatives de consolation et le silence s'appesantit à l'intérieur de la bathysphère, brisé seulement par les gémissements d'Edna.

Quand il ne resta plus que pour deux heures d'air respirable, Askolph prit une décision et, trois ans plus tard, dans sa maison de briques jaunes, quand elle pensait à ce courageux garçon, Edna sentait ses yeux la picoter comme si elle était au bord des larmes.

Sans matériel, sans même une combinaison de plongée, il gagna le compartiment d'évacuation, referma la porte étanche entre Edna et lui, et sortit de la bathysphère avec juste ce qu'il fallait d'air dans ses poumons pour atteindre la surface. Il parvint à rallier la *Laguna* et réussit même à remettre en marche les treuils assurant la remontée du *Monaco*.

Après qu'Edna eut ouvert l'écoutille de sortie et eut retrouvé la sécurité relative du pont de la *Laguna*, elle constata qu'Askolph avait cessé de vivre : son bras émergeait de l'entrebâillement de la porte de la chambre de décompression. Sans avoir besoin de se documenter dans un livre, elle comprit qu'il était mort du mal des caissons, mort dans d'horribles souffrances avec des « bulles dans le sang » pour être remonté trop vite.

Malgré ses quarante-cinq ans, elle se hâta de prendre place dans le petit canot amarré à la poupe de la *Laguna* et elle parvint à lancer le moteur au vingt-troisième essai. Tous les membres de l'équipage et les cinq photographes étaient morts mais le ciel était si bleu et la masse lointaine de San Diego, perdue dans la grisaille, paraissait si normale que, pendant le voyage, Edna ne pensa pas un seul instant aux « bestioles ». Même devant le spectacle des rues de la ville jonchées de cadavres en voie de putréfaction elle ne se posa aucune question : elle n'éprouvait qu'une violente nausée. Elle ne se rendit compte qu'elle avait faim que deux heures plus tard lorsqu'elle s'écroula, évanouie, sur le perron de sa maison sans se douter que le corps de son mari gisait à moins de dix mètres d'elle.

Et quand, enfin, les questions jaillirent dans son esprit, elle préféra en ignorer beaucoup. Elle s'abstint de chercher ses deux filles qu'elle savait mortes et en train de se décomposer quelque part du côté de l'Université de Californie, à Westwood.

Edna-peintre reposa son crayon nº 3 et leva les yeux de la toile dressée sur le chevalet pour les poser sur le miroir qui lui renvoya l'image d'un visage marqué. L'esquisse semblait prête : les lèvres étroites, les yeux en amande, le grand front, les ondulations des cheveux oxygénés, coupés courts, était suffisamment indiqués sur l'ébauche. La virginale blancheur de l'enduit et les arabesques à la mine de plomb attendaient maintenant la pâte qui leur donnerait corps.

C'était l'heure, pour Edna-psychologue, de se mettre au travail. Elle reconnaissait volontiers que sa compétence en ce domaine ne dépassait pas, en réalité, celle d'un étudiant de première année. Elle se rappelait quelques vagues notions apprises au collège l'espace d'un semestre mais elle ne doutait pas que la lecture intensive de Freud, de Jung, de Rogers, de Mazlow et d'une demi-douzaine d'autres auteurs de base ferait merveille.

Une seule journée passée à étudier Freud avait déjà eu un intéressant résultat. Elle avait commencé la veille une mince brochure intitulée *La Psychologie de Freud*, et les chapitres consacrés aux rêves et à la sexualité lui avaient remis en mémoire l'unique synopsis de télévision qu'Edna-écrivain avait rédigé l'année précédente. L'idée de ce scénario avait eu pour origine un rêve qui l'avait réveillée les yeux mouillés de larmes salées, ce qui l'avait surprise.

Edna-psychologue ignorait encore pourquoi la lecture de ces chapitres lui avait fait penser au rêve en question mais elle s'était promis de connaître la réponse avant la fin de la semaine. Tout ce qu'elle savait, c'était l'obscure émotion que lesdits chapitres avaient suscitée en elle — la même émotion qui, un an plus tôt, l'avait conduite à écrire ce scénario. Aussi s'imposait-il de le relire immédiatement. Toutefois, elle avait décidé d'attendre le lendemain afin qu'Edna-jardinière, Edna-peintre et Edna-ménagère puissent, elles aussi, accomplir leurs tâches. Mais, vingt-quatre heures durant, cette obscure et sirupeuse émotion n'avait cessé de la tarauder, ne lui accordant pour la première fois un répit qu'au moment où, délaissant son crayon, elle se leva de son tabouret pour aller chercher le manuscrit.

Ce fut dans la première réserve — autrefois, la chambre d'un petit garçon comme l'indiquait son papier mural orné de cowboys et d'Indiens, mais qui n'était plus désormais qu'une pièce poussiéreuse où les cartons bourrés d'œuvres dues à la plume d'Edna-écrivain s'entassaient comme les blocs d'un jeu de construction oublié par un bébé géant — qu'elle découvrit cet unique scénario écrit après qu'elle eut longuement étudié à la bibliothèque publique des articles du *Writer's Digest* sur la technique des adaptations pour la télévision.

Edna-psychologue se plongea avidement dans sa lecture, tournant nerveusement les pages de ses doigts tachés de peinture et de terre qu'elle ne voulait pas voir quand elle était Edna-psychologue ou Edna-ménagère.

LA TORTUE DE MER
par
Edna Waverly Paulson

Première note à usage personnel : Les conditions climatiques propres au monde envisagé nécessitent la personnification et la déification d'objets inanimés ainsi que l'humanisation d'un reptile aquatique primitif.

Seconde note à usage personnel : Le terme « pulsion » utilisé ci-dessous indique une courte unité de temps ou une pause dans la durée d'une perception.

PLAN D'OUVERTURE — L'OCÉAN

Brisant la surface lisse de l'Océan, Qui domine l'horizon, se dresse un EDIFICE de briques rouges culminant à six mètres dont l'une des faces affronte la furie du SOLEIL acromégalique de l'après-midi, Soleil que Son propre métabolisme impatient a récemment hypertrophié. (Note complémentaire : les calottes glaciaires ont fondu mais cela n'a rendu l'Océan ni plus froid ni moins salé pour l'héroïne.) Comme la terre submergée sous l'Edifice s'est radicalement stabilisée, celui-ci s'est incliné en arrière, ce qui a créé une parfaite plage de briques faisant face au Soleil. TRAVELLING AVANT sur la plage de briques jusqu'à ce que la caméra cadre (premier plan, centre) l'œil étincelant, environné par des friselis d'eau glauque, d'une TORTUE DE MER suffocante, à moitié sortie de la Mer pour reposer ses nageoires antérieures exténuées sur les briques sèches les plus proches. TRAVELLING ARRIÈRE pour avoir dans le champ : 1) la Tortue qui oscille doucement au gré des Vagues ; et 2) le cou de la Tortue qui se balance de bas en haut, parallèlement à la pente de la plage de briques.

Contre-champ pour donner le POINT DE VUE DE LA TORTUE, ce qu'elle perçoit tandis que les ondes de chaleur émanant de la plage de briques commencent de frémir plus agréablement devant ses yeux en boutons de bottine. Pendant DIX PULSIONS, on entend un crescendo de MUSIQUE DOUCE : en partie les caprices fantasques d'une flûte douce, d'un triangle et d'une trompette ; en partie les sonorités rassurantes et mélodiques de bulles semblables à celles qu'émet un nageur en plongée sous-marine ; en partie le rythme lointain des vagues caressant un rivage sablonneux. EN SURIMPRESSION au rayonnement calorique des briques, on ENTEND la musique se fondre pour devenir la VOIX de l'EDIFICE :

EDIFICE
(ton un peu détaché mais nullement froid ;
s'exprime par de faibles halètements
qui ne sont pas différents de ceux de la Tortue)
Je ne suis pas ton île.
Respire. Mais tu es la
bienvenue. Respire. Monte plus
haut et respire l'air. Respire.

Plan de la TORTUE et de l'EDIFICE. La Tortue soulève lentement ses nageoires avec des gestes saccadés qui sont ceux de la nage. Ses membres squameux scintillent comme des mosaïques religieuses médiévales aux incrustations d'or tandis qu'elle se hisse de brique en brique et s'approche d'une plaque de bronze où l'on peut lire : *Résidence de Sepana Beach.* Après UNE PULSION, la caméra change d'objectif et CADRE l'œil de la Tortue. On ENTEND la VOIX de l'EDIFICE.

EDIFICE
(toujours de faibles halètements
qui paraissent maintenant ironiques)
Le métal cogne, brûle tes jambes.
Respire. Avance vers la brique
plus fraîche qui ne glisse pas.
Respire.

LA CAMÉRA S'ÉLOIGNE LENTEMENT et l'on voit la Tortue prendre appui sur sa nageoire antérieure droite, pivoter de près de 180° et quitter la plaque de bronze. Aussitôt, elle se met à fouiller énergiquement la brique dure de son bec antique, la caresse de ses membres supérieurs dans un mouvement de fouissage insistant, et chaque caresse est plus énergique que la précédente. On comprend qu'elle croit être en train de creuser un trou pour pondre ses œufs qui doivent être enterrés sur la plage. TRAVELLING AVANT. La caméra cadre sur les CLOQUES qui ont bourgeonné sur son cou et se sont multipliées sous la chaleur du soleil. Plan fixe. La VOIX de l'EDIFICE s'élève :

EDIFICE
Reste. Respire. Redresse
la tête. Respire.

TORTUE

Je respire mais le nouveau
soleil m'accable, me brûle
les jambes, me brûle le cou.
Je respire mais ma carapace
est chaude. Je respire avec
la même aisance qu'avant.
Il faudrait maintenant que je
fuie cette chaleur mais je
ne peux pas...

TRAVELLING ARRIÈRE RAPIDE. La caméra garde la Tortue dans le champ. Plan fixe de PLUSIEURS PULSIONS, puis PANORAMIQUE VERTICAL SUR LA PENTE DE L'EDIFICE DE BRIQUES. PLONGÉE. Une masse sombre rampe vers la caméra. C'est le museau tressautant de la Tortue. Son bec semblable à la gueule d'un poisson s'ouvre et se referme spasmodiquement. On ENTEND sa voix :

TORTUE

(les mots rauques s'achèvent
en halètements presque inaudibles)
Sous la chaleur de ma carapace...
(PULSION : une pause)
Je suis trop vivante pour te quitter.
(PULSION)
Au fond de moi, il y a quelque
chose qui attend de voir le soleil.

Gros PLAN des méats respiratoires de la Tortue. On ENTEND la voix de l'EDIFICE :

EDIFICE

(mêmes halètements moqueurs
qui ressemblent encore davantage
à ceux de la Tortue)
Reste à cause de ce quelque
chose qui est en toi. Respire.
Je veux cette chose que tu
recèles. Respire.

TORTUE
Je respire. Mais la chaleur qui
embrase mes jambes et ma carapace
est plus vaste que cette chose.
Je respire. Mais l'eau est fraîche
derrière moi. Je respire. Il faut
que je retourne à la fraîcheur.

Même plan en PLONGÉE que précédemment. LA PENTE DE L'EDIFICE DE BRIQUES. La Tortue, regardant droit devant elle comme une vieille femme affligée d'un torticolis, avance sa nageoire antérieure gauche, l'abaisse et, avec un CRISSEMENT, pivote pour être parallèle au bord de l'Eau. Nouvelle avancée de la nageoire, nouveau CRISSEMENT. Maintenant, elle fait face à l'Océan. Plan de la Tortue vue de dos qui se dirige vers la fraîcheur. Elle atteint l'Eau. Sa tête bascule, disparaît et l'on ENTEND un SOUPIR qui ressemble à un râle quand, pour la dernière fois avant de s'immerger, elle exhale et elle inhale. GROS PLAN de la partie postérieure de la carapace. L'image devient floue. Pause de QUATRE PULSIONS. Puis la caméra restitue le POINT DE VUE DE LA TORTUE : une VISION SOUS-MARINE DU SOLEIL dont la lumière pénètre dans l'Eau verte. Bruit de GARGOUILLEMENT et, en surimpression sonore, on ENTEND la VOIX de l'ÉDIFICE :

EDIFICE
(sa voix que la distance rend
nasillarde n'est plus moqueuse)
Reste. Respire. Reste. Cette chose
que tu abrites mourra et pourrira
dans tes tréfonds. Respire. Reste.

TORTUE
Tu refuses de t'ouvrir pour moi.
J'essaye mais tu gardes ton berceau
clos. Ouvre-toi au nom de la chose
que je recèle au fond de moi.

EDIFICE
Je suis fermé, oui. Respire. Mais
continue d'essayer. Peut-être que
je m'ouvrirai. Peut-être que tes

efforts me feront m'ouvrir. Respire.
Il n'y a pas de berceau. Il n'y a que moi.

TORTUE
Maintenant il faut que je retourne
à la fraîcheur...

EDIFICE
Reste. Respire.

Le bruit de gargouillement s'atténue. Sur ce fond sonore, on ENTEND à peine le dialogue :

TORTUE
C'est à regret...
(PULSION : une pause)
Mais je retourne en arrière.
(UNE PULSION. ON ENTEND
UN SON : « DUB »)
Sous ma coque brûlante...
(UNE PULSION. ON ENTEND
UN SON : « LUB »)
Au fond de moi...
(DEUX PULSIONS : ON ENTEND
« LUB-DUB »)
Quelque chose attend de voir
le soleil.
(MULTIPLES PULSIONS : ON
ENTEND « LUB-DUB, LUB-DUB,
LUB-DUB, LUB-DUB, LUB-DUB »,
et le bruit s'efface à mesure
que l'Eau s'assombrit)
FONDU AU NOIR
fin

Edna-psychologue était arrivée au bout du manuscrit mais elle continuait de le serrer avec force dans sa main. Sans les voir, elle regardait les cartons. Quelque chose palpitait avec une véhémence grandissante dans sa poitrine. Elle essayait de fermer son esprit, de penser à d'obscurs vides d'obsidienne, à des fleuves cotonneux

et incolores, à des gouffres fuligineux, mais l'image de la tortue revenait sans cesse, harcelante, et certains mots qu'elle avait lus dans la brochure, maintenant clairs, l'assaillaient : « symbolique du rêve », « satisfaction du désir », « matrice », « symboles phalliques »...

Edna-écrivain relut rapidement le scénario une fois, deux fois, trois fois de suite, luttant pour maîtriser le torrent qui déferlait dans sa poitrine. Lire était désormais la seule arme dont elle disposait. Elle s'acharnait à lire et à relire le synopsis. Subitement, la houle fit irruption, emportant les mots, lui hurlant la vérité de la tortue. A cette révélation, ses yeux s'humectèrent et les larmes opérèrent la fusion entre Edna-écrivain et Edna-psychologue. Bientôt, les mille Edna ne furent plus qu'une femme. Elle était seule. Elle eut une pensée intense pour ses enfants et pour la chose qui attendait, tapie au fond d'elle-même. Sa tête retomba sur sa poitrine. De ses yeux brouillés par l'eau salée — c'était la première fois qu'elle pleurait vraiment depuis trois années — elle regarda ses mains, et ses mains lui apparurent comme des nageoires squameuses. Sa tête commença d'osciller doucement tandis qu'elle savourait l'humidité ; la peau chiffonnée de sa nuque devint du même rouge que ses yeux, et les sons qu'exhalait sa gorge frappèrent ses oreilles comme le rythme réprobateur mais apaisant des Vagues de l'Océan sur une plage située à quinze minutes de marche, et qui appelaient, appelaient avec insistance. Appelaient.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Prime-time teaser.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse.) (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)

RECHERCHE le volume n° 15 du C.L.A., *A rebrousse-temps.* Faire offre à J.P. HAVEL, 10 passage René, PARIS 11ᵉ.

RECHERCHE *Fiction* n° 53 ; *Rayon Fantastique : Choc des mondes* et *Après le choc des mondes.* Envoyer prix et adresse à Jacques van den BOSSCHE, 91 rue de Flandre, 1800 VILVOORDE, Belgique.

VENDS C.L.A. n° 1 : *Fondation,* n° 3 : *Demain les chiens,* n° 4 : *Le monde du non-A,* n° 5 : *La nuit du jugement,* n° 6 : *Au cœur de la terre,* n° 9 : *Tanar de Pellucidar,* n° 13 : *Les amants étrangers.* B. MONVERT, 9 rue du Moulin-des-Prés, PARIS 13ᵉ.

ACHETE en bon état *Rayon Fantastique* nᵒˢ 4, 10, 23, 30, 63, 67, 71. B. CHEVREAU, 14 rue du Castel, 94 VILLEJUIF.

VENDS au plus offrant 100 premiers numéros *Présence du Futur,* état neuf. BOURDILA, 44 avenue de Paris, 95 BESSANCOURT.

LIBRAIRIE LUTECE, 29 rue Monge, Paris 5ᵉ, de 12 h à 21 h (fermée le dimanche) ; livres de science-fiction, fantastique, cinéma, bandes dessinées.

LYON : « CADENCE », 6 rue du Palais de Justice, Vieux-Lyon. Rayon S.F. Fantastique, B. D., neuf et occasion, achat livres, revues.

ACHAT-VENTE : science-fiction, fantastique, bandes dessinées de toutes époques. Acceptons listes de recherches. Vente par correspondance, catalogue en préparation. Librairie LA SPHERE, 14 rue Fagon, PARIS 13ᵉ. Ouvert tous les jours sauf le dimanche de 14 h à 20 h. Tél. 331-17-42.

VENDS au plus offrant PLANETE ancienne édition nᵒˢ 1, 2, 3, 4. Tél. A. DELISLE, RIC. 69-16 (9 h ou 19 h).

VENDS état neuf, au plus offrant : *Fleuve Noir,* Anticipation nᵒˢ 1, 2, 4, 10, 12 à 17, 20 à 31, 35 à 37, 41, 43 à 45, 47, 50, 55, 58, 61, 63, 72, 74, 78, 80, 270, 276 à 278, 281, 285, 287, 289, 293, 294, 319. *Fiction* nᵒˢ 1 à 5, 8 à 10, 13 à 129, 131 à 174, 176, 178 à 200. *Galaxie* nᵒˢ 1 (1964) à 72. Ecrire à Jacques GUY, 143 rue Oberkampf, Paris 11ᵉ.

VENDS : *Galaxie* nᵒˢ 3, 10, 11, 16 à 21, 26, 28, 30, 34, 37, 38, 43 à 47, 50 à 60, 62, 63, 66 à 71. *Galaxie-Bis* nᵒˢ 5 et 6. *Fiction* nᵒˢ 122, 130, 135 à 137, 140, 141, 143, 145, 147, 148, 153, 154, 159, 163, 178, 180, 181, 185 à 193, 195 à 200. *Fiction spécial* nᵒˢ 4, 5, 8, 9. *Histoires des Temps Futurs. Les 20 meilleurs récits de SF* (Hubert Juin). *Présence du Futur* nᵒˢ 1, 24, 30, 41, 65, 68, 76, 79, 92, 99, 100, 103, 104, 105, 107, 128. *Rayon Fantastique* nᵒˢ 72, 75, 101, 102, 104, 112, 114, 116, 119, *Planète* (anciens) nᵒˢ 34, 40, 41 ; (nouveaux) nᵒˢ 1, 2, 3, 9, 16. + Fidel Castro, C.G. Jung. Faire offre à PETITEAU, 135 rue de Clignancourt, Paris 18ᵉ.

VENDS au plus offrant : C.L.A. trilogie *Silence de la Terre* de C.S. Lewis ; *Demain les chiens* de Simak ; nombreux *Rayon Fantastique* (van Vogt, Heinlein, Moore, Simak, etc.) et *Présence du Futur* (Aldiss, Bradbury, etc.). Ecrire à Philippe LACRAMPE-COULOUME, 5 allée Victor-Hugo, 92 CHATENAY MALABRY.

ENTRE LECTEURS

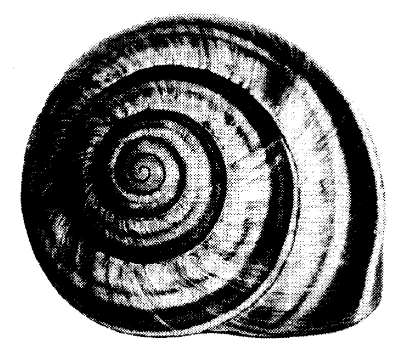
VENDS 300 vol. *Fleuve Noir* SF. Ecrire à P. SIMEON, 1 bis rue Monge, 94 ARCUEIL.

BRUXELLES, 47 rue de Namur. « *PEPPERLAND* » vend et achète tout ce qui concerne la SF, le fantastique, l'insolite, la B. D. et le cinéma.

FUTUROPOLIS, 130 rue du Théâtre, Paris 15e, la boutique de la bande dessinée, ouvre une section *littérature fantastique* et de *science-fiction* et une section *cinéma* (livres, revues et fanzines, press-books, photos). Catalogue sur demande.

ACHETONS tous livres, revues et documents relatifs à la *science-fiction* et au *fantastique*, en *littérature* et au *cinéma*. Ecrire à FUTUROPOLIS, 130 rue du Théâtre Paris XVe, le spécialiste de la bande dessinée.

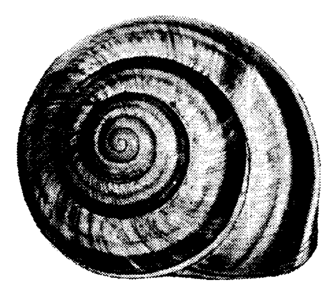
La Maison de la Culture de Grenoble organise, en décembre 1971, un grand « Mois de la science-fiction », qui comprendra une exposition permanente, des projections de films, des conférences-débats, montages-diapos, etc. A cet effet, l'organisation du Mois recherche, pour l'exposition : livres, revues, magazines, fanzines rares ; bandes dessinées (fascicules anciens ou planches originales de dessinateurs français) ; photos et affiches de films ; jouets, maquettes, objets divers ; œuvres graphiques, peintures et sculptures. Tout amateur, collectionneur, galerie ou collectivité, et naturellement tout graphiste, peintre et sculpteur qui serait en mesure de prêter à la Maison de la Culture, pour une durée d'un mois et demi environ, certains objets appartenant aux catégories énumérées ci-dessus (et rentrant naturellement dans le cadre — souple — de la science-fiction), est prié de se mettre en rapport avec : Jean-Pierre ANDREVON, 42 rue St-Laurent, 38 Grenoble.



pour vous loger...
pour investir...
placez votre argent
au groupe CIC

8 % sans impôt.

ÉPARGNE-LOGEMENT groupe cic

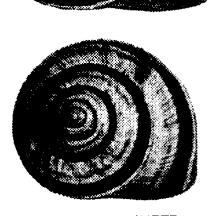


Epargnant moderne, vous ne vous contentez plus de « mettre de côté » :
vous voulez que votre argent rapporte. Peu de placements offrent aux mêmes conditions autant d'intérêt — et d'intérêts — que les formules d'Epargne-Logement du Groupe CIC : jusqu'à 8 % net d'impôt.

De plus, avec les plans d'Epargne-Logement du Groupe CIC vous êtes assuré, quoi qu'il arrive, de bénéficier de tous leurs avantages jusqu'au bout.

assurance sans frais.
S'il vous arrive quelque chose, vos héritiers disposent immédiatement d'une indemnité égale au montant des versements périodiques restant à effectuer.

Pour bâtir, acquérir ou réparer votre logement, commencez seulement à économiser...
et nous ferons pour vous le reste du chemin, en vous proposant un prêt avantageux.
Et, à l'Epargne-Logement pourront s'ajouter nos formules de prêts personnels immobiliers.
De toute façon, au Groupe CIC,
nous trouverons toujours, pour vous, avec vous, une solution... de plus. A vos mesures !



BANQUE DUPONT
BANQUE REGIONALE DE L'AIN
BANQUE REGIONALE DE L'OUEST
BANQUE SCALBERT
CREDIT FECAMPOIS
CREDIT INDUSTRIEL
D'ALSACE ET DE LORRAINE C.I.A.L
CREDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL
CREDIT INDUSTRIEL DE NORMANDIE
CREDIT INDUSTRIEL DE L'OUEST
SOCIETE BORDELAISE
DE CREDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL
SOCIETE LYONNAISE
DE DEPOTS ET DE CREDIT INDUSTRIEL
SOCIETE NANCEIENNE
DE CREDIT INDUSTRIEL
BANQUE TRANSATLANTIQUE
BANQUE COMMERCIALE DU MAROC
BANQUE DE TUNISIE



groupe cic

Chronique littéraire

Sternberg en deux temps, trois mouvements

par Jean-Pierre Andrevon

Les éditions Marabout viennent de nous donner, sous le titre **Univers zéro**, vingt-trois nouvelles et contes de Jacques Sternberg. Ce qui donne une occasion opportune, un an après **Attention, planète habitée**, de faire le point, un point provisoire, sur l'auteur de **La géométrie dans l'impossible**, que **Fiction** accueillait à son aube, vers le milieu des années 50, qui fut aussi l'aube de Sternberg écrivain : son premier roman (**Le délit**) était publié chez Plon en 1954.

Le point... le terme n'est d'ailleurs pas tout à fait celui qu'il faudrait. En vérité, le point sur Sternberg pouvait être fait sans péril dès ses premières lignes imprimées. Car la particularité de cet auteur est d'abord de rester remarquablement fidèle à ses thèmes, à sa matière, à sa manière, à ses tics. En quinze ans il n'a pas changé, et tout porte à croire qu'il ne changera jamais. Sternberg reste Sternberg, immuable, monolithique ; tout au plus fait-il parfois (**Attention, planète habitée**) du super-Sternberg. Il repolit ainsi sans cesse le même miroir, comme s'il voulait préciser jusqu'à la maniaquerie ce qu'il reflète : lui-même, bien évidemment, et éventuellement l'univers dont il est, comme tout un chacun, le nombril.

Que Sternberg soit un égocentriste (mais qui ne l'est pas peu ou prou ?...), cela ne fait aucun doute. Rien ne l'intéresse tant que sa propre misère de Terrien banalisé à l'extrême, que les coups qu'il reçoit sur la tête ou plus bas (coups de poing, de pied, de grisou, de barre, de foudre, du sort, de soleil — et j'en passe, et de plus sternbergiens sans doute...) ou qu'il feint de recevoir, selon la bonne logique littéraire qui veut qu'il vaille mieux faire pitié qu'envie. Ce qui rassure dans l'itinéraire de Sternberg (qui n'est pas loin de former une saga immobile, sinon une mythologie), c'est justement que rien n'y change, rien n'y bouge, que jamais l'imprévu n'arrive : même le « succès » ne l'a pas entamé, ne l'a pas corrodé. On ne peut pas en dire autant de tout le monde.

Simplement, la main de Sternberg s'est faite plus leste, ses phrases se sont allongées démesurément, bourrées de substantifs et d'adjectifs jusqu'à la moelle (et jusqu'à la redondance dûment acceptée et voulue — mais c'est d'un apport bienvenu à un style autrefois sec à l'excès), et cette évolution centimétrique, loin de mettre de la lourdeur dans ses idées, y a au contraire ajouté du poids — ce qui n'est pas tout à fait la même chose. En outre, cette plus grande sûreté dans la fabrication de la phrase a permis à l'écri-

vain de se survoler de plus haut, avec plus de légèreté, et de changer son humour noir, avec ce qu'il pouvait avoir de systématique, en humour tout court.

Mais il ne faut pas s'étonner de cette sûreté accrue, de ce tour de main mieux assuré, même s'ils sentent parfois l'automatisme : on ne devient écrivain qu'en écrivant, et en quinze ans Sternberg a beaucoup écrit, même si, de son propre et complaisant aveu, il n'a pas été beaucoup lu. (Un jour ouvrable, **que je crois mon meilleur livre (1), a été mon plus grand four : quatre ou cinq cents exemplaires... »** : Jacques Sternberg par lui-même, dans le dossier Marabout).

De ce relatif insuccès auprès des lecteurs vient peut-être cet acharnement à se répéter que je soulignais plus haut : Sternberg n'a qu'une chose à dire, qu'un être à raconter, qu'il hurle à l'extrémité d'un corridor dont l'autre bout, du moins le croit-il, est désert... Aussi ne faudra-t-il pas s'étonner si, entre **Attention, planète habitée** (écrit en 1969), et les nouvelles datant des années 50 qui composent **Univers zéro**, la différence n'est pas bien grande. Tout au plus le roman se distingue-t-il par une plus grande souplesse d'imagination, des articulations mieux huilées dans le moteur de l'écriture.

Et, à vrai dire, **Attention, planète habitée** n'est pas un roman, plutôt une suite de nouvelles, au sens journalistique du terme : nouvelles que Sternberg nous livre par tranches, après les avoir découpées dans le gâteau délicieusement pourrissant qui forme son univers littéraire. Parfois l'origine de certaines tranches remonte à des cuissons antérieures : ainsi la tranche où le temps est bouleversé et où les époques s'interpénètrent (**« ... l'agence Havas affirme que Philippe le Bel a officiellement dénoncé le survol du territoire cubain par une escadrille de chasseurs mérovingiens...** etc, p. 54) a eu sa première et brève mouture dans **France-Soir**, où Sternberg tient périodiquement une chronique modestement intitulée **Le journal d'un fou** ; et la tranche où Sternberg-metteur en scène tourne le génial film en foliecolor dont la projection dure six jours pleins (**« ... les figurants se débattaient dans la constante collision des blancs et des noirs confondus en une seule brume gluante, les zooms partaient avec une telle brutalité qu'ils tuaient le plus souvent les acteurs visés...** etc, p. 338), avait sa pâte déjà levée dans le n° 33 de **Positif** (avril 1960).

Mais qu'importent les sources. Seul compte leur jaillissement, leur débordement, et si celui-ci n'est pas toujours canalisé (à dessein sans doute, et c'est heureux), le résultat est réjouissant : Sternberg a de la verve, du verbe, du brillant, et ces qualités portent. En étant méchamment tâtillon, on pourrait glisser que Sternberg eût dû mieux relire sa copie, ce qui lui aurait évité de bégayer parfois, et de nous ressortir deux fois **« l'enfant fait à l'enfant que porte déjà une femme »**, de même qu'il eût évité de trop souvent replanter **« le mur dans le clou »**.

On lui pardonnera volontiers ces scories, de même qu'on fermera les yeux sur l'inutile tranche du voyage en bateau à voiles, qui tire plus du côté monologue de Robert Lamoureux que géométrie keatonienne. On est pris dans l'avalanche grammatico-temporelle de l'ensemble, et de même qu'il n'est pas surprenant de voir chez Sternberg les bloc-notes débloquer et les secrétaires secréter, on ne s'étonnera pas davantage de passer d'un siècle à l'autre en mettant le pied par mégarde sur une seconde instable : tout cela fait partie d'un paysage familier dans son insolite même (et dans son insolence calculée), un paysage qui risque peut-être souvent de lasser mais qui y échappe malgré tout, grâce à la présence d'une sorte de poésie de l'absurde qui parvient toujours à surnager. Et lorsque Stern-

(1) Jugement que l'auteur de ces lignes partage entièrement.

berg fait éclore, entre les touches des machines à écrire, de tendres fleurs printanières, c'est tout naturellement Boris Vian qu'on évoque. Le rapprochement n'est certes pas toujours justifié, mais on en comprendra néanmoins le sens et la valeur.

Au moment de passer, par un paradoxe temporel tout à fait de mise ici, de la critique rétrospective d'un ouvrage récent à quelques notes sur la réédition nouvelle de textes plus anciens, le lecteur s'étonnera peut-être qu'il ait été si peu fait mention des thèmes propres à Sternberg ou, si l'on veut, de son « message ». Mais — et nous en revenons à notre point de départ — je crois que tout ce qu'il était possible de dire sur le monde de Sternberg l'a été dès son apparition dans le royaume de la littérature. Y revenir serait rabâchage et bavardage. Car rien n'est moins mystérieux, rien n'est moins opaque, et rien n'est moins constant que les intentions de l'auteur : nul besoin de décryptage savant pour y voir clair, nul besoin de guide pour y avancer en parfaite connaissance de cause. Vouloir « déchiffrer » Sternberg, c'est vraiment passer sur le pont-aux-ânes de la critique !

Mais oui, Sternberg est hanté par le temps qui passe, ou qui ne passe pas, et qui s'étrangle parfois, au point de faire du Temps un personnage primordial de la plupart de ses récits...

Mais oui, Sternberg se sent écrasé, inutile, dans un monde moderne grisâtre, pressé, puant, tyrannique, robotisé, qui ne laisse à l'homme aucun espoir de s'en sortir...

Mais oui, Sternberg hait de toutes ses forces cette Administration kafkaïenne, tentaculaire, qui s'empare de l'homme dès sa naissance et le perd dans des labyrinthes qui n'ont qu'une seule issue : l'enfer — entendez : le Bureau (lire en particulier ses romans **L'employé** et **La banlieue**)...

Mais tout le monde ressent cela ! Mais tous les auteurs (ou presque) ont décrit avant lui ce genre d'angoisse...

Et encore, Sternberg déteste les militaires, et l'armée, et le patriotisme, et les guerres, et les fauteurs de guerres ; et les curés, et les religions, et les croisades, et les intolérances, et les tabous ; et les riches, et la richesse, et le Capital et les capitalistes ; et les lois, et les magistrats, et les interdits, et les censures, et les flics... Mais tout le monde n'éprouve-t-il pas le même dégoût devant les règles absurdes d'un monde où l'on a été éjecté sans qu'on nous demande notre avis ? (1)

Ces banalités élevées au niveau de l'insolite sciemment provoquant, on les retrouve dans les nouvelles de **Univers zéro**, étalées avec cette science du remâchage dont seul Sternberg a exploré tous les recoins. Comme l'écriture est plus plate, n'a pas encore ses saillies qui germeront avec le temps et l'expérience, peut-être se lassera-t-on plus vite... Il y a pourtant de fort belles pages dans ce Marabout-là. Lesquelles ? Il m'est difficile de le préciser après lecture. Rien ne ressemble plus à un Sternberg qu'un autre Sternberg, la confusion s'installe dès l'instant qu'on a tourné la page, qu'on a fermé le livre. Tout nage dans le brouillard propre à l'auteur et qui est bien l'univers zéro de son écriture, le point zéro de sa thématique.

Mais ce flou lui va comme un gant : il est sa marque personnelle, il l'accompagne, le nimbe en permanence, fût-ce à son corps défendant. Déclare-t-il (dans le dossier Marabout déjà cité, et d'ailleurs emprunté au **Magazine Littéraire**) : **« Je déteste les étiquettes, on faisait de moi un écrivain de science-fiction, ce que je refuse absolument »** qu'il se trouve précisément publié dans la série « Science-Fiction » de la Bibliothèque Marabout. A-t-il le malheur de composer une anthologie (c'est, depuis

(1) Tout le monde... hum ! Je m'avance peut-être beaucoup : mais le **Courrier** est toujours ouvert aux lecteurs désireux de crier au rouge en me montrant du doigt.

quelques années, une deuxième corde à son arc) que les textes qu'il fait imprimer se retrouvent tronqués avec une persistance inquiétante, ce dont Sternberg se défend ou se moque... on ne sait trop.

D'ailleurs son présent et belge éditeur n'échappe pas aux retombées de ce brouillard pernicieux. Il nous annonce en effet, au dos de couverture, que **« ce recueil rassemble, outre ses nouvelles les plus célèbres** (extraites en effet de **Entre deux mondes incertains,** chez Denoël, et **La géométrie dans la terreur,** chez Losfeld), **plusieurs textes inédits. »** Or, lesdits textes ne sont pas inédits, puisqu'ils ont tous paru dans **Fiction** ! Mais le Marabout est un oiseau myope qui, de surcroît, possède une mémoire indécise. Gageons qu'il s'est, comme moi, laissé abuser ou dépasser : on peut très bien, lisant une nouvelle de Sternberg, avoir l'impression qu'on l'a pour la première fois sous les yeux et, inversement, « découvrir » un texte dont on a déjà pris connaissance quelques années plus tôt...

Encore une fois, cela n'a aucune importance. Il faut se dire une bonne fois pour toutes qu'on plonge en Sternberg comme en un brouillard épais, à l'intérieur duquel la logique spatiotemporelle n'a plus guère cours. D'ailleurs, les textes de Sternberg sont cousus d'alternances, de négations, de contradictions, de déviations de trajectoire (on pourrait écrire, pour faire chic : d'une dialectique structurale discontinue), qui rendent plus épaisse encore sa brume littéraire. Pour parler simplement, disons que Sternberg adore avancer une chose pour dire exactement le contraire un mot ou une phrase plus loin.

Exemples : **« Qu'elle est donc horrible, ma planète, dans son inexprimable beauté. Qu'elle est donc belle dans l'éclatement de sa singulière laideur.»** (**Univers zéro,** p. 12). **« Jamais personne ne m'avait paru doté d'un tel potentiel de présence lié à une telle faculté d'absence. »** (**Le reste est silence,** p. 126). Je ne sais s'il y a un terme pour désigner, en linguistique ou en sémantique, ce genre de litote à double détente, mais leur profusion, en même temps qu'elle augmente l'opacité du texte sternbergien jusqu'à supprimer toute nuance psychologique et toute dissertation de nature descriptive (et en cela notre auteur est proche d'un certain nouveau roman), le rend singulièrement dense et pesant. Et l'affirmation suivie de sa négation débouchant logiquement sur une synthèse (le néant, l'écriture zéro), on a bien là les trois mouvements de la dialectique...

Ce n'est d'ailleurs pas seulement au niveau de la phrase que ce balancement continuel fonctionne : on le retrouve aussi dans la juxtaposition (peut-être arbitraire) de deux textes, **Le reste est silence** et **Marée basse** (deux des « inédits » publiés par **Fiction** jadis, et présentés avec justesse comme un diptyque). Ces deux nouvelles, qui ont indéniablement un ton romantique et dont le côté insolite est très atténué, racontent toutes deux la même histoire : un homme (le narrateur) s'éprend d'une mystérieuse inconnue qui n'est autre que la Mort. Mais alors que, dans **Le reste est silence,** la Mort, clémente (ou amoureuse ?), épargne son client, elle le broute impitoyablement dans le second texte : l'effet de balance a une fois de plus parfaitement fonctionné, qui ne permet pas de conclure sur l'espérance ou la désespérance de l'auteur. En tout cas, cette double relecture devrait sonner le glas de la prétendue misogynie de Sternberg : si l'on s'aventure sur ce terrain miné, il serait plus juste de parler frustration et compensation...

Les autres textes n'offrent pas le même champ d'action à un commentaire : c'est du tout-venant, et même s'il y a parmi eux du mieux venu, on reste sur la voie d'une sage folie. Les textes courts issus des **Géométries** sont assurément ceux qui ont le plus mal supporté du temps l'outrage sempiter-

nel, mais un conte comme **Le train** où, sur une des voies anonymes de la gare de l'Est, des S.S. parquent leurs juifs dans des wagons à bestiaux à destination d'Auschwitz, au milieu du brouhaha et de l'indifférence de la vie contemporaine, eh bien oui, cela vous donne encore un choc, presque un tremblement, et il y suffit d'une page imprimée !

Notons pour finir de belles pages sur la folie militaire et meurtrière des hommes (**Les conquérants**), une fin du monde pour laquelle on a trouvé une solution qui rappelle la « solution finale » et ses douches-chambres à gaz (**Partir, c'est mourir un peu moins**), et nous aurons fait le tour d'une compilation heureuse, en ce qu'elle nous aura permis de retrouver Sternberg tel qu'en lui-même l'éternité ne le change pas.

Maintenant, un dernier problème se pose. Il y a quinze ans, inconnu, Jacques Sternberg était hissé à bout de bras par la critique et les amateurs de science-fiction et de fantastique (et **Fiction** ne fut pas étranger à ce qui fut, sinon une consécration, du moins une reconnaissance). Aujourd'hui, les mêmes critiques, les mêmes amateurs se détournent de lui, alors même que le « grand » public (l'expression est extrêmement relative : **Toi, ma nuit,** sa plus forte vente, fit vingt-cinq mille exemplaires) l'accueille dans le sein douillet de la culture reconnue.

(On aura remarqué que, jusque dans son destin littéraire, Sternberg n'échappe pas à la banalité qu'il revendique si fort dans ses écrits. J'espère qu'il goûte en connaisseur cette ironie du sort !)

Mais je ne voudrais pas juger ni trancher ; je pense toutefois que Sternberg a irrité nombre d'amateurs de fantastique par la désinvolture même avec laquelle il a traité, dans des déclarations fracassantes (?), un genre qu'il a pourtant illustré avec talent et originalité. Ses activités dans l'édition (qui reflètent souvent la même désinvolture, les mêmes contradictions — mais n'est-ce pas, encore, « du Sternberg » ?) sont aussi pour quelque chose dans la chute qu'il a effectuée aux pieds de beaucoup de ceux qui l'estimaient, qui l'estiment encore peut-être, sans trop oser le dire puisque le vent a tourné.

On aura remarqué cependant que dans ces raisons, certainement bonnes pour en vouloir à l'homme, il n'y a rien qui puisse pousser à en vouloir aussi à l'écrivain. Et rien n'est plus haïssable que ce genre d'amalgame qui veut que l'on fasse rejaillir sur le côté face d'un homme les fautes que son côté pile a commises. Le texte de Sternberg, son discours, voilà tout ce qui devrait nous importer, tout ce qui, en tout cas, m'importe aujourd'hui.

C'est pour cela que je terminerai ce survol en zigzag par cet aveu qui sent le fagot : j'aime lire Jacques Sternberg !

Attention, planète habitée par Jacques Sternberg : Eric Losfeld.
Univers zéro par Jacques Sternberg : Marabout, série « Science-Fiction », n° 362.

Revue des livres

BILLENIUM par J.G. Ballard

Dans l'actuelle science-fiction britannique, J. G. Ballard est depuis plus de dix ans un chef de file incontesté. Il fait partie des auteurs anglais qui ont le plus contribué à rénover cette science-fiction de leur pays, à la transformer en un genre autonome ne devant rien aux Américains. Malgré cela il reste peu connu en France. Outre une dizaine de textes dans *Fiction*, seuls trois ouvrages de lui ont vu le jour chez nous. Deux romans : *Le monde englouti* et *La forêt de cristal*, et un recueil de nouvelles : *Cauchemar à quatre dimensions* (tous trois chez Denoël dans la collection « Présence du Futur »). La parution aux éditions Marabout de ce nouveau volume, également consacré à des nouvelles, est donc un événement digne d'intérêt.

Les copyrights originaux des dix récits réunis dans *Billenium* s'échelonnent de 1956 à 1962. C'est dire qu'ils remontent à une période initiale de la carrière de Ballard, les plus récents d'entre eux précédant de peu l'« éclatement » de son œuvre. Après cette dernière date, en effet, la manière de Ballard a considérablement évolué. Ayant renoncé aux thèmes traditionnels, il s'est tourné vers l'exploration de ce qu'il appelle « l'espace intérieur ». Dans un premier temps, ces recherches l'ont amené à une forme narrative à la fois suggestive et glacée, riche de tout un tissu d'implications, d'un foisonnement stratifié d'images recouvrant des niveaux superposés de symboles. C'est dans cette veine que Ballard a composé certains de ses chefs-d'œuvre à ce jour dans le domaine de la nouvelle. Dans un second temps enfin, depuis ces dernières années, il a abandonné le fourmillement impressionniste qui faisait le prix de ses recherches et est tombé dans une sophistication inverse. Il n'élabore plus que des squelettes de récits, dépouillés à l'extrême, composés de fragments juxtaposés selon la technique du collage, un peu comme une transcription verbale de certaines expériences cinématographiques de Jean-Luc Godard. A l'heure actuelle, Ballard semble enfermé dans cette impasse expérimentale où l'avant-garde est le prétexte à un jeu intellectuel un peu stérile, et il est à souhaiter qu'il cesse de se fourvoyer plus longtemps et de trahir ainsi ses possibilités.

Revenons aux nouvelles contenues dans *Billenium*. On a donc là un échantillonnage assez varié et caractéristique de l'œuvre de Ballard dans sa première période. L'espace intérieur n'existe encore qu'à l'état d'ébauche, l'avant-garde n'est qu'une tentation rejetée sitôt abordée, Ballard continue de subir l'influence de certains auteurs américains. Déjà pourtant sa personnalité s'affirme de manière originale et l'angle de vision personnel qu'il applique à ses sujets lui permet de les renouveler avec bonheur.

Sur ces dix nouvelles, cinq se rattachent à la science-fiction, deux autres au fantastique proprement dit, tandis que les trois restantes appartiennent à cette gamme particulière de fantastique teinté d'allégorie poétique qui est l'une des marques distinctives de Ballard — et qui se trouve à l'origine d'un grand nombre de ses meilleurs récits.

Billenium, le texte qui donne son titre au recueil, est une variante sur le thème de la surpopulation dans l'avenir. Peinture à la fois sinistre et bouffonne de la vie des citadins confinés dans un espace habitable de quatre mètres carrés réglementaires par personne, et histoire de deux amis qui profitent clandestinement d'un local insoupçonné dé-

couvert par eux derrière une cloison. Ballard a écrit là une satire sardonique, qui rappelle dans ce qu'elle avait de plus acéré la veine du tandem Pohl et Kornbluth.

Deux autres récits évoquent cette déshumanisation monstrueuse de la vie dans les villes futures, idée caractéristique de l'inspiration de Ballard au cours de cette période. Il s'agit de *Urbi et orbi* et de *Chronopolis*. L'un et l'autre sont des descriptions de mégalopoles tellement aberrantes qu'elles paraissent directement surgies de l'univers des bandes dessinées les plus délirantes. Dans le premier, le héros résolu à découvrir les limites de la gigantesque cité voyage des jours durant par des transports en commun ultra-rapides pour découvrir finalement que la cité n'a pas de limites, qu'elle est en fait un cosmos refermé sur lui-même. Dans le second, la mégalopole est morte car un jour le temps s'y est arrêté ; les horloges ont cessé de tourner à la suite de la révolution des individus contre la tyrannie des contingences horaires ; mais un idéaliste dévoyé entreprend de remettre le temps en marche... Deux nouvelles d'une facture fort brillante et d'une conception un peu facile.

Un assassin très comme il faut raconte un bon petit paradoxe temporel qui en vaut bien un autre, tandis que *Les fous* — plus élaboré dans l'idée mais trop superficiel dans la réalisation — est la description d'un univers futur où l'exercice de la psychanalyse est interdit et où chaque citoyen a le libre droit à la folie.

Trois, deux, un... zéro, le premier des textes fantastiques, est peut-être aussi le point le plus faible du recueil. Ce n'est jamais qu'une nouvelle mouture (guère sauvée par une pirouette finale) du thème de l'homme qui a le pouvoir de faire se réaliser ses souhaits. Beaucoup plus réussi par contre est le récit intitulé *Mobile* ; le mobile en question est une sculpture abstraite à base de ferraille qui, plantée dans un jardin, n'arrête pas de se développer à vitesse croissante, en repoussant à mesure qu'on l'ampute. La narration fait passer quelques frissons dans le dos et dévie en conclusion vers le conte de terreur.

Pour terminer, les histoires touchant à l'allégorie, qui sont sans doute ici les œuvres les plus représentatives du talent de Ballard tel qu'il s'est imposé. *Le jardin du temps* (jadis paru dans le numéro 112 de *Fiction*) se présente comme une légende tissée de résonances qui évoquent *Le désert des tartares* de Buzzati. En quelques pages admirables témoignant de l'acuité de son sens pictural, Ballard a écrit une histoire pareille à un cristal sans défaut. On n'oubliera pas le comte Axel et son épouse guettant chaque soir à l'horizon la horde des envahisseurs en marche, et chaque soir les faisant reculer en cueillant dans le jardin de leur villa une fleur de Temps, jusqu'au jour où l'heure est venue de cueillir la dernière fleur...

Enfin les deux derniers récits, *Prima belladonna et Studio 5, Les Etoiles*, appartiennent au célèbre cycle de Vermilion Sands (dont les lecteurs de *Fiction* connaissent déjà plusieurs spécimens). Vermilion Sands, c'est un peu le site privilégié où se réfugie l'imagination de Ballard pour y édifier patiemment ses rêves et ses fantasmes. Dans cette contrée — « cette banlieue exotique de mon esprit », comme l'appelle l'auteur — vivent des êtres en marge du temps, de riches oisifs, des esthètes sortis d'une synthèse des romans cosmopolites de l'entre-deux-guerres. Le vide calciné des paysages minéraux et cristallisés de Vermilion Sands reflète le vide intérieur des personnages qui semblent mener la même vie creuse que des héros de films projetés dans un univers à trois dimensions. La seule vraie vie se concentre dans les éléments du décor, et c'est là qu'à Vermilion Sands tout devient possible : des peintures qui photographient les images, des nuages qu'on peut sculpter, une maison qui est un être vivant (1) ou — dans ce recueil — des orchidées qui chantent (*Prima belladonna*) et des machines à faire la poésie (*Studio 5, Les Etoiles*). A noter que *Prima belladonna*, qui date de 1956, est aussi la première nouvelle qu'écrivit Ballard (elle figurait déjà dans *Cauchemar à quatre dimensions*, le recueil sorti chez Denoël).

En résumé, un volume quelque peu

---

(1) Voir **La dame aux albatros, Les sculpteurs de nuages de Corail-D** et **Les mille rêves de Stellavista**, respectivement dans les numéros 171, 175 et 190 de **Fiction**.

inégal, qui manque d'échantillons valables des dernières tendances de Ballard mais qui permet toutefois d'aborder son univers sous des angles significatifs. Il faut simplement regretter — comme c'est souvent le cas chez Marabout — une traduction assez inadéquate et parfois jargonnante, ce qui est doublement fâcheux quand il s'agit d'un écrivain raffiné et subtil comme Ballard. Et il faut espérer voir paraître en France des recueils plus récents — leurs titres sont nombreux en Angleterre — qui fassent mieux connaître au public de notre pays les multiples visages de ce créateur passionnant.

Serge BERTRAND

Billenium par J.-G. Ballard : Marabout, série « Science-Fiction », n° 356.

LE DISQUE RAYÉ par Kurt Steiner

Trentième ouvrage de Kurt Steiner au Fleuve Noir, ce roman pose une fois de plus le cas de cet auteur singulier. Kurt Steiner a fait voici une quinzaine d'années des débuts aussi anonymes que possible, perdu dans la plus maudite des collections de cet éditeur : la série « Angoisse ». Assez vite pourtant (comme ce fut aussi le cas, à un degré de qualité inférieure, pour Marc Agapit), les amateurs de fantastique distinguèrent son nom dans la cohorte des écrivassiers qui le côtoyaient et s'aperçurent que ses livres surpassaient les habituels navets grand-guignolesques dont la série « Angoisse » était fertile. Kurt Steiner écrivit à cette époque plusieurs romans (citons seulement *Fenêtre sur l'obscur*, *De flamme et d'ombre*, *Les rivages de la nuit*, *Je suis un autre*, *Les pourvoyeurs*) qui révélaient un authentique tempérament fantastique et qui auraient aussi bien pu être signés Jean Ray. Ce n'est pas peu dire.

Par la suite, il faut bien l'avouer, la qualité des romans parus sous sa signature se mit à décroître dangereusement. Il n'y a plus rien de commun entre l'auteur des titres ci-dessus et celui qui commit des atrocités telles que *Syncope blanche*, *Le village de la foudre* ou *Mortefontaine*. Au point qu'on se demande effectivement s'il s'agit bien du même individu... Chacun sait que l'usage des nègres a toujours été de règle dans la littérature populaire dont le Fleuve Noir perpétue aujourd'hui la tradition. Regrettons simplement, si ce fut le cas ici, que Kurt Steiner n'ait pas su mieux choisir les siens.

Toutefois, quelque temps avant la fin de cette dégringolade, s'était produit un événement. Steiner avait fait sa mutation et était passé, chose à laquelle on l'aurait cru peu préparé, à la série « Anticipation ». Ses deux coups d'essai, reconnaissons-le, ne furent guère brillants, et il vaut donc mieux tirer pudiquement le voile de l'oubli sur ces ratages que sont *Menace d'outre-Terre* et *Salamandra*. Par contre, avec *Le 32 juillet*, les lecteurs français découvrirent qu'un nouvel auteur de SF de talent leur était né, qui reprenait le flambeau abandonné par Stefan Wul. Deux autres titres : *Aux armes d'Ortog* et *Les improbables*, confirmèrent le bien qu'il fallait penser de ce nouveau départ. Après quoi l'imprévisible Steiner entra dans un silence de cinq années, au terme duquel on pouvait bien craindre qu'il ne fût définitivement perdu pour la science-fiction.

Il n'en était rien pourtant, et le *comeback* de Steiner il y a deux ans, avec le remarquable *Ortog et les ténèbres* (1), fut aussi inattendu que fulgurant. Vint ensuite *Les enfants de l'Histoire* (2), roman qui marquait une maturation très nette sur le plan des idées. Et aujourd'hui enfin *Le disque rayé*, huitième roman de SF de Steiner, sans doute pas l'un de ses meilleurs, mais très supé-

(1) Voir critique dans **Fiction** n° 184.

(2) Voir critique rans **Fiction** n° 190.

rieur toutefois au niveau de la production française courante.

La situation de Steiner est donc paradoxale. Exactement comme avant lui Stefan Wul, il est si l'on veut une victime du Fleuve Noir, mais avant tout une victime de la sottise des autres éditeurs qui n'ont pas su s'attacher son talent. Il est une personne déplacée au sein de la collection qui l'abrite. Il est sans doute à l'heure actuelle le plus doué des auteurs de SF français en exercice, mais personne ne parle de lui. Et si la télévision décide — comme ce fut le cas récemment à l'émission *Post-Scriptum* de Michel Polac — de consacrer trois quarts d'heure d'antenne à la science-fiction, c'est pour mentionner à peu près toutes les collections présentes sur le marché, mais sans souffler mot des livres de Steiner. Il ne reste donc plus qu'à souhaiter à ce dernier de pouvoir bénéficier un jour du genre de réhabilitation dont Wul, pour sa part, vient d'être tardivement l'objet, en voyant ses meilleurs titres réédités sous des étiquettes « de prestige » (1).

Pour en terminer avec cet examen du cas Steiner, il y a un phénomène intéressant que l'on peut noter. C'est que l'évolution subie par sa carrière — du fantastique horrifique à la science-fiction — est exactement parallèle à celle que suivirent nombre d'auteurs américains célèbres issus de la revue *Weird Tales*, notamment Robert Bloch, Henry Kuttner et Ray Bradbury. Ce genre de glissement du premier genre au second est plus fréquent aux Etats-Unis qu'en France, car nous habitons un pays où l'on préfère s'en tenir aux étiquettes strictes et bien établies. Le fait que Steiner soit l'un des exemples qui infirment cette règle plaide en faveur de la souplesse et de la variété de son talent.

Venons-en enfin à ce *Disque rayé* qui a justifié ce bref rappel des antécédents de Steiner. Ce n'est pas l'un de ses meilleurs livres, répétons-le. Il y a plus de souffle dans *Aux armes d'Ortog*, plus de lyrisme dans *Ortog et les ténèbres*, plus de conviction dans *Les enfants de l'Histoire*. Pour tout dire, *Le disque rayé* ressemble un peu à un exercice de style sur un sujet standard (en l'occurrence ici, comme précédemment dans *Les improbables*, le paradoxe temporel). En outre le roman souffre d'avoir été trop visiblement écrit pour le Fleuve Noir, d'où une certaine « rugosité », une absence de nuances dans la progression de l'action, ainsi qu'une sorte de catapultage des événements dans le dernier tiers, à mesure que l'auteur prend conscience de la nécessité de condenser tout ce qu'il a encore à raconter s'il ne veut pas déborder de la limite fatidique des 240 pages imposées.

Il n'en reste pas moins que *Le disque rayé* contient suffisamment de qualités pour ne pas décevoir le lecteur qui a aimé les précédents romans de Steiner. Et tout d'abord le sens de la vision épique, avec cette première partie entièrement située dans le décor fantastique d'une ville verticale, gigantesque géométrie de piliers, d'arceaux et de poutrelles s'élevant à des milliers de mètres de hauteur. Ce décor permet à Steiner de réaliser l'une des plus belles « ouvertures » qu'on ait vues ces derniers temps dans le domaine de la science-fiction : l'éveil de Matt Wood, le héros, dont la mémoire est oblitérée, au bas de cette structure titanesque, corrodée par la rouille, sans la moindre présence humaine en vue.

En second lieu, l'ingéniosité. Techniquement, *Le disque rayé* se présente sous les dehors du paradoxe temporel de forme circulaire, à l'image du serpent qui se mord la queue. Le héros accomplit en réalité une boucle à travers le temps en revenant périodiquement à son point de départ (trajectoire qui se complique encore ici du fait qu'il décrit des crochets dans des univers parallèles). Ce thème du « nœud dans le temps » a donné lieu à des développements célèbres dans les annales de la science-fiction (on se rappellera notamment *L'enfant en proie au temps* de Charles L. Harness, un des traitements définitifs de l'idée en question, dans *Histoires fantastiques de demain* présentées par Alain Dorémieux chez Casterman). C'est, si l'on veut, un des thèmes de base de la

(1) A l'intention de ceux de nos lecteurs qui l'ignoreraient, précisons que quatre romans de Stefan Wul viennent d'être réédités : **Niourk** chez Denoël dans la collection « Présence du Futur » ; et — groupés en un seul volume — **Le temple du passé, Piège sur Zarkass et La mort vivante** chez Robert Laffont, dans la nouvelle série « Ailleurs et Demain Classiques ».

SF. C'est aussi l'un des plus difficiles à exploiter avec succès. Steiner ici a tenu le pari, et il s'avère qu'il a gagné la partie. Son paradoxe temporel est élégamment calculé, il est amorcé et monté avec une minutie sans faille. Et sa démonstration est plus convaincante que ce n'était le cas dans *Les improbables*.

Encore une fois, il ne manque à Steiner que de pouvoir mieux étoffer son action, et d'avoir suffisamment de recul à l'égard de son sujet pour prendre le soin de lui apporter des enrichissements de détail. En aurait-il eu la possibilité que *Le disque rayé* pourrait être considéré comme un excellent roman dans la continuité de van Vogt (auquel son intrigue ne manque pas de faire penser en bien des points). Tel qu'il se présente, ce n'est qu'un bon roman d'aventures plus intelligent que la plupart des spécimens du genre. Ce n'est déjà pas si mal. Et déplorer ce que le livre n'est pas reviendrait à poser à nouveau le problème de Steiner par rapport à son éditeur, problème par essence insoluble.

Serge BERTRAND

Le disque rayé par Kurt Steiner : Fleuve Noir, collection « Anticipation », nº 424.

ASSISE DEVANT UN DECOR DE TEMPETE par Didier Pemerle

Publié dans la récente collection « L'Ecart » qui est destinée aux nouveaux auteurs, *Assise devant un décor de tempête* est donc une première œuvre d'un jeune auteur, né en 1943. « L'Ecart » se définit ainsi elle-même : « *Toute vraie littérature naît d'un écart : entre ce qu'elle énonce et ce qu'elle signifie, entre les événements qui la fondent et l'élan qui la porte. Cette déviation fixe son angle d'ouverture, détermine le champ où elle se déploie. Récusant aussi bien les jeux de la forme pure que la stérilité d'une littérature de procès-verbal, les ouvrages de la collection* L'Ecart *proposent chacun, au contraire, leur mesure personnelle de cet angle et de ce champ.* » Le champ est donc ouvert à la littérature différente et par là même, entre autres, à la science-fiction.

Douala est bâtie à l'exacte ressemblance de Paris, mais à une échelle moindre. Les indigènes y disparaissent curieusement. Ils sont décervelés dans une usine à la solde de la Physeco. Leurs cerveaux sont utilisés pour l'extraction de l'acide désoxyribonucléique qu'ils contiennent, cet acide étant ensuite traité « *dans un but qui relève du secret d'Etat* », mais qui est en rapport avec l'amélioration de l'espèce humaine. Quant aux indigènes, on leur remplace le cerveau par une petite sphère placée à l'intérieur de leur crâne et soigneusement reliée aux terminaisons nerveuses qui aboutissaient jadis à l'organe prélevé. En même temps les océans s'assèchent et on s'attend à la fin du monde pour l'année suivante. Une femme est maintenue en état de survie dans une cuve. De nouveaux explosifs obtenus par un alliage à froid, une Présidente qui n'est presque plus que prothèses, des révolutions qui éclatent un peu partout, des corps que l'on croyait morts et qui se redressent si on les asperge d'eau, des guerres qui se font et se défont, la mise au point d'une méthode de survie éternelle dans les fonds pourrissants des océans : tout ceci ne constitue pas des univers très confortables ni des mondes où il fait bon vivre. Pourtant l'amour y garde ses droits et la sexualité ses exigences.

Ainsi Didier Pemerle accumule les détails qui font que sans conteste son ouvrage se classe parmi les romans de science-fiction, mais on peut y voir aussi une tentative de saisir le monde en sa totalité mouvante. Certes une histoire nous est contée. Mais à chaque page elle se renouvelle. Sans même souvent changer d'alinéa, l'intrigue repart en arrière sans crier gare, mais la situation

n'est plus ce qu'elle était. Donc, d'autres événements en découlent, qui brusquement eux aussi cesseront et repartiront dans une troisième direction. Il y a là un procédé qui n'est pas sans faire penser aux univers parallèles. Ainsi tout s'expliquerait aisément et l'on plongerait allègrement d'un univers dans un autre pour y suivre les méandres d'une même intrigue menée sur des fronts parallèles mais qui, bien sûr, peuvent aussi aboutir à des résultats opposés. « Vérité en deçà... »

Chacun interprétera certainement cette œuvre de façon diverse, selon ses préoccupations et ses tendances. Certains y verront une critique de la société tant au point de vue moral que politique ou social, d'autres un exercice de style et une recherche somme toute bien réussie, d'autres enfin une satire des intrigues policières et des surhommes, une tentative littéraire équivalente à celle du film *Casino Royal* pour le septième art. Ce qui pour un début est vraiment prometteur. On attend avec curiosité et sympathie le prochain livre de Didier Pemerle.

Martine THOMÉ

Assise devant un décor de tempête par Didier Pemerle : Robert Laffont, collection « L'Ecart ».

LA TERREUR NOIRE par Geoff Taylor

La terreur noire (« The day of republic ») est l'un des plus récents avatars de la nouvelle série « Suspense/Politique-Fiction » inaugurée chez Marabout. Nous sommes cette fois en Australie, île lointaine où tout peut arriver. Or, ce qui arrive dans le livre de Geoff Taylor — Britannique résidant en Australie — n'a rien que de très banal, hélas : un Parti Républicain a peu à peu accédé au pouvoir (par le jeu des urnes, sans doute) et a révélé ses tendances fascistes : la « Garde Noire » sillonne les rues, c'est l'Etat policier...

L'auteur a choisi de situer son ouvrage en un seul jour clé, la veille de la proclamation de la République qui portera au pouvoir suprême et légal « Z », chef du parti républicain. Et il a choisi de nous décrire l'écheveau d'événements qui marquent cette date d'un poste éminemment sensible : la rédaction d'un grand quotidien de Melbourne, l'*Unicorn*, qui va chercher à sortir en beauté, et au nez et à la barbe de la censure, une édition mémorable fustigeant l'administration républicaine — édition qui risque bien d'être la dernière.

Nous suivons donc la journée de travail de Shannon, chef des informations, de sept heures du matin à minuit, seize heures qui découpent le roman en autant de chapitres et au cours desquelles les dépêches venues de tout le pays s'amoncellent dans les corbeilles, formant peu à peu un tableau apocalyptique d'une Australie qui se secoue, s'ébroue, renâcle, plonge dans la guerre civile puis, *in fine*, dans la terreur nucléaire.

A l'intérieur, la révolte se développe selon une double filière. Les « Fils de Brutus », légion recrutée dans l'armée et qui se présente comme loyaliste, attachée au Commonwealth, sont soutenus en seconde main par les Etats-Unis et la CIA. La CRAW par contre, qui a noyauté un certain nombre d'organismes dont la Marine, est d'inspiration communiste. Ces deux groupements antagonistes vont se déchaîner la veille du « Jour de la République », et ce ne sont qu'escadrilles de chasse déroutées, base militaire prise d'assaut, sabotages, mutineries, qui finiront par l'assassinat de Z lui-même.

A l'extérieur, l'Australie, tous radars brouillés, est cernée par de mystérieux sous-marins de nationalité inconnue et soumise à un blocus préventif qui mobilise toutes ses forces armées, tandis que les alertes JAUNE, ROUGE, POURPRE, se succèdent, faisant glisser l'île

vers la guerre — mais la guerre avec qui ?... Les Australiens l'ignorent, et nous l'ignorerons avec eux, jusqu'au bout, puisque l'auteur a choisi de se débarrasser de cet irritant problème de suspense politique par un fondu enchaîné sur l'explosion finale qui résout toutes les questions par le grand silence. « *Shannon regardait encore la première page de l'*Unicorn *lorsqu'eut lieu cet éclair fulgurant et silencieux, d'une intensité incroyable, comme une brève révélation de toute la lumière du monde.*

Ne pouvant croire que c'était vrai, Shannon vit soudain chaque os du corps de Peg ; une parodie rose et squelettique de la femme qu'il connaissait et qu'il aurait pu aimer ; une photographie aux rayons X dépouillée de toute humanité. Ce fut la dernière image qu'il emporta. » (p. 209)

Cet épilogue frappant n'enlève rien à notre frustration. Quoi ! On a fait bouillir, page après page, la marmite du suspense pour en arriver à cet arasage définitif ? C'est un peu fort de café, et rien ne vient justifier une aussi abrupte débauche d'atomes en fusion. D'ailleurs, le lecteur se demandera à juste titre si Geoff Taylor n'a pas entretenu toute cette agitation guerrière autour de son Australie fasciste à seule fin de faire monter la tension, mais sans se préoccuper sérieusement d'y apporter des justifications politiques.

Certes le Gouvernement Républicain a signé un « Mémorandum de Pékin » qui le lie à la Chine Populaire (curieux, pour un pays fasciste : mais Taylor nous rappelle le pacte germano-soviétique de 1939, et tout est dit...) et peut faciliter à Pékin l'extension de sa zone d'influence dans le Pacifique sud. Mais, si cela explique le raidissement des USA et de la Couronne britannique (qui retirent leurs ambassadeurs et rapatrient leurs ressortissants), la situation ne semble pas exiger de faire parler immédiatement les armes nucléaires. (On peut aussi supposer que l'attaque vient de la Russie, voire d'une des factions hostiles aux Républicains... au cœur de la brume, toutes les suppositions sont naturellement permises).

N'empêche : il y a là escroquerie de la part de l'auteur qui, par ailleurs, a du mal à nous faire croire qu'autant d'événements tragiques puissent se dérouler en un seul jour. Les Républicains sont au pouvoir depuis plusieurs années dans le pays, et on comprend mal pourquoi une telle réaction en chaîne se produit la veille du jour de la proclamation officielle de la République.

Naturellement, le roman est bien fait et se lit avec un certain plaisir (légèrement teinté de sadisme), mais, une fois refermé ce mince volume, on ne peut se départir de l'impression qu'on a été floué et que toute cette belle construction ne reposait, en fait, que sur du vent. On ne sait même pas pourquoi l'Etat républicain est fasciste (à part la présence des Gardes Noires et de la censure) ; on nous le dit, et c'est tout ; mais pas la moindre analyse économique ne vient étayer le fait.

En vérité, Mr. Geoff Taylor a dû se dire un jour : « Ça serait terrible si ma douce Australie devenait fasciste... » Et il a écrit un livre sur ce faux bon sujet, en ignorant totalement non seulement ce qu'est le fascisme, mais aussi ce qu'est la démocratie (ses couplets sur le « presse libre » valent leur pesant de dollars) ou le communisme.

En somme, il a parlé (avec un certain talent) pour ne rien dire. La politique-fiction exige plus que cela.

Jean-Pierre ANDREVON

La terreur noire par Geoff Taylor : Marabout, série « Suspense », n° 360.

QUINZE HEURES POUR SAUVER PARIS par Pierre Salva

Ce n'est certes pas le premier roman — ni le dernier non plus sans doute — qui a pour thème la fin du monde, ou tout au moins d'un certain monde, c'est-à-dire d'une certaine forme de civilisation sur tout ou partie du globe.

Ce genre d'ouvrage se laisse lire facilement et il serait intéressant de connaître quelle sorte de défoulement il permet au lecteur, les motivations de chacun de nous étant souvent assez inavouables. Il n'est que de contempler les badauds se précipiter sur les lieux d'une catastrophe, non pour porter secours mais simplement pour « voir », pour ne plus se faire d'illusions sur le degré de curiosité morbide qui habite la plupart des hommes. Pierre Salva était donc assuré de trouver un public pour son roman, d'autant plus qu'il situe son action à Paris, ce qui ne devrait laisser indifférent aucun Français.

Comme l'indique son titre, l'ouvrage se déroule en quinze heures, celles que vivent les Parisiens apprenant que les Chinois ont envoyé, sans préavis, des engins nucléaires sur l'URSS. On suit la marche des événements à travers trois générations d'une même famille. On assiste pas à pas aux efforts dérisoires des gouvernements des principales nations pour éviter l'extension du conflit. Pourtant, une à une, les grandes villes sont rayées de la carte du monde. Dans tout cela la France a bonne conscience. N'a-t-elle pas en temps voulu su tirer son épingle du jeu en quittant le Pacte Atlantique ? Et puis, comme le dit son Président : « *...il est possible que les Chinois se moquent de nos déclarations, comme vous le prétendez, mais ce n'est pas seulement pour eux que nous allons fixer la position de la France, c'est pour l'Histoire* ». On l'a deviné, comme souvent dans ces sortes d'ouvrages qui sont prétexte à satire politique, Pierre Salva attaque la politique gaulliste de la force de frappe et ridiculise le chauvinisme désuet des dirigeants français. C'est jouer sur du velours...

Les petits drames personnels trouvent place au milieu du drame planétaire, le vrai caractère des hommes se révélant souvent à la lumière d'une tragédie. Ce qui par ailleurs accentue encore le réalisme du roman et en augmente la véracité, tant il est vrai qu'au milieu des pires cataclysmes l'homme n'en a pas moins faim, autant d'amour, au reste, que de nourriture.

En résumé, un roman facile sur un sujet qui ne l'est pas. Une extrapolation comme on en a déjà lu sous la plume de plusieurs auteurs américains, qui se donnent ainsi bonne conscience pour avoir lancé un cri d'alarme et gardent le faible espoir qu'à force de frapper sur un clou...

Martine THOMÉ

Quinze heures pour sauver Paris par Pierre Salva : Presses de la Cité.

PRESENCE DES EXTRA-TERRESTRES par Erich von Däniken

L'auteur de ce livre exploite, à son tour, le filon dont Louis Pauwels et Jacques Bergier avaient tiré la substance de leur *Matin des magiciens*. Le titre de la traduction française due à Bernard Kreiss — et assez correcte, dans l'ensemble — le suggère clairement. Le titre original allemand, *Erinnerungen an die Zukunft*, que l'on peut traduire par *Souvenirs de l'avenir*, montre plus précisément le thème que Erich von Däniken a placé au cœur de son exposé : à en croire l'auteur, des extra-terrestres sont déjà venus jadis civiliser l'homme, et la science officielle, qui pourrait recueillir des preuves de leur passage, craint pour sa stabilité et refuse de s'engager sur la voie qui aboutit à des preuves de cette révélation. Charroux de tous les pays, unissez-vous !

Rien de très révolutionnaire, en ces pages, pour celui qui a déjà eu l'occasion de lire les ouvrages analogues qui ont été publiés. Comme ses émules, Erich von Däniken affirme plus qu'il ne suggère, et suggère plus qu'il ne prouve. Lorsqu'il stigmatise (p. 50) la méthode de l'archéologue « classique » qui, selon lui, « *arrange la réalité,* (...) *recolle quelques débris,* (...) *appelle à la rescousse quelques notions d'histoire des civilisations* (et) *colle une étiquette sur l'objet ainsi reconstitué* », le lecteur est fortement tenté de voir plutôt là la technique appliquée par Erich von Däniken lui-même, ainsi que par ses émules. Il

y a une méthode de l'histoire « *différente* » — pour recourir à un jargon éprouvé — qui se retrouve chez tous ses fervents, et qui ne saurait nullement convaincre un tenant de la science « officielle ».

Promenant son lecteur de l'Amérique précolombienne aux contrées de la Bible, de l'île de Pâques aux pyramides d'Egypte et de la Virginie Occidentale (où fut tentée, à Green Bank, l'opération Ozma) aux satellites de Mars, Erich von Däniken l'invite à s'extasier avec lui devant toutes les traces laissées par des extra-terrestres, et qui devraient crever les yeux. Ses descriptions ne laissent aucun doute à ce sujet, mais ces descriptions sont, hélas, sujettes à caution.

Il faut s'arrêter sur ce point. Erich von Däniken aborde une multitude de domaines de la connaissance, et personne ne saurait être un spécialiste en *tous* ces domaines. Le lecteur doit faire confiance à l'auteur pour ce qui est, à ses yeux, nouveau lorsqu'il lit ce livre. Mais comment le lecteur peut-il accorder cette confiance dans les sujets qu'il ne connaît pas, lorsqu'il découvre sous la plume d'Erich von Däniken des erreurs dans les sujets que lui-même, le lecteur, se trouve connaître ? Manifestement, Erich von Däniken ne s'est pas documenté très sérieusement sur tous les thèmes qu'il croit pouvoir invoquer à l'appui de sa thèse. Il affirme ainsi (p. 62) que « *d'excellentes photos* » de Vénus ont été transmises par des sondes qui se sont posées sur le sol de cette planète. Apparemment fondamentaliste convaincu, il estime (p. 69) que « *la Genèse décrit parfaitement la formation géologique de la Terre* ». Lorsqu'il écrit (p. 119) que « *plus qu'à la recherche systématique, nous devons à d'heureux hasards une partie importante des découvertes qui constituent la réalité d'aujourd'hui* », il avance une contre-vérité pure et simple, démentie par toute la recherche scientifique telle qu'elle est conçue, et pratiquée avec succès, depuis de nombreuses années. Aux pages 171-2, il décrit les restes d'une ancienne mécanique grecque, exposée au Musée national archéologique d'Athènes, en suggérant qu'il s'agit d'une sorte de planétarium, ce qui permet d'insinuer que l'artisan qui l'a fabriqué vers l'an 82 avant Jésus-Christ connaissait de manière précise la structure du système solaire et les mouvements des planètes (et cela renforce bien évidemment la thèse d'une « science cachée » des Anciens). En réalité, la mécanique en question, dont la taille égalait sensiblement celle d'une boîte à cigares actuelle, était simplement destinée à indiquer les levers, couchers, etc, d'un certain nombre d'astres importants, un peu comme le font ces cartes célestes partiellement tournantes que l'on trouve de nos jours dans le commerce : la confection de l'engin n'exigea a u c u n savoir caché, et elle peut parfaitement s'expliquer par l'utilisation des observations célestes des astronomes grecs de l'antiquité. A la page 205, Erich von Däniken parle de la théorie selon laquelle Phobos, un des satellites de Mars, serait creux, et il attribue cette théorie à l'astronome américain Carl Sagan et à l'astrophysicien soviétique Iossip Shklovsky, invoquant au passage le remarquable ouvrage *Intelligent life in the universe* signé par ces savants. Là, il vaut la peine d'y regarder d'un peu plus près.

Intelligent life in the universe est le fruit d'une collaboration extraordinaire. Passionné par le texte primitif écrit par Shklovsky, Sagan y ajouta des notes et des commentaires, qu'il communiqua à son collègue soviétique. Celui-ci ajouta à son tour de nouveaux développements à partir des remarques de Sagan, qui reprit ensuite la plume à son tour. Le livre se présente un peu comme un exposé fait à deux voix, car les adjonctions de Sagan sont chaque fois clairement différenciées du texte de Shklovsky. Or, il est tout à fait remarquable que les vues concernant l'hypothèse d'un Phobos artificiel sont dues à Shklovsky seul, Sagan se bornant à ajouter des remarques et des arguments avancés pour ou contre cette théorie par divers astronomes : Sagan lui-même ne prend à aucun moment l'hypothèse de son confrère à son propre compte. Or, Erich von Däniken l'attribue indistinctement aux deux auteurs. Serait-il excessif de se demander s'il n'a pas lu leur ouvrage de façon quelque peu superficielle ? Serait-il impoli de se poser une même question au sujet des autres sources qu'il a pu consulter ? Cela expliquerait bien des faiblesses de son livre, et cela s'expliquerait par la multiplicité des ouvrages qu'il

a certainement consultés pour rédiger le sien.

Car l'enthousiasme d'Erich von Däniken paraît être sincère, et son livre comporte plusieurs passages où l'auteur développe des idées extrêmement saines, optimistes et constructives sur les buts ultimes de la recherche spatiale. Il n'est pas de ceux qui tiennent à montrer systématiquement la « petitesse » de notre science actuelle lorsqu'on la confronte au « savoir caché » dont ils voudraient nous suggérer l'existence. Apparemment, il croit à ce qu'il écrit, mais le mal est qu'il a puisé ses notions un peu à la hâte, sans trier ses sources. Il eût certainement gagné à prendre exemple sur la lucidité d'un Willy Ley, qu'il mentionne dans sa préface, plutôt que sur les nébuleuses « révélations » des magiciens matinaux dont il suit les traces.

Dans le troisième chapitre, Erich von Däniken évoque certains reproches que les tenants de la science « officielle » adressent, selon lui, aux chercheurs « non-conformistes », parmi lesquels lui-même se range évidemment. Il est peut-être significatif qu'un de ces reproches ne soit pas cité. Les non-conformistes affirment beaucoup, mais restent dans le vague ; plus leurs révélations sont « fracassantes », moins les preuves à leur appui sont précises ; là où l'on souhaiterait une citation précise, une véritable photographie, une indication de source permettant au lecteur de vérifier par lui-même, on ne trouve que l'enthousiasme de l'auteur. Ce n'est pas suffisant. Lorsque le lecteur apprend (p. 111) « *qu'on a retrouvé 70 squelettes étendus côte à côte dans le tombeau de Schub-At* », il aimerait peut-être savoir où (ou qui ?) était Schub-At, de quand date ce tombeau, qui l'a découvert, ou ce que l'auteur de cette découverte en a dit lui-même. Ce n'est là qu'un exemple d'affirmation insuffisamment étayée. Selon son tempérament, le lecteur s'en contente, ou s'interroge au contraire au sujet d'autres passages...

Eh oui, il serait bien excitant pour l'imagination de pouvoir croire, sans l'ombre d'un doute, que des extra-terrestres sont venus jadis sur Terre, et que des horizons encore inexploités de nos contemporains s'ouvrent dans ce domaine devant les chercheurs. Erich von Däniken affirme de telles choses. Malheureusement, il ne convainc aucunement. Jusqu'à nouvel avis, les affirmations de ce genre doivent elles-mêmes être passées au crible du bon sens, de la logique et de la rigueur scientifique. Et cette *Présence des extra-terrestres* résiste fort mal à un tel passage.

Demètre IOAKIMIDIS

Présence des extra-terrestres par Erick von Däniken : Robert Laffont, collection « Les Enigmes de l'Univers ».

LE ROMAN « GOTHIQUE » ANGLAIS par Maurice Lévy

Une mode récente voudrait qu'on substituât des travaux rapides à ces chefs-d'œuvre au deux sens du mot qu'étaient les grandes thèses historiques de naguère. Or, M. Lévy, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse, vient de nous donner un livre nourri d'années de lecture et de réflexion, fruit d'un travail artisanal exécuté selon des recettes désuètes mais insurpassables, un ouvrage où l'érudition la plus profonde s'allie à la sensibilité la plus vive, au sens historique le plus sûr et au sens commun le plus ferme, un monument comme il n'en existait point et qu'on ne remplacera pas de sitôt, une thèse qu'aimeront posséder et relire tous les amoureux du passé, du mystère et de la peur.

Nous imaginons communément le XVIIIe siècle attaché à la pensée claire et aux idées courtes, à la vie mondaine et frivole, aux jeux de la lumière et de l'esprit, à l'insouciance des fêtes sans lendemain — fêtes chez Thérèse ou sur

trois marches de marbre rose, dans des décors de Watteau. Il fut aussi un siècle de solitude et de mélancolie, un siècle qui fit mûrir cette inspiration sombre à laquelle nous attachons le nom de romantisme. Or, le romantisme français venait à peine d'éclore avec les *Méditations* de Lamartine que le roman gothique anglais jetait ses dernières lueurs sombres.

Roman *gothique* : M. Lévy prend l'épithète à la lettre. Il précise ainsi l'objet et les limites de son enquête. Méprisée par l'esthétique officielle, l'architecture gothique intéressait secrètement les âmes sensibles. L'architecture néo-classique pouvait bien constituer un cadre de vie mondaine ; la gothique convenait à la sensibilité des hommes qui se détournaient des joies fugaces du présent, de la société frivole des contemporains, pour s'enfoncer en imagination dans le passé national et religieux. Qui dira le charme de la douleur et la douceur de la mort ? Une rêverie lugubre et consolatrice monte des pierres disjointes ; l'abandon des monuments est parent de la solitude des pensées ; une exaltation secrète s'enlace à la mélancolie. Une esthétique du sublime rivalise avec celle du bon goût.

Des travaux érudits révèlent dès la première moitié du siècle le passé national, dévoilent les raffinements d'une architecture réputée grossière. Et la mode s'en mêle. Après avoir goûté les ruines des ouvrages du temps, on en crée de toutes pièces. Les débris qui faisaient le charme des landes désolées deviennent un agrément des jardins. Mais on ne s'arrête pas si aisément sur la pente de la mélancolie. La route est brève de la nostalgie fugitive au sublime véhément ; de la « fabrique » qu'on regarde à la demeure qu'on habite. Horace Walpole franchit le pas : le premier il transformera une demeure commune en une habitation gothique. Mais Strawberry Hill, à l'édification duquel il consacre son temps, ses ressources et sa science, ne lui donnera qu'une satisfaction mitigée. Dans cette demeure resserrée, son rêve est à l'étroit. Mais, d'une réalisation architecturale manquée, Walpole se consolera dans une création littéraire réussie. Le gigantesque château d'Otrante supplantera dans sa pensée la demeure rétrécie de Strawberry Hill. Et rien n'empêchera la poussée de son rêve d'agrandir, en même temps que le château, le Casque et l'Epée.

Mais le rêve gothique de Walpole allait s'affadir dans le dernier quart du siècle. Son inspiration virile allait se diluer dans une sensibilité féminine plus encline à moraliser qu'à s'exalter. Et M. Lévy, si indulgent, si attentif à chercher dans un ouvrage médiocre des passages inspirés, de se montrer sans indulgence pour cette jeune fille de quarante ans redevable d'un succès durable à l'heureuse idée qui la porta à baptiser *Le vieux baron anglais* un livre qui devait s'intituler *Le champion de vertu*, cette Clara Reeve, coupable du péché contre l'esprit gothique parce que son regard, qui s'arrête à la surface des choses, ne sait point prolonger un spectacle en vision !

Pourtant l'inspiration gothique, qui retrouve une sève vigoureuse avec Sophie Lee, l'auteur du *Souterrain*, va s'épanouir dans les six romans d'Anne Radcliffe. M. Lévy fait justice des légendes qui ont foisonné autour de cette femme sensible et équilibrée qu'on jugea folle parce qu'elle toucha au fantastique ; et de ce « surnaturel expliqué » qui constituerait, selon une idée répandue, l'essence de son œuvre. Mieux que personne, Anne Radcliffe sait dégager l'essence poétique de paysages qu'elle a vus ou imaginés, des demeures gigantesques et sombres, des tapisseries mouvantes, des souterrains angoissants où errent de frêles jeunes filles. Des greffons conventionnels n'affadissent point le fruit gothique, non seulement parce que Mrs Radcliffe sait parfois brosser des portraits vigoureux, mais parce que la psychologie conventionnelle des héroïnes favorise la rêverie plus qu'elle ne lui est funeste. Pour loger une jeune fille bien vivante dans une demeure bien réelle, il faudra l'inspiration malicieuse de Jane Austen. Illusoires ou non, les effets fantastiques sont intensément ressentis par le lecteur au moment où ils se produisent : peu importe en fin de compte que leur cause soit naturelle ou non. Et surtout M. Lévy met admirablement en valeur la qualité *picturale* de l'imagination d'Anne Radcliffe : les personnages ne sont point saisis du dedans, parce qu'ils sont enveloppés dans des paysages de Salvator Rosa ou de Clau-

de Le Lorrain, et qu'ils ne se laissent point détacher du décor.

Au gothique anglais, féminin, pudique et sentimental d'Anne Radcliffe allait succéder sans transition le gothique germanique, mâle, sensuel et violent de M.G. Lewis. Aux ossements discrets, propres et nets de Clara Reeve, il substitue des charniers gluants et empestés. Aux fantômes blanchâtres et pontifiants, le spectre hideux et sensuel d'une nonne sanglante. A la terreur vague qui s'exhale du décor, un souffle pestilentiel qui monte du fond de l'âme, mélange de lubricité, de remords et d'horreur devant la damnation. Le chemin de la nostalgie bifurque, et le lecteur qu'avait attiré le sentier du sublime se laisse glisser vers le gouffre.

C'est alors que les productions de l' « école frénétique » envahissent le « marché de l'horreur ». Les émotions délicates ne suffisant plus à un public avide de sentir, nous voici entraînés dans un univers foisonnant et mal connu dont M. Lévy n'est assurément pas le premier explorateur, mais le meilleur des cartographes et le meilleur des guides. Analyste subtil et précis des grandes œuvres, il se montre excellent érudit et bibliophile attentif dans le monde des médiocres. Mais son érudition n'est jamais sèche. Il ressuscite un monde d'auteurs, d'éditeurs et de lecteurs. Il nous décrit ces romanciers soucieux à la fois d'épancher leur âme et d'arrondir leur bourse. Des statistiques permettent d'affirmer que les dames furent au moins aussi nombreuses que les hommes. Plus occupées de drames familiaux que d'affaires politiques, un souci de pudeur et de respectabilité les détournait de la peinture réaliste des mœurs et les orientait vers celle des mouvements de la sensibilité. M. Lévy nous introduit, d'après des témoignages du temps et des gravures, dans ces « librairies circulantes » où se louaient des livres. Il a cherché dans les marges des vieux livres les annotations manuscrites qui nous livrent, toutes fraîches, les réactions des lecteurs d'autrefois.

Mais quelle vogue n'excite point l'humeur satirique ? Car le roman gothique a, plus que tous les autres, ses poncifs, clichés et croix de ma mère. Une des premières satires paraît en France en 1799. Son auteur s'appelle Bellin de la Liborlière, et son titre mérite d'être cité *in extenso : La Nuit Angaise, ou les Aventures, jadis un peu extraordinaires, mais aujourd'hui toutes simples et très communes, de M. Dabaud, Marchand de la Rue St. Honoré à Paris ; roman comme il y en a trop, traduit de l'Arabe en Iroquois, de l'Iroquois en Samoyède, du Samoyède en Hottentot, du Hottentot en Lapon, et du Lapon en Français. Par le R.P. SPECTRORUINI, Moine Italien, 2 vols., se trouve dans les Ruines de Paluzzi, de Tivoli ; dans les Caveaux de Sainte Claire ; dans les Abbayes de Grasville, de St. Clair ; dans les Caveaux d'Udolphe, de Mortymore, de Montnoir, de Lindenberg, en un mot dans tous les endroits où il y a des Revenans, des Moines, des Ruines, des Bandits, des Souterrains et une TOUR DE L'OUEST.* Ce n'est pas dans ces lieux humides que M. Lévy l'a découverte, mais à la Bibliothèque Municipale de Grenoble, où elle est sagement cataloguée sous le numéro Mj. 8861.

La tâche de la parodie n'était pas des plus commodes dans un genre qui frôlait aisément sa propre caricature : « travestis » et « radcliffades » ne se distinguent pas toujours. Il était d'ailleurs aisé de railler les aspects conventionnels du cadre et les traits conventionnels des personnages, de montrer ces frêles et chastes jeunes filles errant dans des souterrains, des forêts et des cloîtres parmi des chevaliers félons, des brigands sanguinaires et des moines lubriques. Il l'était moins de montrer l'effet de lectures de cette sorte sur la cervelle fragile d'une jeune fille bien vivante : il y fallait la malice, le bon sens et la pénétration de Jane Austen. Loin d'être comme *La nuit anglaise* la caricature d'une caricature, *Northanger Abbey* est un roman vrai.

Pendant que le roman noir se mourait, victime de ses propres outrances et de la défaveur d'un public attiré par le roman historique à la manière de Walter Scott, genre voisin mais distinct, l'inspiration gothique allait nous livrer, avec le *Melmoth* de Maturin, son chef-d'œuvre le plus grandiose et le plus sombre. Car il ne s'agit plus cette fois des aventures conventionnelles d'une jeune fille conventionnelle dans un cadre conventionnel, ni de l'atmosphère de terreur vague que Mrs Radcliffe savait si bien faire naître, ni

même de l'enfer lubrique du *Moine* de Lewis. Au-delà des troubles de la chair et des vices de l'esprit, Maturin nous peint le Mal à l'état pur, sa désolation infinie dans une durée qui échappe à la fuite des événements mais tourbillonne sur elle-même, dans un temps qui préfigure la damnation éternelle, dans un vaste paysage lugubre que fait paraître plus désolé encore un rayon fugitif de lumière ou la candeur bientôt souillée d'une enfant innocente. Melmoth est amené à prendre place, selon M. Lévy, parmi les grandes figures sombres de la littérature universelle, entre le Dr. Faust et Ivan Karamazov.

Restait à dégager, à supposer que l'expression eût un sens, la signification historique du roman gothique. Les historiens n'y ont pas manqué, qui se sont plu à mettre en rapport les horreurs du roman gothique et celles de la Révolution française. Opinion reçue que M. Lévy écarte d'une main courtoise mais ferme. La Révolution française n'a point modifié un genre littéraire qui s'était défini avant elle, et qui lui survivra. Si elle inspira quelques auteurs britanniques, ceux-là n'ont pas été des romanciers gothiques. Assurément, les héroïnes radclifiennes étaient bien victimes d'infâmes seigneurs, de moines scélérats, d'abbesses débauchées et de préjugés odieux. Mais leurs sauveurs appartenaient toujours à la classe aristocratique. Mieux que cela, ces chevaliers étaient les détenteurs vertueux d'un pouvoir légitime usurpé par des assassins et des imposteurs. En fin de compte l'héroïne épouse le héros qui reprend possession de l'immense fortune, des terres et des titres de ses ancêtres.

La conclusion s'impose donc à M. Lévy : nostalgique, tournée vers le passé, conservatrice, la rêverie est toujours *de droite.* Elle se détourne des contingences de la vie politique présente pour s'enfoncer dans les gouffres éternels de l'âme. Plutôt que d'une dialectique de l'histoire, c'est d'une investigation psychologique, surtout psychanalytique, qu'elle relève. Le château est une image maternelle, la demeure infinie où l'on connaîtrait une joie sans mélange si elle n'était hantée par l'image redoutable du père, « *villain* » ou fantôme qui habite les souterrains.

Mais la psychanalyse individuelle est toujours hasardeuse, parce qu'elle ne nous offre pas de moyens propres à vérifier ou rejeter ses suppositions. Plus que celle de Freud, l'analyse de C.G. Jung et de G. Bachelard paraît capable, selon M. Lévy, d'expliquer la séduction qu'exercent tant de récits puérils et stéréotypés. Le château appartiendrait à l'inconscient collectif, il serait une image de l'âme et de l'univers. Ses degrés expriment les niveaux de la psyché : les étages supérieurs et éclairés correspondent à la vie consciente, fragile et tard venue ; les régions basses, humides, obscures et hantées, aux parties archaïques et instinctives de l'âme. Mais l'imagination est dynamique, comme il apparaît dans l'image de l'escalier qui descend, du souterrain obscur et rétréci où l'on n'avance qu'avec peine. Enfin l'architecture s'intègre dans le paysage. Le château gothique n'apparaît point *posé* sur le sol comme ces blocs de béton qui nous servent de demeures. L'architecture gothique *s'enracine* dans la terre et *s'élance* vers le ciel. Pendant que ses parties basses plongent dans la terre originelle, flèches et tours prolongent le mouvement ascendant d'un rocher inaccessible. Après la lente descente par l'escalier, l'imagination crée la chute foudroyante qui précipite Ambroise, Melmoth et Jacqueline d'Olzenburg des régions célestes dans les régions infernales. Ainsi, produit d'une époque qui ne croit plus aux diableries ni au surnaturel, le roman gothique apparaît à M. Lévy comme une recherche naïve de l'axe mythique du monde.

Ces considérations grandioses me paraissent les plus hasardeuses du livre. Issues de l'émotion que nous inspire la lecture des romans gothiques, elles ne l'expliquent point. D'ailleurs ce même Bachelard, dont M. Lévy invoque l'autorité, ne nous a-t-il pas mis en garde : « L'impression de profondeur, » disait-il, « est une impression superficielle ». Enfin ces conclusions débordent le cadre de l'enquête de M. Lévy et s'appliquent à d'autres œuvres issues du roman gothique. Or, Lovecraft, autre auteur cher à M. Lévy, nous suggère des vues différentes. Aussi bien que les grottes, les caves et les souterrains, les greniers, mansardes et soupentes, tours et clochers peuvent être hantés. Témoins : *The dreams in the witch-house, The haunter*

of the dark, The music of Erich Zann, The Dunwich horror. Plutôt que les parties basses, les régions hantées de la demeure sont celles où l'homme ne mène pas une vie policée, celles où il ne s'aventure guère.

Mais qu'importe ! Je n'ai point caché mon respect pour un grand livre que je suis plus enclin à admirer en silence qu'à discuter avec présomption. Je voudrais insister cependant sur la *justesse du ton*. Ce qui touche au fantastique ne favorise guère la circonspection : tel critique vaticine, et tel autre se complaît dans de savantes vétilles. Or, l'ouvrage de M. Lévy rassemble une masse d'érudition énorme mais toujours dominée, constamment examinée d'un œil bienveillant mais critique. Le livre, que des tables, un index et une bibliographie modèle permettent de *consulter* aisément, est surtout fait pour être *lu*. Les points de détail sont relevés et discutés dans les notes. Autre initiative heureuse : des citations abondantes faites dans la langue originale — un anglais facile — donnent une idée précise du style d'œuvres introuvables.

Bien que M. Lévy soutienne une *thèse* au sens fort du mot : celle du rôle de l'architecture gothique — réelle ou rêvée — dans le roman noir, il ne sollicite point les textes et sait marquer avec honnêteté les limites de son interprétation. Dans un domaine où l'outrance est à la mode, ce sens de la mesure doit être souligné. L'auteur cherche si peu à frapper le lecteur par des thèses révolutionnaires parce qu'extravagantes, et bouleverse si peu les jugements reçus de valeur, qu'il continue à tenir sans discussion Walpole, Anne Radcliffe, Lewis et Maturin pour les quatre grands maîtres du roman gothique anglais. Quand l'étude historique, biographique et sociale se prolonge en étude littéraire, les jugements de valeur se substituent aux jugements de faits, mais M. Lévy, qui ne peut éviter cet inconvénient, est enclin à préférer la critique féconde des beautés à la critique stérile des défauts. Il s'efforce de donner de chaque œuvre l'interprétation qui mette le mieux ses qualités en valeur. Il sait faire aimer les livres qu'il aime comme il sait informer sur les œuvres qu'il connaît. Que peut-on demander de mieux à un historien doublé d'un critique ?

Louis VAX

Le roman « gothique » anglais, 1764-1824 par Maurice Lévy : Association des Publications de la Faculté des Lettres, Toulouse (4 rue Albert-Lautman).

ENVOIS DE MANUSCRITS

Nous prions instamment les auteurs débutants de s'abstenir de nous adresser des textes, aucun manuscrit français n'étant sollicité pour le moment. Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir prendre connaissance de ceux qui seraient malgré tout soumis à l'appréciation de notre comité de lecture.

Revue des films

LE PROFANATEUR DE SEPULTURES de Robert Wise

Par son style, ce film reflète plus l'esthétique des productions de Val Lewton que la personnalité de Robert Wise, dont ce fut d'ailleurs la troisième réalisation. Inspiré par une nouvelle de Robert Louis Stevenson, le scénario transpose l'histoire authentique de Burke et Hare, auxquels il est fait explicitement allusion et qui permit à John Gilling de réaliser son meilleur film, *L'impasse aux violences* (1959).

Pour se procurer les spécimens anatomiques dont il a besoin pour ses cours et ses recherches, un professeur de chirurgie, McFarlane, est contraint d'utiliser un profanateur de sépultures auquel il se trouve lié par son passé. Sec, autoritaire, brutal, McFarlane est un caractère passionné qui sacrifie tout à son métier mais reste soumis, par ailleurs, à certains préjugés ; excellent acteur de composition, Henri Daniell rend fort bien le double aspect du personnage. Ayant sans doute eu la possibilité d'un avenir meilleur, Gray, le profanateur, est devenu à cause de McFarlane un paria ; exagérant son humilité et sa bassesse jusqu'à une déférence odieuse, il se révèle aussi violent que rusé, aussi farouche qu'humoriste. Sa vie n'a de sens que dans la mesure où il torture McFarlane. Un combat continuel se livre entre eux ; d'abord de manière interposée, puis sous forme d'un affrontement direct qui se termine par le meurtre de Gray. Celui-ci est l'occasion pour Boris Karloff de prouver son talent et de réaliser l'une de ses plus fines créations.

Ces deux personnages, littéraires mais bien rendus, sur lesquels le film repose contrastent avec les autres, plutôt mièvres ou conventionnels (comme le domestique de McFarlane, incarné avec adresse par Bela Lugosi). Mais le récit est conté sans ornement ni bavardage ; sa brièveté fait oublier cet aspect gênant. Aucun élément, dans le scénario ou la mise en scène, n'est en soi fantastique ; aucun n'est d'origine inexplicable. Les éclairages soit émanent d'une source visible, soit se fondent complètement dans le plan. Les bruits ont une valeur dramatique implicite ou explicite (le cab de Gray) bien déterminée. Le dénouement est amené en quelques plans : McFarlane doit déterrer lui-même un cadavre. Le cimetière est balayé par un vent violent, inattendu, qui annonce une tempête et par référence introduit un climat particulier. Un élément réaliste provoque une impression troublante parce qu'il intervient à un moment significatif, parce qu'il renvoie à une tradition connue, parce que le cadrage, en soulignant sa valeur plastique, lui donne une importance distinctive. Une petite chanteuse des rues, que Gray va assassiner, est comme absorbée par le noir de l'une des portes de la ville que trouble légèrement une fine poussière neigeuse. Une rampe monumentale montrée en premier plan prend une valeur inquiétante. Chaque lieu — et surtout ces quelques rues d'Edimbourg reconstituées en studio — possède une ambiance en partie irréelle ; mais seul le dénouement comporte un thème véritablement extraordinaire, qui peut d'ailleurs s'expliquer par la psychologie.

Le film est ponctué par la chanson de la jeune aveugle qui lui donne le style d'une ballade ancienne, comme le faisait la complainte qui accompagne *Vaudou* de Jacques Tourneur. La même

atmosphère se retrouve, faite d'un mélange de réalité et de légende, pour décrire la lutte entre deux forces humaines et démoniaques que contrebalance ce qui est presque un miracle.

Moins ancré dans la réalité que *Cat people (La féline)*, moins tourné vers l'imaginaire que *Vaudou*, le film paraît plus conventionnel. Comme une nouvelle très soignée, le récit satisfait par sa technique plus que par son contenu, dépourvu de tout prolongement. La sécheresse du découpage de Wise est responsable de cette limitation.

Si la comparaison avec les autres films produits par Val Lewton et distribués en France est défavorable en partie au *Profanateur de sépultures*, elle permet de mieux cerner la conception que Lewton se faisait d'un film fantastique. Le récit repose sur un ou deux personnages finement et précisément élaborés. Tous les éléments du film tendent à créer une atmosphère particulière ; les éléments proprement fantastiques renvoient à la littérature comme au fonds commun des légendes, c'est-à-dire aux obsessions de l'homme telles que les reflètent les différentes cultures. L'aspect général est très soigné, la valeur plastique du plan servant, elle aussi, à suggérer un climat étrange. Aucune vulgarité, aucune recherche de l'effet, par conséquent. Cette conception, que le succès de *Cat people* transforma en formule, fut sans doute pillée, mais plus largement encore oubliée. Même un film comme *Le profanateur de sépultures* fait comprendre combien cet oubli fut un préjudice pour le cinéma fantastique.

Alain GARSAULT

L'HORRIBLE CAS DU DOCTEUR X de Roger Corman

Le docteur James Xavier désire augmenter la puissance visuelle de l'homme. Sur ce thème fort et original, Ray Russell et Robert Dillon ont construit une intrigue dont le déroulement dépend d'abord des conditions de tournage ; ce qui explique les limites évidentes du film, ses qualités dépendant du talent de Corman pour se jouer de ces contraintes ou les utiliser de la manière la plus efficace.

Il évite la plupart des clichés, chez les personnages par la distribution, dans l'action par une simplicité logique. Pour poursuivre ses expériences, Xavier ne lutte pas contre des préjugés mais surtout contre le manque de crédits ; la première fois que sa découverte manifeste son utilité, il est chassé de l'hôpital où il travaillait. Son ami, le docteur Brant (Harold J. Stone), refuse d'abord de l'aider, puis, sans longs discours, accepte de coopérer. Le produit qui modifie sa vision, Xavier se l'injecte dans les yeux avec un compte-gouttes, sans accompagnement sonore, sans effet visuel redondant. Diane Van Der Vlis qui incarne le docteur Fairfax, soutien de Xavier, ne ressemble pas à ces curieuses assistantes qui semblent sortir d'un club Playboy plutôt que d'un laboratoire ; elle est plausible et son jeu sobre. Les traits crispés de Ray Milland font ressentir, sans autre apport, l'angoisse du docteur X.

Un geste brutal (fatigué, Xavier repousse Brant qui veut le contraindre d'interrompre ses expériences, et celui-ci tombe par une fenêtre) fait de Xavier un criminel et un fugitif. Les péripéties découlent logiquement de ses pouvoirs nouveaux et restent liées au thème principal en lui apportant une certaine amertume. Xavier devient illusionniste dans une fête foraine, puis, poussé par son employeur, guérisseur. Cette découverte, dont il attendait qu'elle aide l'humanité, sert à exploiter ceux-là mêmes qu'elle aurait dû sauver.

Xavier, comme un drogué, se trouve bientôt pris au piège : il ne peut plus se passer de ses gouttes qui, en augmentant son acuité visuelle, lui rendent toute lumière insupportable ; il doit s'abriter derrière des lunettes dont la dimension croît avec la progression de sa puissance visuelle. La découverte de la transformation subie par ses yeux — le

cristallin est devenu noir, la pupille dorée — est plus impressionnante que les transformations de sa vision ; le simplisme de ces effets, qui annoncent d'ailleurs, dès 1963, certains truquages « modernes », limite le pouvoir évocateur du film comme le découpage, sec et précis, le prive de portée.

Le traitement repose cependant sur un substrat antique qui donne à l'histoire le ton d'une parabole : ce n'est pas le désir de connaissance qui est blâmé ici mais l'utilisation démesurée des possibilités humaines ; cette tentative prométhéenne se trouve condamnée par une nécessité intérieure et rendue impossible par le monde extérieur. Le dénouement est complètement justifié qui repose sur un geste inspiré par une phrase de la Bible, mais sa brutalité serait plus tragique si le développement avait été plus étoffé.

Sur un tel sujet, le cinéma autorise, appelle même d'autres traitements. Mais Corman évite la plupart des pièges, ne tombe jamais dans la grandiloquence ni le ridicule et conserve au film un ton uni et une cohérence nette. Cette maîtrise, qui ne relève pas seulement de l'habileté et de l'entraînement, est celle d'un véritable metteur en scène.

Alain GARSAULT

PEAU D'ANE de Jacques Demy

Le merveilleux reste rare au cinéma et, si l'on excepte les dessins animés, les adaptations de contes de fées sont peu nombreuses. La richesse intérieure des contes, qui font appel à toutes les tendances, conscientes et inconscientes, particulières et universelles, leur cohérence profonde devraient d'autant plus intéresser les réalisateurs que le cinéma permet toutes les fantaisies : Méliès sut recréer ou inventer les contes les plus divers. Et, depuis que le cinéma est devenu parlant, la comédie musicale, irréaliste par nature, semble souvent une transposition du conte de fées ; *Mary Poppins* allia avec adresse les deux genres.

Une seule objection peut être soulevée : la minceur de certains sujets. Parmi les *Contes* de Perrault, celui de Peau d'Ane ne saurait engendrer cette objection : il est des plus riches en événements dramatiques, eux-mêmes gros de développements possibles. Jacques Demy a constamment limité et restreint ces possibilités au point d'annihiler tout prolongement ; le merveilleux a été systématiquement ramené au prosaïsme. Cette sécheresse et cet appauvrissement passeraient pour de la timidité si un certain nombre d'éléments ne montraient qu'ils résultent d'un parti-pris.

Ainsi le conte se déroule dans un cadre pseudo-historique : le château de Chambord est bien trop connu et trop bien ancré dans une esthétique sans rapport avec le merveilleux pour engendrer le moindre dépaysement. Cette cour de ferme, ces paysans semblent provenir de l'une des pitoyables reconstitutions de Bernard Borderie ; ces médecins renvoient à la tradition molièresque. Le conte se trouve replacé dans une réalité mal déterminée, dont la banalité est suffisamment sensible pour empêcher que le spectateur se croie dans un monde imaginaire.

Dans le décor, la fantaisie ne se manifeste jamais, mais seulement un peu de bariolage : le royaume de Peau d'Ane est bleu, celui du prince charmant, rouge ; chevaux et domestiques sont barbouillés d'une manière digne du Châtelet ; sans signification, ce maquillage n'apporte rien. La décoration intérieure hésite entre une vulgarisation du style « psychédélique » et le modern-style, les éléments de l'un se trouvant plaqués sur les autres sans harmonie ni invention : tel trône royal est hideux de surcharge. Certains détails, comme cette fille nue peinte en bleue et enserrée dans du lierre, paraissent évoquer, par référence ou allusion, les créations

de Cocteau ; peu importe puisque ces éléments ne sont en rien évocateurs.
Demy a choisi, semble-t-il, de satisfaire les goûts les plus divers en leur proposant uniquement ce qui pouvait le plus facilement les combler. La distribution reflète ce dessein : mal à l'aise dans des rôles qui ne demandent que la figuration la plus simple, les acteurs deviennent insipides ou caricaturaux ; et si Delphine Seyrig seule est féerique, c'est qu'elle est une actrice en dehors de tout rôle. Aucun élément n'éblouit, ne choque ni ne surprend ; les truquages, parcimonieux, sont des plus simples ; les idées restent des idées de décorateur (le cercueil de la mère de Peau d'Ane). L'absence de toute atmosphère un peu différente se ressent d'autant plus que la valeur visuelle — le défilé final est à peine esquissé — et la valeur dramatique sont inexistantes. Les chansons ne laissent aucun souvenir.

Cet échec semble donner raison à ceux qui tiennent l'esprit français pour rebelle à l'imaginaire ; cette adaptation présente tous les défauts que l'on peut trouver si l'on veut caricaturer cet esprit. Il est vrai qu'en proposant ce film aux enfants, on ne leur apprend pas à rêver.

Alain GARSAULT



Robert Silverberg

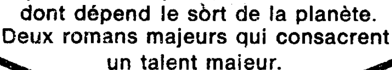
l'homme dans le labyrinthe
les masques du temps

Richard Muller, émissaire des hommes auprès d'une race étrangère est revenu de ce premier contact avec un douloureux sceau psychique et s'est réfugié, seul, dans l'énigmatique et mortel labyrinthe de la planète Lemnos...

Vornan-19, émissaire de l'avenir auprès des humains de l'an 1998 a surgi entièrement nu, entre ciel et terre, à Rome, au soir de Noël. Aussitôt, une religion est née. Aussitôt, il s'est trouvé des hommes pour comprendre que l'Histoire tout entière était menacée...

Deux histoires à la fois proches et différentes l'une de l'autre sur le temps et sur l'espace, sur deux êtres solitaires dont dépend le sort de la planète.

Deux romans majeurs qui consacrent un talent majeur.



EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24 rue de Mogador, Paris 9e
Tél. 874.40.56

Un volume de 460 pages, relié pleine toile fuchsia avec fers or. Garde originale et illustrations de Siudmak.

Prix : 36 F

Chronique T V

Dr. JEKYLL ET Mr. HYDE de Victor Fleming

Dimanche 24 janvier à 20 h 40, la première chaîne diffusait **Dr. Jekyll et Mr. Hyde,** film de Victor Fleming réalisé en 1941 d'après le roman célèbre de Stevenson. C'est un petit événement, car ce n'est qu'exceptionnellement qu'une œuvre à caractère fantastique est proposée parmi les « films du dimanche soir » — moment de très grande écoute — et d'autre part, l'œuvre de Fleming, si elle n'est pas absolument une rareté qu'on pouvait ranger parmi les « films invisibles », devait être certainement inconnue de bon nombre de cinéphiles de la jeune génération.

Cette programmation intervenant quelques semaines après la réédition, par la Bibliothèque Marabout, de **L'étrange cas du docteur Jekyll et de M. Hyde,** on aura ainsi pu faire le point sur l'œuvre originale et l'une de ses adaptations filmiques, qui n'est certes pas la meilleure mais semble en tout cas être la plus « classique », celle que l'on cite le plus souvent dans les histoires du cinéma, au côté de l'œuvre de Rouben Mamoulian qui la précéda de neuf ans. Car le roman de Stevenson eut droit à de nombreuses moutures cinématographiques, une bonne dizaine en tout, et la fascinante personnalité double alla même jusqu'à rencontrer, en 1953 sous la direction de Charles Lamont, les deux nigauds Abbott et Costello (qu'on réhabilitera peut-être un jour, à la suite hier de Langdon, aujourd'hui de Fields, puisque pour rire au cinéma il apparaît de plus en plus, hélas, que la seule porte ouverte le soit sur le passé).

Très rares sont les cas, dans le domaine du fantastique, d'œuvres écrites ayant eu une telle postérité cinématographique (si l'on excepte **Dracula** et **Frankenstein,** dont la descendance est étonnante), et il faut naturellement chercher cet intérêt dans la valeur du roman, chef-d'œuvre du récit fantastique qui donnait « en clair », et bien avant Freud, une étude psychanalytique du comportement humain.

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, au début des années 60, et à trois ans d'intervalle, trois des plus importants, des plus originaux créateurs du cinéma contemporain (Jean Renoir, Terence Fisher et Jerry Lewis) se sont attaqués au sujet, chacun en donnant une interprétation très personnelle et très différente de celle de ses confrères, chacune s'écartant d'ailleurs diversement de Stevenson. (1)

Dans cette lignée qui n'est pas éteinte (Hammer nous annonce déjà, pour 71, une nouvelle mouture en chantier), comment peut-on placer le film de Fleming, œuvre d'un homme qui n'a jamais brillé bien fort au fronton du septième art et qui a touché, au long d'une carrière bien remplie (**Le Virginien, L'île au trésor** — également vu il y a peu à la télévision —

(1) Renoir avait d'ailleurs, avec une prudence suspecte, « oublié » de citer ses sources au générique.

Le magicien d'Oz, **Jeanne d'Arc** et surtout l'immortel **Autant en emporte le vent**), à un peu tous les genres ? Pas très haut certes, mais pas non plus bien bas. Coursodon et Tavernier, dans leur gros livre rouge du cinéma américain, considèrent même le film comme son chef-d'œuvre, et assurément, lorsqu'on pense à **Joan of Arc** ou à **Gone with the wind**, on ne peut qu'être agréablement surpris par la vision d'un film dont le poli et le rythme ont la marque d'un métier sûr. En fait, plus sans doute qu'à la patte de son metteur en scène, **Dr. Jekyll et Mr. Hyde** doit à l'ensemble de l'industrie artistique hollywoodienne qui, en 1941, douze ans après le début du parlant, était une machine si bien huilée, si bien rodée, que tout ce qui passait entre ses rouages ressortait avec une certaine qualité formelle, le mécanicien fût-il le moins doué des ouvriers.

Ici donc, rien ne choque, rien ne surprend, tout est à sa place, calculé pour plaire en émoustillant quelque peu : le mystère et le suspense sont à égalité avec la psychologie et le sentiment, les scènes à deux équilibrent les scènes de groupe, l'action prend juste quand il le faut le relais de la réflexion. Nous sommes en présence d'un produit de consommation en tout point académique, et en ce qui concerne la photo lisse et soigneusement calibrée en accords de lumière translucide et d'ombres opaques, le résultat est souvent heureux : les rues désertes du Londres nocturne, couvertes d'une taie légère de brume percée de place en place par la lueur diffuse des becs de gaz, sont rendues avec beaucoup de charme par la perfection inquiétante du travail en studio.

Le personnage double, incarné avec son talent habituel par Spencer Tracy, présente un intérêt de composition indéniable, et c'est peut-être là l'aspect le plus intéressant du film : car, au lieu que la transformation laisse place à un monstre à peine humain, c'est avec un maquillage minime que Jekyll devient Hyde, la monstruosité intérieure du personnage étant surtout suggérée par un jeu de physionomie — yeux roulant dans les orbites, contraction tétanique des mâchoires, rictus et démarche...

Une suite très réussie de fondus enchaînés rend compte en gros plans de la transformation, mais on peut regretter que Fleming ait péché par addition : alors qu'une seule vision eût été suffisante, le processus nous est montré trois fois (deux fois dans le sens Jekyll-Hyde, une fois en sens inverse), ce qui en atténue l'impact premier.

Si l'on observe maintenant la structure même du film et qu'on la compare avec celle de l'œuvre adaptée, on pourra noter deux distorsions d'importance, qui toutes deux affaiblissent la force du conte et sa portée morale. La présence des femmes, d'abord... Alors que le roman n'en évoquait aucune dont le rôle fût de premier plan, le film est tout au contraire centré sur les rapports de Beatrix, la fiancée (Lana Turner, inodore, incolore et décolorée), avec Jekyll d'abord, puis avec Hyde ; et sur Ivy, une fille de bar (Ingrid Bergman, qui se livre avec délices à son numéro favori de pocharde sentimentale), également confrontée à Jekyll, puis à Hyde. C'est là très évidemment une convention hollywoodienne qui, comme telle, est traitée conventionnellement : c'est-à-dire avec un simplisme psychologique affligeant et, côté mise en scène, par une suite de gros plans en champs-contrechamps.

Cela ne serait pas trop grave si, par le fait même de montrer les relations de la personnalité double avec les femmes, on enlevait à celles-ci toute présence, toute signification, alors que, dans son récit, Stevenson avait pris soin au contraire de faire sentir combien la libido de Jekyll était agissante, son penchant pour la chair étant justement le moteur principal de ses métamorphoses. Or, dans le film de Fleming, Hyde se borne à terroriser Ivy, le code Hays étant là pour éluder toute

connotation sexuelle dans le néant rassurant de l'ellipse à haute fréquence.

La deuxième distorsion est en rapport avec la manière dont est monté le récit. Alors que, dans le roman, le mystère de la dualité n'était éclairci qu'en bout de course (et tel était aussi le cas dans **Le testament du docteur Cordelier,** par exemple), le film de Fleming dévoile dès la première expérience que Jekyll et Hyde ne font qu'un. L'intention était fort louable, en ce sens qu'on suppose le public averti et que tout effet un peu facile de suspense est ainsi désarmorcé. Mais, par malheur, le film se trouve partagé en deux tranches bien distinctes, la tranche Jekyll et la tranche Hyde, que les scénaristes n'ont pas su monter de manière concluante. Tout se passe comme si Fleming avait tourné, d'une part, un moyen métrage sur la vie du bon docteur Schweitzer et, d'autre part, quelques séquences sur l'abominable Jack l'Eventreur, le tout étant réuni en larges pans qui ne s'interpénètrent pas. On en arrive ainsi au paradoxe étonnant d'un film qui, tout en montrant dès le départ le processus de la métamorphose, est incapable d'évoquer la lutte angoissante d'un être partagé, ce qui était tout le sujet du roman.

Ces lacunes sont importantes et concourent à donner à l'œuvre un aspect un peu terne. On la suit avec intérêt, mais certes pas avec passion, moins encore avec horreur, ce qui pourtant aurait dû être le résultat de l'entreprise. Qualités et défauts s'équilibrant toutefois, on a donc là un film moyen qu'il était tout de même intéressant d'avoir vu programmé sur le petit écran, puisqu'il est bien évident que le musée imaginaire du cinéma fantastique ne contient pas que des chefs-d'œuvre et que, faute de grives, il est agréable d'avoir de temps à autre un vieux merle à se mettre dans l'œil.

Jean-Pierre ANDREVON

RAYON LIBRAIRIE

Courrier des lecteurs

Lecteur assidu de **Fiction** depuis six ou sept ans, j'y trouve, chaque mois, du bon et du moins bon. C'est d'ailleurs le lot de tout magazine. J'ai beaucoup aimé **Les yeux de Phorkos**, publiés dans votre n° 205. Voilà de l'excellent fantastique. Pourquoi n'en pas donner plus souvent ?

Mais mon vrai propos n'est pas là, qui touche, surtout, au **Courrier des lecteurs** de ce même n° 205. J'y ai noté, dans les lettres de M. Héricault et de Mme Bédouret, une bien singulière intolérance, beaucoup de hargne et un curieux aveuglement. Je tiens à bien préciser que je ne suis ni communiste ni gauchiste et que je ne risque guère de le devenir jamais, pour tout un tas de raisons morales et autres qu'il serait trop long d'expliciter ici. Non, je suis tout bêtement libéral : c'est une vieille tradition de famille qui me colle à la peau, et dont je me trouve bien.

Eh quoi ! il paraîtrait qu'exprimer des opinions politiques — quelles qu'elles soient, je suppose — en présentant un auteur ou en rendant compte d'un ouvrage, n'est point le fait de la critique. Cela, pourtant, ne date pas d'hier. Relisez les derniers feuilletons littéraires de Théophile Gautier, du temps de la Commune, certains **Lundis** de Sainte-Beuve aussi, et vous m'en direz des nouvelles ! Autre chose : quand M. Héricault écrit de vos collaborateurs : **« qu'attendent-ils pour aller s'engager dans les rangs du Viet-Cong ? »**, cela relève de la plus basse démagogie, telle qu'on en pouvait lire dans les colonnes du **Pilori**, qui fut bien le plus sinistre torchon de tous ceux qui fleurirent sous l'Occupation.

J'ai parlé plus haut d' « aveuglement », j'y reviens : il m'arrive de lire, régulièrement et professionnellement, la plupart des revues financières américaines. Or, si j'ai vu qu'on y parle parfois, à propos de la guerre du Vietnam, de la défense du « monde libre », il y est bien plus souvent question de la conquête de nouveaux et vastes marchés. Parlez à l'un quelconque des hommes de Wall Street et, s'il est de bonne foi, nul doute qu'il ne vous confirme la chose, ainsi que l'un d'eux, et non des moindres, le fit tout récemment, à New York, pour mon édification.

Une question encore, et qui sera ma conclusion : croyez-vous vraiment que si vos collaborateurs s'en étaient pris aux « gauchistes » et autres « maoïstes », au lieu de s'attaquer aux « fascistes » et autres « réactionnaires », M. Héricault et Mme Bédouret auraient pris la peine de vous écrire ? Permettez-moi d'en douter.

Jean-Philippe MERCIER
Paris

⁂

Fidèle lecteur de votre revue depuis son premier numéro, je ne résiste pas au plaisir épistolaire de répondre à deux lettres parues dans votre n° 205, l'une de M. Héricault, l'autre de Mme Bédouret.

1°) Lettre de M. Héricault.

Ce monsieur semble avoir de la littérature de science-fiction une assez

piètre idée. C'est pour lui, avant tout, un délassement assimilable à la belote ou à l'apéritif, qui permet d'oublier les petits tracas de la vie quotidienne, d'une part, et d'autre part les « gros tracas » représentés pour lui par les opinions politiques des uns ou des autres !

Abonné à **Fiction** depuis le n° 1, c'est une revue « **littéraire** et non politique » qu'il veut lire, car il se proclame un individu libre pour lequel rien ne compte plus que les libertés individuelles fondamentales (« aller et venir, penser, m'exprimer... c'est ma seule politique »). Passons rapidement tout d'abord sur l'opposition primariste entre littérature et politique ; l'Art pour l'Art, l'imagination pure, le fantastique à tous crins, pourquoi pas, après tout ? Il y a quelques exemples réussis de ces formes d'expression littéraire (quoique le schématisme politique d'écrivains comme Jean Ray ou Lovecraft, pour ne prendre que deux très brillants exemples, cache en fait bon nombre d'idées conservatrices, voire nettement « réactionnaires »).

Mais là où je m'étonne tout à fait, c'est lorsque M. Héricault, après avoir érigé ses goûts littéraires en principe, se met lui-même en contradiction avec lesdits principes, en nous expliquant quel rôle merveilleux de défenseurs des libertés occidentales jouent les Américains au Vietnam : il contribue ainsi à « envahir notre vie quotidienne » et à rompre « la paix dans ce qui fait notre dilection, la science-fiction ».

Cet exemple me paraît, mieux qu'un long discours, capable de faire comprendre aux lecteurs le danger de « ne pas faire de politique » et de « ne pas prendre parti » : ceux qui prétendent vouloir conserver un genre littéraire à l'abri des préoccupations politiques qui transparaissent automatiquement dans tous les écrits rédigés sur notre planète, se leurrent eux-mêmes — s'ils sont de bonne foi — ou finissent, à un moment ou à un autre, par montrer le petit bout de l'oreille, comme M. Héricault n'a pas manqué de le faire !

Le petit bout de l'oreille une fois montré, ce monsieur s'en est donné à cœur joie : au nom de la défense de la Liberté, il envoie allégrement MM. Chambon et Fontana au Vietnam, à seule fin, sans doute, de les voir « s'exprimer sans risquer la prison, la déportation ou la mort », selon ses fortes expressions, tant le général Khy est connu pour son respect maladif des opinions d'autrui !

Les auteurs américains de science-fiction de la nouvelle vague semblent bien avoir compris que la défense des libertés fondamentales dans le monde actuel passait « aussi » par leurs écrits : c'est la raison pour laquelle ils sont — peu ou prou — politiquement engagés, dans la mesure où ils se sentent coresponsables de tout ce que les U.S.A. font, à l'intérieur ou à l'extérieur de leurs frontières.

Il ne restera bientôt plus à M. Héricault qu'à rejoindre la Patrouille du Temps et à chercher, avec Poul Anderson, comment changer l'Histoire ancienne afin de sauvegarder aujourd'hui les valeurs occidentales les plus sûres.

2°) Lettre de Mme Bedouret.

Mme Bedouret, par contre, n'est pas en opposition avec elle-même : non seulement elle refuse le vocabulaire de J.-P. Andrevon mais elle implore (« par pitié »...) les critiques de la revue de ne pas « présenter » avec des commentaires politiques les nouvelles insérées.

Mme Bedouret reste dans le bon ton d'une conversation mondaine : il s'agit de ne pas « dégoûter vos plus fidèles lecteurs en transformant leur chère revue en insidieux bourrage de crâne ». Merci, Mme de Ségur, ça, c'est du style ! Mme Bedouret a certainement été une petite fille modèle ! Il lui en est resté beaucoup : il ne faut pas toucher à la politique, c'est sale, ça sent mauvais, c'est fatigant et tout à fait « hors de propos » !

Il vaut mieux faire des gammes, peindre des aquarelles et lire Françoise Sagan ou **Le Figaro.** Il y a bien aussi, vous savez, cette revue, **Fiction,** où on lit parfois des nouvelles si délicates, si poétiques de Mme Zenna Henderson, par exemple. Mais, malheureusement, ils tournent mal, en ce moment ! Imaginez-vous, ma chère, qu'il y est question à tout moment de politique, je vous demande un peu ! On croirait lire les slogans des manifestations : « réactionnaires » par-ci, « fascistes » par-là : tout le monde sait que, depuis la fin de Mussolini, le mot **fascisme** est une impropriété de langage! Décidément, cette revue manque de tenue littéraire ! Je vais regarder davantage la télévision ! Là, au moins, on voit des gens bien, des rois, des présidents, des vedettes, c'est vraiment de l'information : il n'y a pas de présentation tendancieuse des images et on n'y fait pas de politique !

Rideau.

G. MILHAUD
Paris

⁂

Je désire tout d'abord vous féliciter pour la qualité de votre revue et des textes qui y sont présentés. Tout au plus regretterai-je le peu de place consacré au fantastique de type classique, mais cela n'est qu'une considération mineure.

Le sujet de cette lettre est plus spécialement axé sur le **Courrier des lecteurs** du numéro de janvier.

Les critiques parues dans **Fiction** sont extrêmement intéressantes car elles sont « engagées » sur tous les plans, y compris l'aspect politique, que l'on laisse beaucoup trop à l'écart dans la critique (en général). Mais malheureusement, j'ai bien peur qu'une partie des lecteurs de **Fiction** n'aient pas la souplesse d'esprit nécessaire pour s'intéresser aux aspects politiques des textes analysés. En effet, la lecture de la prose de M. Héricault et de Mme Bedouret donne une piètre idée de leur largeur d'esprit.

Personnellement, je pense qu'une critique sincère doit être politique, sous peine d'hypocrisie, car enfin celui qui écrit a des idées politiques, quelles qu'elles soient (ainsi M. Héricault), et de là les diffuse même inconsciemment dans ses textes, d'autre part celui qui les lit a les siennes et donc ne peut les ignorer, à moins d'être une autruche.

D'autre part, en fantastique à un niveau psychique et en SF à un niveau souvent carrément politique, il est impossible d'éviter de faire une extrapolation de l'état politique actuel suivant les idées que l'on envisage. Ces idées peuvent fort bien n'être prises que comme hypothèses, il n'empêche qu'elles résultent d'un choix politique (ce choix n'entraîne d'ailleurs pas nécessairement l'adhésion de son auteur, mais ceci est une réserve plutôt peu applicable, sauf peut-être à certains « grands »).

D'autre part, et pour finir, je ferai remarquer que les arguments de M. Héricault en particulier sont pratiquement ceux des Corpos de droite, qui ne sont bien souvent que des courroies de transmission de mouvements d'extrême-droite.

Après tout, suis-je bête, pour M. Héricault, la liberté c'est peut-être ORDRE NOUVEAU.

P.S. : Suite à votre chronique sur **Le monde tremblera,** je vous signale que le film est tiré d'un livre de Charles-Robert Dumas et Roger-Francis Didelot (copyright by F. Brouty, J. Fayard et Cie, 1938), et qu'une édition de 1945 est trouvable sur les quais (éditions Arthème Fayard). Le livre ne vaut pas grand-chose — c'est l'assassinat d'une idée peut-être mieux exploitable.

Patrice-Henri GUILLAUME
Lamorlaye (Oise)

⁂

J'ai lu dans la **Chronique de télévision** du nº 205 le compte rendu consacré au film **Le monde tremblera.** Encore que je n'aie pas pour habitude d'écrire à tout propos aux revues que je lis, je me permets de venir vous apporter quelques précisions au sujet dudit film ; vous en ferez, évidemment, l'usage qui vous semblera bon.

Je me souviens parfaitement d'avoir vu cette œuvre en 1939, alors que je me trouvais à Metz ; ce qui semble prouver qu'il y a eu quand même une exploitation commerciale, exploitation peut-être interrompue par la guerre. Cependant, le film avait dû être jugé « rentable » — peut-être à cause de la distribution — car on ne passait alors dans les cinémas de cette ville que les productions dont on pouvait raisonnablement penser qu'elles attireraient un public suffisant pour couvrir les frais d'exploitation ; j'entends par là qu'on ne risquait guère de projeter des films d'avant-garde ou « à message ».

Le scénario était extrait d'un roman intitulé **La machine à prédire la mort,** expression que vous employez d'ailleurs dans votre chronique, mais je pense sans avoir eu connaissance du livre. J'avais eu l'occasion de le lire, quelque temps avant la sortie du film ; l'auteur était l'un des deux scénaristes, Charles-Robert Dumas — je ne crois pas que le deuxième prénom ait été Albert comme vous le signalez, mais je peux faire erreur après 30 ans de distance, c'est assez excusable ! Le bouquin avait paru dans une collection dont j'ai oublié le nom et qui se spécialisait dans le roman policier — Il y avait même un inspecteur « maison », qui figurait dans toute une série d'ouvrages. Son père spirituel ne m'en voudra pas, je l'espère, d'avoir également oublié son identité.

Fait remarquable — et rare — l'adaptation cinématographique suivait de très près le roman. Ainsi que vous le dites, le film était très bien fait ; on n'avait pas abusé du bric-à-brac pseudo-scientifique qui est presque toujours de règle dans ce genre de réalisation — cornues remplies de liquides agités de gros bouillons, fumées, éclairs et décharges électriques de toutes sortes, etc., etc. En fait, si j'ai bonne mémoire, la machine était un oscilloscope sur l'écran duquel apparaissait la ligne de vie de la victime, un compteur traduisant en années, mois et jours la durée qui restait à courir. Le principe de la base était que tout être humain émet une radiation et qu'il était possible de déterminer le temps au bout duquel la radiation cessait, ceci correspondant, évidemment, à la mort de l'individu en expérience.

Il fallait donc que la machine avançât dans le temps — électroniquement parlant. En somme, elle était munie d'une « ligne à avance » qui était l'opposé d'une « ligne à retard » que les spécialistes connaissent bien et qui permet d'analyser un phénomène qui s'est déjà produit avec un certain délai. De telles lignes à retard sont utilisées notamment dans le système SECAM de télévision en couleurs. Pourquoi ne pas imaginer alors un dispositif inverse ? Bien sûr, même aujourd'hui, cela semble utopique, mais l'auteur faisait de la SF (sans le savoir) et non des sciences exactes.

Pour Richard Pottier, je vous trouve un peu méchant avec lui ; je me souviens d'avoir beaucoup aimé **La ferme aux loups** qui était très bien réalisé, avec de très belles photos et une « atmosphère » digne des meilleurs films anglais du genre — je pense notamment au **Chien des Baskerville.** Pour finir, je ne pense pas qu'il faille, comme vous le suggérez, voir une identification du nazisme dans ce sujet ; les auteurs avaient trouvé un excellent sujet et l'avaient fort bien développé ; je crois que c'est tout ; d'ailleurs, en France, à cette époque, personne ne prenait au sérieux le danger qui pointait en Allemagne ; même nous frontaliers, qui étions et fûmes aux premières loges, ne faisions que rire quand les actualités

nous montraient Hitler et ses masses fanatisées. Nous avions évidemment tort... mais ceci est une autre histoire, comme disait Kipling.

Il ne me reste plus qu'à solliciter votre indulgence pour vous avoir si longuement importuné, mais j'ai eu plaisir à bavarder sur un sujet connu de peu de gens ; à ce propos, je déplore avec vous que l'O.R.T.F. ne passe pas des œuvres de ce genre à une heure plus favorable pour les amateurs et surtout n'en programme pas plus souvent.

Je saisis cette occasion pour vous dire le bien que je pense de votre magazine — ce n'est pas une basse flatterie de ma part, ni une façon détournée de vous remercier d'avoir ingurgité ma prose !

Roger COLLIN
Nice

⁂

Bien que possédant la collection de **Fiction** je ne suis pas un lecteur datant du premier numéro, j'étais un peu jeune à l'époque. C'est au numéro 40 qu'a commencé une prise de contact plus profonde qu'avec les bandes dessinées avec la SF.

Il y a quelques années je vous écrivais pour émettre quelques critiques que vous aviez trouvées assez fondées à l'époque. Dans l'ensemble, ce que je vous disais n'est plus valable maintenant. Un point reste : l'absence de SF française. Sans doute les Julia Verlanger, Christine Renard, Nathalie Henneberg pour les dames, François Valorbe, Michel Demuth et son alter ego Michel Ferrer, Daniel Drode, Arcadius, etc., sont tous passés dans une autre dimension. Demuth a hérité de l'éternel rond de cuir des rédacteurs en chef, et même si les **Galaxiales** marquaient un fléchissement par rapport à l'imagination des nouvelles antérieures, j'aurais bien aimé qu'il suive l'exemple d'un Moorcock que sa position de rédacteur en chef de **New Worlds** n'empêcha point de produire.

Il y a heureusement depuis quelque temps une petite remontée des auteurs autochtones qui nous change du mortel et peu imaginatif Deblander. Mais pourriez-vous me dire ce qu'il est advenu de Nathalie Henneberg. La disparition du « Rayon Fantastique » l'a-t-elle achevée ?

Et puis, Goimard ayant presque disparu (de toute façon il ne lisait plus **Paris-Hollywood**), un certain ton de critique à la fois enthousiaste et distrayant a lui aussi disparu. Tout en étant fort bien construite, votre revue devient morne. Il y a quelques lunes, vous avez fort proprement vidé Maxim Jakubowski... Le prétexte choisi (informations fausses sur Thomas Disch) s'est retourné contre vous en une belle claque. D'excuses envers ce monsieur, point. Ses opinions dérangeaient-elles certains lecteurs ? Voilà le genre de censure qui ne me plaît guère. Il était partial ? Je reprendrai alors une vieille réponse d'Alain Dorémieux à un lecteur qui lui reprochait justement d'être partial. Vous aviez peut-être vos raisons de ne pas aimer Jakubowski ; cela se sentait à certaines remarques vipérines. Moi qui ne les connais pas, pas plus que ledit Jakubowski dont je ne sais rien, je ne m'insurge que contre la disparition d'un certain type d'articles, passionnés, engagés. C'est tout de même grâce à lui que j'ai lu la saga d'Elric bien avant sa parution en France. Ce zigoto avait bon goût.

Alors on se tourne vers le courrier des lecteurs. L'ennui, c'est que c'est bref. Ça ne cartonne pas autant qu'un bon article à la fois intelligent et de mauvaise foi !

Non que je ne demande que ça, mais on s'endort à vous lire.

Jean-Paul PAYRY
Gabès (Tunisie)